

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME TREIZIEME.

ŒUVRES
DE
M. FIELDING.
TOME XIII.

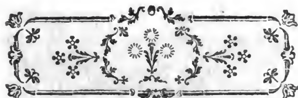
LA VIE
DE
DAVID SIMPLE.
TOME PREMIER.



À GENEVE,
Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1782.





LE VÉRITABLE AMI

OU

LA VIE

DE

DAVID SIMPLE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance & Education de DAVID SIMPLE.

DAVID SIMPLE étoit fils d'un marchand-mercier de Ludgate-Hille (*). Sa mere étoit

(*) Nom d'une rue de Londres.

une bonne païſanne, qui gagnoit ſa vie à coudre & à filer, avant que ſa beauté lui eut attiré les vœux de M. Simple. Je ne ſaurois dire, & cela n'eſt pas fort eſſentiel, où le ſort la préſenta à ſes yeux, ni ce qui leur arriva pendant leurs amours. Tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'ils furent mariés, & qu'ils vécurent pluſieurs années enſemble, fort contens l'un de l'autre. Quoiqu'ils fuſſent honnêtes gens, ils ne laiſſerent pas de faire fortune, & leur induſtrie les mit en état de donner une bonne éducation à leurs enfans. Ils n'en avoient que deux, David & Daniel, qu'ils envoyerent au collège dès que leur âge le permit, & il ne tint pas à leurs ſoins, qu'ils n'y fuſſent auſſi bien traités de leurs maîtres que les enfans des plus riches & des plus généreux. A dire vrai, leurs enfans le méritoient bien. On ne voyoit dans toutes leurs actions aucune trace de cette baſſeſſe, que bien des nobles croient attachée à l'état d'un bourgeois; & leur eſprit les rendoit capables de converſer avec les plus polis & les plus ſpirituels d'entre leurs compagnons. L'étroite amitié qui les joignoit, ſe fit remarquer de toute l'école, qui attaquoit l'un, ſe faiſoit un ennemi de l'autre. Si l'un avoit de l'argent, l'autre étoit ſûr de n'en pas manquer. De ſavoir auquel des deux il appartenoit en propre, c'eſt de quoi ils ne ſe mirent jamais en peine. L'aîné, naturellement ſobre & prudent, avoit toujours de l'argent de reſte pour en

fournir à ſon frere, qui n'étoit pas ſi retenu dans ſa dépenſe. J'ai même oui dire pluſieurs fois à David (car c'eſt de lui que je tiens toute cette hiſtoire) qu'il n'avoit jamais goûté de plus grand plaiſir que celui qu'il avoit alors de ſe voir en état de rendre ſervice à ſon frere. Dès qu'il le croyoit en beſoin de la moindre choſe, il lui offroit ſa bourſe & le prioit d'en prendre ce qu'il lui falloit. Daniel, d'un autre côté, ne lui étoit pas inutile; car quoiqu'il n'eût pas, à beaucoup près, autant d'eſprit que David, il étoit cependant plus ruſé, & étant par conſéquent plus ſoupçonneux, il empêchoit ſouvent ſon frere d'être trompé. David, qui n'avoit jamais formé de mauvais deſſein contre qui que ce ſoit, ne concevoit pas qu'on en pût former contre lui, & aiant trouvé, par expérience, que ſon frere ſe trompoit rarement dans les jugemens qu'il portoit de leurs compagnons, il déféroit en tout à ſes ſentimens, & ſans tâcher d'approfondir les motifs de cette pénétration extraordinaire, il s'applaudiſſoit d'avoir un frere ſi ſubtil & ſi prévoyant.

David vécut ainſi dans l'union la plus parfaite avec ſon frere, juſqu'à l'âge de dix-ſept ans. Son pere étant tombé malade dans ce tems-là, il rappela ſes enfans du college. Sa maladie ne fut pas mortelle, mais il fut ſi fort affoibli qu'il en devint pulmonique; & après avoir langui près d'une année en cet état, il mourut. La perte d'un ſi bon pere porta un

coup ſenſible au cœur tendre de David ; mais enfin ſa raiſon, aidée de ſon humeur douce & patiente, l'emporta ſur ſa douleur. Son frere, naturellement plus diſſipé, ſe conſola plus aiſément ; & il ſembloit que leur amitié alloit les faire jouir d'un bonheur ſans mêlange, lorſque la mauvaiſe-foi de Daniel en arrêta le cours. C'eſt ce qu'on verra dans le chapitre ſuivant, ſi l'on ſe donne la peine de le lire.



CHAPITRE II.

Où l'on voit des effets terribles de l'envie & de l'amour-propre.

LE Lecteur sera peut-être aussi surpris que le fut David, en trouvant que Daniel, malgré les apparences d'amitié qu'il avoit toujours fait voir pour son frere, étoit dans le fond un de ces malheureux qui ne sauroient trouver de bonheur hors d'eux-mêmes, & dont toutes les démarches n'ont d'autre but que l'intérêt. Ce n'étoit, en effet, que par des vues intéressées qu'il découvroit à David les artifices de ses compagnons, & de peur que d'autres ne partageassent avec lui les effets de la générosité de son frere. Delà venoit aussi sa pénétration : il lui étoit aisé de deviner les mauvaises intentions d'autrui, par ce qui se passoit dans son cœur. Tandis qu'il avoit trouvé son compte à se parer des sentimens nobles & désintéressés de son frere, il n'avoit rien oublié pour y réussir ; mais il n'eut pas plutôt entrevu de l'avantage à se brouiller avec lui, qu'il jetta le masque, & ne se mit plus en peine de cacher sa bassesse.

Depuis leur retour du college, jusqu'à la mort du bon homme, Daniel n'avoit rêvé qu'aux moyens de priver son frere de sa part de l'héritage, & à se l'approprier tout entier.

David, qui avoit les idées les plus favorables de ſon frere, attribuoit l'inquiétude & les rêveries où ſes lâches deſſeins l'avoient jetté, à la douleur de voir ſon pere en danger; & cela ne faiſoit qu'augmenter l'amitié qu'il avoit pour l'ingrat.

Ils avoient une ſervante dont Daniel étoit amoureux : mais la vertu de cette fille, ou pour mieux dire, un domeſtique de la maiſon qu'elle aimoit, avoit juſques-là rendu vaines toutes ſes attaques. Elle n'eut cependant pas la force de refuſer pluſieurs préſens qu'il lui fit. Daniel n'eut pas plutôt découvert qu'elle avoit l'ame mercenaire, qu'il conçut le deſſein de la faire ſervir à ſes intérêts, puiſqu'il ne pouvoit la faire ſervir à ſes plaiſirs. Il ſavoit que ſon pere avoit donné ſon teſtament à David, avec des ordres exprès de ne l'ouvrir qu'après ſa mort. N'ignorant pas où ſon frère l'avoit mis, il réſolut de forger un autre teſtament, & de le mettre à la place du véritable. Ce qui l'embarraſſoit, c'étoit de trouver des témoins. Il étoit dangereux de négliger la moindre formalité qui pût rendre douteuſe la validité de l'acte. Le teſtament annullé, ils auroient été cohéritiers, & cela renverſoit tous ſes projets. Là-deſſus, il conclut que s'il pouvoit, avec quelques guinées, gagner cette fille & ſon galant à lui ſervir de témoins, rien ne manqueroit à l'accompliſſement de ſes deſirs. La fille étoit une groſſe payſanne, accoutumée dès l'enfance

à gagner ſon pain à la ſueur de ſon viſage. Elle avoit ouï dire à de bonnes gens, qu'une fille ne doit avoir à faire à perſonne qu'à celui qu'elle a choiſi pour ſon mari ; qu'il eſt défendu de s'enivrer, & de voler ; & que ſi elle s'abandonnoit à ces déſordres (outre que c'étoit de gros péchés) elle ne manqueroit pas de ſe faire pendre. Comme elle avoit une averſion totale pour cette ſorte d'exercice, elle avoit toujours été ſage, & s'étoit bien promis de s'en tenir là.

Ce ne fut pas ſans crainte d'être trahi, que Daniel ſe détermina à s'ouvrir à cette fille ſur ſes intentions. Mais ayant jugé par lui-même combien il étoit difficile de ſe défendre des plus grands crimes à la vue des avantages qui doivent les ſuivre ; il réſolut de franchir le pas à tout haſard. Il alla donc la trouver, & débuta par lui offrir cinquante guinées pour prix de ce qu'il attendoit d'elle. Mais l'idée de forger un teſtament ſe préſenta à l'eſprit de la pauvre fille, avec des couleurs ſi horribles, qu'elle répondit, toute effrayée, qu'elle ne vouloit pas en entendre parler, & qu'elle eſtimoit ſon ame plus que tout l'or du monde. Pour vous, Monſieur, dit-elle, qui avez étudié, vous ſaurez trouver quelque expédient pour vous ſauver; mais pour moi, qui ne ſais ni lire ni écrire, Dieu me pardonne ; il faudra certainement que je me damne. Daniel, convaincu par cette réponſe de la ſimplicité de la fille, ne douta plus de

pouvoir l'amener à ſes fins. Il retourna à la charge, & l'attaqua avec toutes les raiſons les plus ſéduiſantes dont il put s'aviſer. Il lui fit enviſager, entr'autres, que c'étoit-là le ſeul moyen d'épouſer ſon galant, & de vivre à ſon aiſe avec lui le reſte de ſes jours. Cette réflexion ébranla la réſolution de la pauvre ſervante. Daniel s'en apperçut, & pouſſant ſa pointe, il tira une bourſe de cent guinées, qu'il compta une à une devant elle : il ſavoit bien que la vue de l'or eſt tout autre choſe que l'idée qu'on en peut avoir. Il lui aſſura, en même-tems, que tout ce monceau ſeroit à elle, ſi elle vouloit ſe laiſſer conduire ; & qu'une ſomme ſi conſidérable lui donneroit le pas devant toutes les voiſines qu'elle fréquentoit. L'idée de ſe voir au-deſſus de toutes ſes connoiſſances l'éblouït, elle n'y put tenir. Comme elle ne s'étoit jamais vu plus de quarante ſchelings à la fois, cent guinées lui parurent un tréſor immenſe, & elle ſe perſuada aiſément qu'elle pourroit vivre avec cela ſans travailler. Charmée de cette penſée, elle promit tout & au-delà, ne doutant pas d'y faire conſentir ſon galant, qui ne lui avoit jamais rien refuſé, diſoit-elle. Je laiſſe à penſer la joie de Daniel. Ce point gagné, tout le reſte étoit aiſé. Il ne ſe mit pas un moment en peine du conſentement du galant. Un homme amoureux ſauroit-il être d'un autre avis que ſa maîtreſſe ? Son inclination a beau le porter au bien, il n'eſt pas ſûr que ſon naturel ſera

plus fort que les importunités d'une femme.

Daniel ne tarda gueres à se saisir du testament ; la facilité lui en fournit bientôt l'occasion. Il en contrefit aussi aisément l'écriture, car son caractère imitoit fort celui de son pere. Après cela, l'aiant fait signer de ses témoins, il le mit à la place de l'autre, & s'en alla charmé de l'heureux succès de ses desseins.

La véritable douleur que David sentoit de la mort de son pere l'avoit d'abord empêché de songer au testament. Daniel, obligé de contrefaire ce qu'il ne sentoit pas, n'osoit pas paroître empressé à le faire ouvrir, de peur qu'en lisant le contenu, on ne soupçonnât l'auteur.

Dès que les premiers jours d'affliction & de larmes furent passés ; David pria son frere & sa mere d'entrer dans son cabinet, où ayant produit le testament, il le lut devant eux. Daniel y étoit déclaré unique héritier & exécuteur. Il y étoit porté que d'onze mille livres sterling que le testateur avoit laissé, l'héritier en payeroit soixante par an à sa mere ; & que David auroit cinq cent livres sterling pour sa légitime. A ce coup imprévu, ils demeurerent tous trois interdits, ils se regardoient l'un l'autre sans parler. David rompit enfin le silence, & embrassant Daniel : J'espere, dit-il, mon cher frere, que vous n'attribuerez pas mon étonnement à la douleur de vous voir beaucoup mieux partagé que moi dans le testament de mon pere.

Non, mon frere, ce n'eſt pas là ce qui me touche, je crains ſeulement d'avoir déſobligé mon pere par quelque endroit. Vous ſavez que nous avons toujours été également l'objet de ſes ſoins & de ſa bienveillance, & j'ai de la peine à concevoir qu'après tous ces témoignages de tendreſſe, il eût pu me laiſſer ſi peu de choſe, s'il n'eût eu quelque raiſon particuliere d'en agir ainſi.

Ici, Daniel l'interrompit, en s'emportant, & jurant que quelqu'un, ſans doute, avoit prévenu ſon pere contre ſon cher frere, & qu'il étoit réſolu de découvrir ces lâches calomniateurs. David le pria de s'appaiſer, en lui aſſurant qu'il regardoit les avantages de ſon frere comme les ſiens propres, & qu'il connoiſſoit trop bien ſon cœur pour douter que tout ne fût en commun entr'eux comme auparavant. L'amitié de David pour ſon frere alloit même ſi loin, qu'il réfléchiſſoit avec plaiſir ſur l'heureuſe vie qu'il alloit mener en partageant les biens de ſon pere avec le meilleur de ſes amis. Voilà comme il raiſonnoit, en jugeant du cœur d'autrui par le ſien. Daniel lui répondit, en proteſtant qu'il n'avoit rien dont ſon frere ne put diſpoſer auſſi librement que lui-même. Leur bonne mere béniſſoit le ciel de lui avoir donné deux enfans de ce caractère, & ils reſſortirent tous trois fort contens de leur ſort.

Daniel avoit eu ſes raiſons pour paſſer

quelque chose à sa mere; car, outre que ce n'étoit que par un préciput qu'il pouvoit l'empêcher de réclamer la troisieme partie de l'héritage, on n'auroit pas manqué de douter de la réalité du testament, si elle n'y avoit pas été comprise. Quoiqu'à dire vrai, il n'avoit pas sujet de prendre tant de précautions; car à moins que de l'avoir vu, son frere n'auroit jamais pu le croire coupable d'une action aussi noire que celle de former un testament.

La servante fut bientôt mariée avec son galant. Comme ils avoient servi long-tems chez M. Simple; David leur donna quelque chose pour se mettre en ménage. Daniel se réjouit de cette générosité, qui les mettoit à couvert aussi-bien que lui, des soupçons qu'on auroit pu former à les voir tout à coup si bien dans leurs affaires. C'est ainsi que tout lui réussissoit au gré de ses desirs, & qu'il se crut hors de danger de voir sa perfidie découverte.

Les deux freres se voyant assez de bien pour pouvoir se passer du négoce de leur pere, vendirent leur fond, & louerent une maison dans le même quartier, pour ne pas s'éloigner de leurs connoissances. Leur mere, dont la santé ne s'accommodoit pas fort de l'air de Londres, se retira chez sa sœur qui demeuroit à la campagne.

David se croyoit fort heureux de recevoir tant de marques d'amitié de la part de son

frere. Naturellement aiſé à contenter, il n'étoit ni d'un grand embarras, ni d'une grande dépenſe dans la maiſon. Daniel s'applaudiſſoit du beau coup qu'il avoit fait; fier de penſer qu'il n'auroit pas été poſſible de le tromper ſi facilement qu'il en avoit impoſé à ſon frere. Quoique ſon orgueil dût être ſatisfait de voir David dépendant de lui, il ne crut pas ſon triomphe complet, s'il ne lui faiſoit ſentir ſa dépendance. Il étoit piqué au vif de voir que les manières aimables de ſon frere, jointes à un eſprit ſolide & cultivé par les plus belles connoiſſances, lui faiſoient généralement donner la préférence. Le dépit de remarquer en lui des vertus qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer, & auxquelles il ne pouvoit juſtement prétendre, lui inſpira une averſion pour lui, que ſa bonté naturelle ne put jamais ſurmonter. Plus il lui découvroit de mérite, plus il le haïſſoit. Jugez après cela quel martire de voir ce mérite applaudi & recherché, & qui obſcurciſſoit toutes les belles qualités qu'il ſe croyoit. La premiere choſe où David apperçut du changement chez ſon frere, ce fut dans la conduite des domeſtiques. Par une curioſité aſſez commune à ces ſortes de gens, ils avoient découvert que Daniel étoit le véritable maître, c'eſt-à-dire, celui qui étoit en poſſeſſion du coffre-fort, & que David ne devoit qu'à la complaiſance de ſon frere le rang qu'il tenoit dans la maiſon. Ayant ſondé l'eſprit de leur maître, ils com-

prirent bientôt que ce ne feroit pas lui déplaire que de rabattre de leur refpect envers David.

On peut aifément s'imaginer qu'ils ne furent pas long-tems à fuivre le panchant de leurs ames mercenaires. Si David les appeloit, ils ne manquoient jamais d'avoir quelque chofe à faire pour leur maître. En effet, falloit-il négliger d'obéir à monfieur, pour fervir qui que ce foit? Daniel prenoit garde à leur conduite, & en rioit fous cape. David ne favoit qu'en penfer. Il n'en parla cependant à fon frere, que lorfque cette impertinence fut montée à un point à ne pouvoir plus être diffimulée; & lorfqu'il lui en parla, ce ne fut que pour confulter avec lui de quelle maniere ils devoient fe défaire de ces infolens; car il fe tenoit pour dit que Daniel n'en feroit point de difficulté. Mais quelle fut fa furprife, lorfqu'au lieu de parler dans fon ftile accoutumé, fon frere lui répondit qu'il étoit fort content de fes domeftiques, & qu'il ne jugeoit pas à propos de fe déranger pour fatisfaire aux caprices de qui que ce foit; & que fi quelqu'un d'entr'eux avoit manqué à fon devoir, il n'y avoit qu'à l'appeler, & à l'entendre! David tomba des nues à ces mots: il croyoit de rêver, & que ce n'étoit pas fon frere qui parloit ainfi. Enfin, revenant de fon étonnement. « En fuis-je donc-là, lui dit-il? & vous me mettez de niveau avec vos domeftiques! » (pour

parler comme vous) » Je croyois être ici sur un autre pié... Ah mon frere ! Retirez-vous, & ne me forcez pas à dire quelque chose dont peut-être je me repentirois après. » Daniel savoit bien, que, quoique son frere ne fût pas prêt à s'emporter pour des vetilles, son humeur douce ne seroit pas à l'épreuve d'un mauvais traitement. C'est pourquoi il résolut de profiter de cette occasion de le pousser à bout, de l'insulter sans s'émouvoir, & de le mettre, par-là, dans le tort aux yeux des superficiels, dont le nombre est infiniment plus grand que celui des clairvoyans. » Vous avez beau dire, mon frere, répondit-il, d'un ton ferme & tranquille, c'est folie que de parler comme vous faites : je ne vois pas qu'on vous traite chez moi autrement que si vous étiez le maître, & je ne conçois pas de quoi vous pouvez vous plaindre. Si vous n'êtes pas content, vous savez à quoi vous en tenir. Il y a bien des freres qui se croiroient heureux à votre place, d'être traités comme vous l'êtes, sans tâcher de causer du désordre dans la maison. » Ces paroles porterent coup, & jetterent David dans ces excès, qui ne sauroient manquer d'éclater dans un esprit déchiré tout ensemble par la fureur & par la tendresse. Cette amitié vive & sincère, qu'il avoit toujours sentie pour Daniel, aigrissoit son ressentiment. Tantôt son cœur s'épuisoit en reproches, tantôt il se serroit de douleur. Enfin il jura de

quitter le logis, & de ne remettre le pié de sa vie dans aucun endroit habité par un monstre si dénaturé.

Daniel avoit justement mis son frere où il le souhaitoit. Dès le moment que David avoit commencé à hausser la voix, il avoit ouvert la porte, afin que les domestiques pussent entendre de quelle façon on le traitoit, & juger lequel des deux avoit tort. Il se comporta pendant tout le tems de la dispute avec une tranquillité sans égale, ce qui n'étoit pas malaisé dans son état. Il dit que son frere seroit toujours le maître de loger chez lui, pourvu qu'il en usât bien, & qu'il voulût se contenter du raisonnable; que c'étoit être fou que d'affecter tous ces sentimens romanesques dont David se paroit à tout propos, & de lui reprocher à lui, qu'il manquoit à l'amitié, parce qu'il vouloit gouverner son domestique à sa façon. En effet, si David avoit consenti à demeurer chez son frere dans une dépendance continuelle; s'il avoit pu s'accommoder d'un habit vieux & d'une perruque pelée; s'il avoit voulu accepter sa table comme une grace singulière, & joindre ses louanges à celles de tous les impertinens qui seroient venus lui prôner la générosité de son frere à son égard, à ces conditions, dis-je, il est certain qu'il n'auroit tenu qu'à lui de rester. Mais d'aller de pair avec le maître du logis, avec cet homme d'importance qui n'avoit épargné ni peine ni

bassesses pour parvenir à cet état de supériorité ; c'est ce que Daniel croyoit folie de prétendre. C'est pourquoi il traita David comme on vient de voir, afin de se défaire de lui, ou de l'assujettir aux conditions qu'il lui plairoit de lui imposer ; ce qui étoit impossible. Car David, dont la fierté n'auroit pû se soumettre à souffrir ce traitement d'un inconnu, ne put plier son amitié scrupuleuse à le souffrir d'un frere & d'un ami. Il lui dit donc, dès que les différentes passions qui le combattoient le lui permirent, que, puisqu'il étoit tout autre que ce qu'il avoit cru jusques-là, & capable de ce qu'il tenoit pour la plus honteuse des bassesses, il aimeroit mieux périr, que d'avoir aucun commerce avec lui. Là-dessus, il le quitta, & monta à sa chambre, bien résolu de sortir le même jour de la maison pour n'y rentrer de sa vie.

Il seroit impossible de donner une idée de tous les mouvemens qui l'agitérent dès qu'il fut seul. Toutes les images de plaisir dont il avoit joui dans la compagnie de son frere se présentoient en foule à sa mémoire. D'un autre côté ; lorsqu'il réfléchissoit à ce qui venoit de lui arriver, il ne pouvoit concevoir comment la même personne pouvoit être si différente d'elle-même. Quelquefois il se croyoit coupable, & il craignoit (car à peine se souvenoit-il de ce qu'il avoit dit) qu'il ne lui fût échappé dans sa colere quelque mot offensant, qui eût poussé son frere aux dure-

tés qu'il venoit d'en essuyer. Dans ce moment, il souhaitoit de le voir, pour se reconcilier avec lui. Mais lorsqu'il jettoit les yeux sur la cause de leur différend, qu'il se rappeloit ce que Daniel lui avoit dit au sujet des domestiques, il ne pouvoit s'empêcher de penser qu'il falloit que son frere fût las de le voir, & qu'il eût changé de sentimens pour quelque raison qu'il ne pouvoit deviner. Il se rappela en même tems plusieurs circonstances auxquelles il n'avoit point fait d'attention auparavant, & de toutes ces réflexions, il conclut qu'il n'y avoit plus d'espérance de pouvoir rétablir la douce union qui avoit autrefois régné entre son frere & lui. Cependant il voulut rester dans sa chambre jusqu'au soir, pour essayer si quelque reste d'amitié ne lui ramèneroit pas cet ingrat, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'aimer.

Il n'y a que ceux qui sont capables d'une véritable tendresse, qui puissent se former une idée des émotions qu'il sentit pendant cet intervalle de tems. Chaque moment lui sembloit un siecle. Quelquefois, dans le tumulte de ses pensées, la joie de se voir réunir à son frere, le frappoit avec des images si flatteuses, qu'il étoit sur le point de courir le trouver, & de regagner son amitié à quelque prix que ce fût. Mais lorsqu'il apperçut qu'il se faisoit tard, & qu'on se mettoit si peu en peine de lui, qu'on n'avoit pas seulement daigné l'appeler à dîner, il ne vit que trop

clairement, que des soumissions de sa part ne feroient que l'exposer à de nouvelles insultes. Là-dessus, il prit le parti de sortir au même instant.

En descendant, il demanda où étoit son frere. On lui répondit qu'il dînoit en ville, & qu'il ne reviendroit que vers le soir. Cette nouvelle marque de mépris, de la part de Daniel, le frappa plus sensiblement que tout le reste. » Quoi, disoit-il, il fait les tourmens que je souffre, & il s'éloigne à dessein, il évite ma présence! Ah ç'en est trop! » L'esprit rempli de ces pensées accablantes, il sortit sans savoir où il alloit, ni ce qu'il devoit faire. Il n'avoit qu'un demi écu sur lui; encore en donnâ-t-il un schelin à un pauvre, qui se plaignoit d'avoir été mis à la porte par un frere dénaturé. Il ne fit qu'aller & venir de côté & d'autre, jusqu'à ce que se trouvant foible & fatigué, il entra dans une auberge pour s'y reposer. Dans sa situation, tout ce qui pouvoit simplement l'empêcher de tomber en défaillance, étoit égal aux mêts les plus délicats. Son esprit, surchargé d'inquiétudes, n'avoit pas le loisir de songer à autre chose qu'à la cause de sa douleur. *Ce n'est que lorsque l'esprit est libre, que le corps est délicat*, comme *Shakespear* l'a fort bien remarqué. Et qui peut prendre soin de se bien traiter dans l'affliction, ne doit pas s'appeler véritablement affligé. Aussi David n'étoit-il entré dans cette auberge,

que parce qu'il ne connoissoit personne chez qui il pût s'arrêter dans le quartier où il étoit. Dès qu'il fut entré dans une chambre, il se jetta sur un fauteuil, où, demeurant en silence, & presque sans mouvement, l'hôte lui demanda ce qu'il souhaitoit boire. David, qui faisoit à peine attention à ce qui se passoit autour de lui, répondit qu'il ne lui falloit rien. Sur quoi l'hôte repartit brusquement, qu'en ce cas, il n'avoit pas grand chose à faire chez lui, & qu'il étoit fort le maître de ressortir. David se réveilla assez à ce compliment, pour appercevoir où il étoit. Il se fit apporter une pinte de biere, qu'il but tout d'un trait. La nature veut avoir ses droits : il étoit fort altéré, quoique le trouble où il étoit l'empêchât de le sentir. Il se trouva un peu mieux après cela, & sentant qu'il avoit besoin de repos, il demanda un lit. L'obligeant aubergiste ayant vu l'argent que David offrit d'en payer d'avance, lui en montra un assez mauvais. David s'y coucha, sans s'appercevoir de la grossiereté des draps, ou de la dureté du matelat ; &, accablé de fatigue & d'ennui, il s'assoupit, & céda insensiblement aux charmes du sommeil.

Le lendemain, à son réveil, sa mémoire lui remit devant les yeux tout ce qui lui étoit arrivé le jour précédent. Il ne savoit de quel côté se tourner. Tous les partis que son esprit lui proposoit, lui sembloient fâcheux ou

impossibles. Enfin, il se rappela qu'il avoit un oncle qui lui avoit toujours marqué beaucoup de bonté quand il étoit petit garçon. Ce bon homme voudroit peut-être bien le recevoir, & prendre soin de lui. Dans cette espérance, il se leva, & s'en alla tout droit chez son oncle. Le bon vieux recula, comme effrayé à la vue de son neveu; le chagrin l'avoit rendu si pâle & si défiguré, qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Il lui demanda la raison de ce changement. David ne répondit autre chose, sinon, qu'il avoit eu un petit différend avec son frere; car il ne vouloit pas se plaindre. Il le pria en même-tems de lui permettre de loger chez lui, jusqu'à ce que la suite de cette affaire lui eût appris le parti qu'il devoit prendre. Son oncle lui dit que sa maison étoit à son service. Mais laissons David pour quelque tems en proie à ses tristes réflexions: aussi-bien pourroit-on nous reprocher d'ignorer les usages du monde, au point de ne pas savoir quand il est à propos d'abandonner ses amis.



CHAPITRE III.

Où l'on voit que l'union & la paix ne sont pas absolument inséparables de l'état du Mariage.

LES nouveaux mariés, auteurs de la disgrace du pauvre David, & instrumens de la perfidie de Daniel, malgré leur tendresse réciproque, & cette impatience de se voir unis, qui avoit été plus forte que la crainte même de se damner; ce couple amoureux dis-je, n'eut pas goûté long-tems les fruits de sa trahison, que Jean commença à s'appercevoir que Margot n'avoit pas absolument toutes les perfections qu'il avoit cru voir en elle. Le mérite de cette jadis si charmante mortelle, paroissoit de jour en jour plus mince aux yeux de son époux, qui commençoient à se dessiller. Cependant, tantôt en paix, tantôt en guerre, tantôt se querellant, tantôt se baisant, ils ne laisserent pas de prendre patience ensemble, tandis que l'argent dura. Par malheur il ne dura guères. Jean vouloit boire, Margot vouloit être brave, & ni l'un ni l'autre ne vouloit travailler; car comment pourroient-ils dépenser tout cet argent ?

Mais dès que Jean, voyant décroître son monceau, commença à sentir la misere à sa

porte ; dès qu'il vit que, du produit de son crime, il ne lui restoit qu'une femme, dont il se seroit alors défait avec autant de plaisir qu'il l'avoit prise ; alors sa conscience ne cessa de lui reprocher sa méchanceté, sans lui accorder un moment de repos. La seule consolation qu'il avoit, c'étoit de s'en venger sur Margot. C'étoit elle qui l'avoit trahi, c'étoit cette maudite langue qui l'avoit séduit, sans elle, il auroit toujours été honnête-homme. Elle se défendoit de son côté, en disant que l'amour qu'elle avoit pour lui étoit la cause de tout ce qu'elle avoit fait. Puisqu'il croyoit que c'étoit un si gros péché, pourquoi y avoit-il consenti, lui qui étoit homme, & qui en devoit savoir plus qu'une pauvre femme, qui ne savoit que filer, coudre & aimer son mari? Car quoique Margot n'eût jamais lu Milton, elle auroit pu jouer le rôle d'Eve, aussi-bien que si elle l'eût appris par cœur. Enfin, du matin jusqu'au soir, ils ne cessoient de se quereller ; & il y eut entr'eux plusieurs entretiens curieux, que je ne me soucie pas de rapporter ici ; car je me ferai toujours une loi d'éviter tout ce qui pourroit choquer la délicatesse des personnes polies, & dont elles ne sauroient se former une idée. Je me contenterai donc de dire en général, que la froideur, & qui pis est, l'infidélité du mari, l'esprit jaloux & turbulent de la femme, ses remords, la pauvreté enfin, & les créanciers avoient élevé ce couple

groſſier à un ſort égal de toute façon à celui de pluſieurs perſonnes du haut rang.

Cette vie ne pouvoit pas durer long-tems. Dès qu'ils virent qu'il n'y avoit plus moyen de ſubſiſter ſans travailler, ils réſolurent de ſe remettre à ſervir chacun de ſon côté. Je dis chacun de ſon côté ; car ce que chacun d'eux trouvoit de plus fâcheux dans ſa ſituation, c'étoit la compagnie de l'autre.

Ils étudioient les moyens d'y réuſſir, lorſqu'ils apprirent que David étoit ſorti de chez ſon frere. Cette ſéparation avoit attiré l'attention de tout le quartier ; chacun en diſoit ſon ſentiment, & preſque tous blâmoient David. » Il ne faut pas s'étonner, diſoit-on, s'il eſt brouillé avec ſon frere. Il eſt d'une humeur ſi étrange, que perſonne ne ſauroit vivre avec lui. L'occaſion de leur différend, c'eſt que monſieur s'étoit mis en tête de chaſſer tous les domeſtiques. Tout le bien n'appartient-il pas à Daniel ? Il devoit ſe contenter que ſon frere eût la bonté de le garder. Faut-il donc être ſi fier, lorſqu'on vit de charités ? Il lui convenoit bien vraiment d'aller mettre la diviſion dans la maiſon d'un honnête-homme qui le maintenoit. Si ſon Pere ne lui a rien laiſſé, c'eſt qu'il le connoiſſoit bien. »

Lorſque Jean entendit tous ces diſcours, il fut ſaiſi de honte & de confuſion. Sa perfidie lui parut ſi horrible dans ce moment, qu'il faillit d'en perdre l'eſprit. Il penſa d'abord

à aller trouver David, & à lui confeſſer le tout. Il avoit demeuré long-tems avec lui chez ſon pere, & connoiſſant ſon humeur douce & généreuſe, il ſe flattoit qu'il lui pardonneroit. Mais d'un autre côté, la honte de s'avouer coupable d'une action auſſi indigne que celle où il avoit eu part, lui parut ſi grande, qu'il crut qu'il n'auroit jamais la force d'en parler. Son eſprit penchant tantôt pour un parti, tantôt pour l'autre, il ne ſavoit à quoi ſe déterminer. Enfin la même perſonne qui l'avoit pouſſé à commettre le crime, l'engagea, mais d'une autre façon, à le découvrir. Un jour qu'il s'ouvrit à ſa femme ſur le deſſein qu'il avoit, elle le pria avec toute l'éloquence dont elle étoit capable, de renoncer à une entrepriſe ſi dangereuſe, & de ne pas aller ſe faire pendre de gayeté de cœur. » Il eſt vrai, dit-elle, que ce que nous avons fait n'eſt pas bien, mais encore n'avons-nous tué perſonne. Si c'étoit un meurtre, il y auroit raiſon à le confeſſer. Un meurtre ne ſauroit ſe tenir caché. Les bêtes mêmes, les arbres ſont prêts à le découvrir. Mais ici il y a bien à dire, vraiment! & où il n'y a point de danger, il faut avoir le diable au corps pour s'aller mettre la corde au cou «.

Jean, qui ſe voyoit ruiné par la complaiſance qu'il avoit eue pour ſa femme pendant qu'il l'aimoit, ne laiſſoit échapper aucune occaſion de la contrarier depuis qu'il la haïſſoit:

C'eſt

C'eſt pourquoi l'ardeur de Margot à tenir l'affaire ſecrette, acheva de le réſoudre à ce que ſa conſcience lui conſeilloit depuis longtems. Il eut ſoin cependant de dérober à ſa femme la connoiſſance de ſes deſſeins, de peur que, pouſſée par le même eſprit de contradiction, elle n'y mit quelque obſtacle.

Il s'informa d'abord où David étoit allé, & ayant appris qu'il étoit chez ſon oncle, il y alla, & demanda à lui parler. On lui dit qu'il étoit dangereuſement malade, & qu'il étoit impoſſible de le voir : que s'il avoit quelque affaire d'importance à lui communiquer, il pouvoit en parler à ſon oncle, ce qui ſeroit la même choſe. Jean dit qu'il ne pouvoit s'ouvrir à perſonne qu'à M. Simple ſur ce qu'il avoit à dire. Enfin, il importuna tant les domeſtiques, qu'on lui permit de monter à la chambre du malade. En approchant de ſon lit, la vue de ce viſage blême & exténué le toucha ſi vivement, qu'il fut quelque tems ſans avoir la force de parler. Enfin, il ſe jetta à genoux devant David, & lui ayant demandé mille fois pardon, il lui découvrit l'affaire du Teſtament avec toutes ſes circonſtances. Cette nouvelle preuve de la perfidie de ſon frere fut un coup trop ſenſible au cœur tendre de David. Foible comme il étoit, il n'y pût tenir, & il s'évanouit. Dès qu'il eut repris ſes eſprits, il fit appeler ſon oncle, & lui dit ce que Jean venoit de lui

raconter. Il lui demanda aussi ses conseils sur le parti qu'il devoit prendre dans une affaire si délicate ; car il étoit résolu de cacher au public l'infamie de son frere. » Vous ne sauriez rien entreprendre dans l'état où vous êtes, répondit son oncle. Tâchez seulement de vous tranquilliser, & prenez soin de votre santé. Je me charge de tout, & je vous promets que l'affaire ne fera point de bruit. »

Ensuite, il prit Jean à part, & l'ayant examiné à fond, il lui promit que s'il vouloit lui avouer le vrai en tout ce qu'il lui diroit, il se faisoit fort d'obtenir son pardon; mais que la premiere chose qu'il falloit faire, c'étoit de persuader sa femme à confesser aussi-bien que lui. Jean répondit qu'il croyoit que la meilleure méthode d'y réussir, ce seroit de l'épouvanter. Là-dessus, le bon homme envoya chercher un procureur. Il prit aussi un de ses valets pour lui servir de sergent, de peur que l'affaire n'éclatât en y employant la Justice. De cette façon ils s'en allerent chez Jean. L'oncle de David dit à la femme, que si elle avouoit la vérité, on lui pardonneroit ; mais que si elle persistoit à nier, il avoit un sergent avec lui pour la saisir, & qu'elle seroit pendue sur la déposition de son mari. Margot fut si effrayée de ce compliment, qu'après bien des larmes & des cris, elle dit tout ce qu'elle savoit de l'affaire. Le procureur prit sa déposition en forme, aussi bien que celle de son mari. Après quoi l'oncle de David les amena

tous deux chez lui, résolu de les y garder jusqu'à ce que l'affaire fut terminée.

Depuis ce surcroit d'affliction, le mal du pauvre David étoit empiré, & l'on commençoit à craindre pour sa vie. Cependant, par les soins infatigables de son oncle, il se remit en peu de tems.

La seconde démarche du bon homme fut de s'en aller chez Daniel, où il mit tout en usage pour l'amener à des conditions raisonnables, & à se soumettre à tout ce que son frere voudroit lui imposer. Daniel fit d'abord du bruit. Il jura que c'étoit une calomnie; que Jean & sa femme s'étoient parjurés, & qu'il vouloit les faire pendre : il quitta en même tems son oncle avec toute l'insolence dont l'orgueil convaincu est capable. Il fit tout ce qu'il put pour tirer Jean & sa femme de chez son oncle, afin de les corrompre une autre fois, mais il ne put y réussir. Il visita aussi plusieurs procureurs pour se fournir de faux témoins; mais l'affaire étant à la veille d'être portée devant les juges, son oncle retourna chez lui, pour lui faire envisager les conséquences de la démarche qu'il alloit faire. Il le pria de considérer les témoins incontestables que David avoit contre lui; la probabilité qu'il y avoit à juger faux le prétendu testament de son pere, & sur-tout, l'infamie d'être convaincu de faussaire devant toute une cour de justice. Après qu'ils eurent disputé ensemble pendant quelque tems, Da-

niel voyant bien qu'il lui feroit impoffible de fe défendre, alla d'une extrêmité à l'autre; Un traître eft le plus fouvent lâche; il s'abaiffa alors aux plus viles conditions; il demanda à voir fon frere, pour lui demander pardon de l'injure qu'il lui avoit faite, difant qu'il lui ferviroit toute fa vie de domeftique, s'il daignoit feulement lui pardonner.» Je ne puis pas encore vous permettre de voir votre frere, répondit fon oncle, il eft trop foible pour cette épreuve, mais fi vous voulez rendre tout ce que vous avez des biens de votre pere, & vous en remettre à la difcrétion de votre frere, je vous donne ma parole qu'il ne vous pourfuivra pas " Il fâchoit bien à Daniel de lâcher l'argent; mais voyant qu'il n'y avoit point de remede, il y confentit à la fin.

Son oncle ne le quitta pas qu'il n'eût retiré le tout d'entre fes mains; il auroit été dangereux de s'en fier à fa parole. De onze mille livres fterling que fon pere avoit laiffé, il n'en reftoit que huit mille. Les femmes, le jeu, & quelques fripons avoient emporté le refte.

David ayant appris de fon oncle le fuccès de fa démarche, lui rendit mille graces de fa bonté. Il n'oublia pas fon frere: il réfolut de lui paffer une penfion raifonnable pendant fa vie, & de le fecourir fecrettement & à fon infçu, au cas que fa mauvaife conduite le réduifit à la néceffité: mais il n'eut pas le cœur de s'expofer à revoir l'objet de fa douleur & de fa honte.

Ainſi le ſort rendit une fois juſtice à un honnête-homme. Tout autre que David auroit été heureux dans ſa ſituation. Mais toutes les richeſſes du monde n'auroient pû appaiſer ſa tendreſſe irritée. Les actions de ſon frere lui revenoient continuellement devant les yeux, & alloient mêler leur amertume aux plaiſirs qu'il éprouvoit dans ce retour de fortune, & dans l'amitié de ſon oncle. Il le pria de lui permettre de reſter chez lui, pour prendre ſoin de ſa vieilleſſe, & pour lui rendre tous les ſervices que méritoient & ſa généroſité & toutes les bontés qu'il lui avoit témoignées dans ſa diſgrace. Son oncle y conſentit aiſément, charmé d'avoir auprès de ſoi un neveu qu'il aimoit, & dont il étoit ſi tendrement aimé.

Les funeſtes effets de l'ingratitude de ſon frere étoient gravés ſi avant dans le cœur de David, qu'il réſolut d'éviter à l'avenir toutes ſortes de liaiſons d'amitié ou d'amour, & de s'en tenir à des plaiſirs aiſés & tranquilles, qui n'étoient pas ſi ſujets à de grands revers que ceux dont il avoit autrefois flatté ſon imagination. La lecture & l'étude faiſoient ſa plus chere occupation. Mais cette douce paix dont il jouit pendant quelque tems, fut bientôt interrompue par la mort de ſon oncle, que la fiévre emporta en moins de dix jours. La ſenſibilité de David ſe vit donc à de nouvelles épreuves. Quoique ſon oncle fût arrivé à un âge où les infirmités & les douleurs rendent

la mort presqu'aussi désirable que la vie, il ne put s'empêcher de donner des larmes à la perte d'un si bon parent. Il s'en consola cependant plutôt que de celle de son pere. Sa tendresse n'y perdoit pas tant que son estime; car quoiqu'il aimât son oncle qui étoit fort aimable, & qui avoit mille belles qualités de cœur & d'esprit, il n'avoit jamais apperçu en lui aucun de ces mouvemens délicats, de ces sentimens vifs, qu'on sent mieux qu'on n'exprime, & qui rendent parfait le bonheur ou le malheur des hommes. Le bon homme ne laissa point d'enfans; car quoiqu'il se fût marié fort jeune, il avoit perdu sa femme de la petite vérole six mois après son mariage. Il en avoit hérité une fortune considérable, qu'il avoit augmentée par sa frugalité & son industrie jusqu'à sept mille livres sterling, qu'il laissa à son neveu David, outre quelques petites donations à ses vieux domestiques.

Lorsque David se vit en possession d'un bien si considérable, loin de se livrer à une joie excessive, comme plusieurs auroient fait à sa place, sa nouvelle fortune lui fournit d'abord un nouveau sujet à de tristes réflexions. L'idée du plaisir qu'il auroit eû de partager ses richesses avec son frere, lui rappeloit sans-cesse le triste souvenir de son ingratitude, & rouvroit dans son cœur une playe qui n'étoit pas encore bien fermée. L'ambition n'étoit pas sa passion, les grandeurs ne le touchoient pas. S'il se réjouissoit d'être riche, c'est que cela

le mettoit en état d'être utile à ses amis. Mais lorsqu'il considéroit que de peines il auroit à trouver quelqu'un qui méritât ce nom, & que de peine il auroit lui-même à croire sinceres les marques d'amitié de qui que ce soit, après avoir été si indignement trompé, il perdoit l'espoir de parvenir jamais à une félicité parfaite. Il passoit les journées entieres à rêver là-dessus. Ne pourroit-il pas rencontrer un ami généreux & désintéressé ? car où régne l'intérêt, il ne sauroit y avoir de bonheur. Après avoir pensé & repensé, il prit la plus extravagante résolution dont on se soit jamais avisé. Il résolut... le dirai-je ?.. de voyager par tout le monde, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un véritable ami.

Cependant il réfléchit que ce qu'on appelle les mœurs & les coutumes des différentes nations, ne consiste presque qu'en des cérémonies extérieures qui n'ont rien de commun avec le cœur. D'ailleurs, la diversité des langues de plusieurs peuples, étoit un obstacle à pénétrer leurs sentimens, & ces sentimens étoient tout ce qu'il désiroit de connoître. De-là il conclut que, sans sortir de la grande ville où il étoit, il pourroit aisément s'instruire des différens caracteres des hommes. Il savoit bien que les hommes sont par-tout les mêmes dans le fond ; & que si dans toute une grande ville, il ne pouvoit trouver un esprit généreux, il seroit inutile de chercher ailleurs. Là-dessus, il prit le parti de parcourir la ville

de Londres, non pas pour en remarquer les édifices & les rues, comme font plusieurs voyageurs, ou pour savoir la distance d'un endroit à l'autre; mais pour y chercher un honnête-homme dont il pût faire son ami, ou tout au moins pour secourir tous ceux que le mauvais traitement des autres auroit rendus malheureux. Il se proposa de ne dépenser dans tout ce projet, qu'autant d'argent qu'il lui seroit nécessaire, résolu de garder tout son bien pour le partager avec son ami, s'il avoit le bonheur de trouver un homme qui fût digne de ce beau nom.



CHAPITRE IV.

Premiere sortie de M. SIMPLE. Succès surprenant de ses premieres découvertes.

LA premiere pensée qui nous vient en cherchant quelque chose, c'est d'examiner les moyens les plus probables de la trouver : aussi le premier pas que M. Simple fit dans sa recherche, ce fut de réfléchir mûrement où il y avoit le plus d'apparence de rencontrer un véritable ami. Mais ayant jetté les yeux sur toutes les classes différentes d'hommes depuis le plus haut degré jusqu'au plus bas, il n'apperçut par-tout que les mêmes objets, & il vit clairement qu'il ne devroit le succès de la découverte, qu'à sa propre expérience ; que ce n'étoit ni l'âge, ni la patrie, ni la profession, mais les inclinations d'un homme qui le rendoient bon ou mauvais ; & qu'enfin l'humeur bienfaisante & la générosité étoient toujours les mêmes, quoique le pouvoir d'exercer ces vertus fut plus ou moins grand, selon la diversité des circonstances extérieures qui l'accompagnent. Là-dessus, il arrêta en lui-même, qu'il iroit dans toutes les assemblées publiques, & qu'il tâcheroit de s'introduire dans autant de maisons particulieres qu'il pourroit, afin de remarquer les façons réciproques d'agir des uns à l'égard des autres. Par

ce moyen, il comptoit de pouvoir juger sainement de leurs principes, & de leurs inclinations.

Comme il ne lui falloit point d'autres préparatifs pour son entreprise, qu'une canne & quelques écus, il sortit sans autres effets. Le voilà en chemin. Le premier endroit où il entra, ce fut à la bourse. Il y avoit été autrefois pour voir l'Edifice, & pour entendre le jargon des négocians au tems de change. Mais à ce coup, sa curiosité étoit d'une toute autre espece.

Il ne pouvoit jamais voir moins d'apparence de réussir dans ses desseins, que dans un endroit où l'intérêt seul assemble des personnes de tous âges & de toutes nations. L'inquiétude étoit peinte sur la plupart des visages dont il étoit environné. Il y en avoit, à dire vrai, où la joye paroissoit, mais ce n'étoit pas sans un mêlange de crainte. Pendant qu'il rêvoit en faisant ses remarques sur les divers objets qui s'offroient à ses regards, il se vit aborder par un homme bien mis, qui lui demanda s'il vouloit acheter des actions. Il dit que non, & qu'il n'avoit pas dessein de risquer. ,, Ma foi, repartit l'autre, je vous le dis en ami, c'est à présent le tems, si vous avez de l'argent à placer. Comme vous me paroissez étranger, je veux bien vous informer comment il faudra vous y prendre pour n'être pas trompé par les courtiers ‟. Simple le remercia de sa bonté, sans vouloir pourtant

s'embarquer dans un négoce auquel il n'entendoit rien. Environ une demie heure après, on reçut quelques nouvelles, qui firent baisser considérablement les actions. David dit alors à son homme, qu'il étoit bien heureux de n'avoir pas risqué. „ Cela est vrai, dit l'autre, mais quand je vous l'ai proposé, je croyois que la chose iroit autrement. Ces maudites nouvelles me coutent bien cher, ma foi “ ! Cependant un homme qui s'étoit tenu pendant quelque tems auprès d'eux, & qui avoit entendu tout leur discours, tira Simple par la manche, & lui dit à l'oreille, que s'il ne prenoit garde à lui, cet homme à qui il venoit de parler, ne manqueroit pas de le faire tomber dans quelque piége. Là-dessus, Simple informa son nouvel ami de ce qui lui étoit arrivé avec le premier, & qu'on avoit voulu le persuader d'acheter des actions. „ Ah! ah! dit l'autre, cela est-il ainsi ? eh bien, sachez qu'il vouloit vous duper : il en a vendu autant qu'il a pû un peu avant qu'il vous rencontrât, & il auroit été bien aise que vous eussiez voulu y entrer aussi pour votre part, afin d'y perdre moins lui-même ; car il avoit reçu les nouvelles en question avant qu'on les eût publiées.

David fut surpris de cette mauvaise foi, & il commença à soupçonner de quelque mauvais dessein, tout ce qu'il voyoit autour de lui. Il ne pouvoit pourtant pas concevoir quel intérêt ce dernier avoit eu à l'avertir de ne pas se fier à l'autre, jusqu'à ce que s'entretenant

avec un troisieme, il apprit que cette personne si obligeante, étoit l'ennemi déclaré du premier, & le tout par envie ; car étant entrés tous deux dans le négoce en même tems, & avec les mêmes vues de tout sacrifier à l'avancement de leur fortune, le premier, soit par adresse, soit par accident, s'étoit enrichi avec son compétiteur. » Voilà, dit-il, la raison qu'il avoit de vous avertir des desseins de l'autre, quoique dans le fond il vous disoit vrai. Car celui qui vous a parlé le premier, est un homme qui n'a pas son pareil en subtilité & en conduite. C'est un compere qui fera du chemin. Il a des pistoles ; c'est le principal, & il le mérite bien dans le fond ; car c'est un fort honnête-homme ,,.

Simple parut surpris à ces mots. » Comment peut-on, dit-il, appeler honnête-homme un drole qui a tâché, il n'y a qu'un moment, de me duper" ? » Bon ! dit l'autre, pourquoi voudriez-vous qu'il perdît lorsqu'il peut y remédier par sa prudence. Chacun y est pour son compte, & tant pis celui qui se laisse attraper. Les plus honnêtes gens que je connoisse en usent de même, & voudriez-vous me dire, vous, monsieur, que vous n'avez jamais attrapé personne ? « David jura qu'il auroit mieux aimé mourir mille fois, que de tomber dans de pareilles bassesses. Sur quoi l'autre l'ayant regardé depuis les pieds jusqu'à la tête avec un ris moqueur, lui tourna le dos

tout-à-coup, ſans daigner ſeulement lui répondre.

David n'y pouvoit plus tenir de rage & de dépit, il ne voulut pas s'arrêter davantage dans un endroit où l'on ne diſtinguoit pas la vertu de la richeſſe, où la fraude s'appeloit adreſſe, & où l'ardeur inſatiable du gain, paſſoit pour prudence. En ſortant de la bourſe il rencontra un jouaillier qui le connoiſſoit de vue, l'ayant vu ſouvent chez ſon oncle avec qui il trafiquoit. Cet homme l'ayant abordé, lui fit pluſieurs queſtions touchant ſes affaires, & après un quart-d'heure d'entretien, il le pria de lui faire la grace de dîner avec lui, ſa maiſon n'étant qu'à deux pas de là.

David accepta l'offre ſans façon, charmé de faire connoiſſance avec autant de perſonnes qu'il lui ſeroit poſſible. Le jouaillier s'appeloit Johnſon; il avoit deux filles qui dînerent avec eux, toutes deux jeunes & jolies. La cadette, ſurtout, avoit je ne ſais quoi de ſi doux & de ſi engageant dans tout ſon air, que David en fut charmé au premier coup d'œil. Johnſon qui avoit été un libertin & un enfant prodigue dans ſa jeuneſſe, (quoiqu'il fut alors tout le contraire : avare & cenſeur rigide des plaiſirs des autres), s'apperçut bientôt que la beauté de ſa fille avoit fait quelque impreſſion ſur David. Comme il ſavoit bien que ſon oncle lui avoit laiſſé tout ſon bien, & que, par conſéquent, ce ſeroit un bon parti pour Mlle. Johnſon, il réſolut de

favoriser cette passion naissante. Il se souvenoit que, de son tems, il avoit souvent été amoureux d'une femme à la premiere vue, & que son ardeur s'étoit aussi souvent refroidie faute d'une occasion favorable d'entretenir sa maîtresse. C'est pourquoi il pensa que le moyen le plus sûr de fixer la passion de Simple, seroit de l'engager à venir demeurer chez lui. Il ne fut pas mal-aisé de persuader à David ce que son inclination lui dictoit en secret. Comme son amour étoit encore dans son enfance, il ne savoit à quoi attribuer le desir qu'il se sentoit de rester: mais son ignorance ne dura pas long-tems, & deux ou trois entretiens qu'il eut avec sa maîtresse, lui apprirent assez bien ce qui en étoit.

Le lendemain, il alla loger chez Johnson. Celui-ci avoit déjà ordonné à sa fille, qu'en cas que Mr. Simple lui parlât d'amour, elle le reçût d'une façon à s'en assurer la conquête. Il lui dit qu'il savoit fort bien, par sa propre expérience, que les femmes ne manquoient jamais d'art pour gagner le cœur d'un homme sur lequel elles avoient des vues, & que Simple seroit un parti si avantageux pour elle, qu'elle devoit bien prendre garde à ne le pas laisser échapper. Dans le fond, M. Johnson auroit pu épargner sa réthorique dans ce cas, & sa fille n'avoit pas besoin d'exhortation pour la porter à suivre ses intérêts, qu'elle avoit pour le moins autant à cœur que son pere. Elle répondit donc: qu'elle lui obéi-

roit. Là-dessus, il la quitta, charmé de ses conseils, & de la sévere éducation qu'il lui avoit donnée.

Cependant, Simple étoit tous les jours plus content de sa maîtresse. Il eut une fois la pensée, selon le plan qu'il s'étoit fait au commencement de sa recherche, d'observer de près toutes les actions de Mlle. Johnson, pour découvrir si son humeur étoit aussi aimable que sa personne : mais dès le moment que l'amour eut pris le gouvernement de son cœur, il lui prouva, que comme sa maîtresse étoit la plus belle femme du monde, elle devoit aussi avoir toutes les perfections qu'il pouvoit lui souhaiter. Il passoit cependant son tems fort agréablement. Johnson faisoit tout ce qu'il pouvoit pour l'obliger, & sa maîtresse le recevoit toujours avec un visage riant, & de nouvelles marques d'amitié. Trois mois s'écoulerent de la sorte, sans qu'il songeât à faire d'autre découverte. A quoi bon ? puisqu'il avoit atteint le plus grand bonheur dont on puisse jouir dans la vie, une femme digne de son amour & de son estime. Y avoit-il rien de plus charmant que toutes ses manières ? Obéissante envers son pere, tendre & obligeante envers sa sœur, douce & affable envers les domestiques ; que lui falloit-il davantage ? Il se crut à la fin de sa recherche, & à portée de ce qu'il avoit si long-tems souhaité. Peu de tems après, il en fit la demande à son pere, & il l'obtint sans beaucoup de diffi-

culté. Quel bonheur ! Auroit-il osé l'espérer.

Jusques-là, il n'avoit rien remarqué dans Mlle. Johnson qui n'eût augmenté la bonne opinion qu'il en avoit conçue. Elle l'effraya un peu, un jour qu'elle lui dit de ne pas parroître si empressé de l'épouser ; parce que si son pere s'appercevoit qu'il l'aimoit assez pour la prendre à quelque condition que ce fût, il rabattroit de sa dot pour en augmenter celle de sa sœur. Mais lorsqu'elle ajouta qu'elle avoit le cœur trop généreux & trop sensible à l'attachement qu'il avoit pour elle, pour souffrir que cet attachement lui fût en aucune façon préjudiciable, ces paroles augmenterent l'estime qu'il faisoit d'elle, & l'assurance d'en être aimé jusqu'à ce point, lui donna le plaisir le plus vif qu'il eût jamais gouté. Il lui dit cependant que de quelque façon que son pere en ordonnât, par rapport à la dot, cela lui seroit égal ; que l'argent ne le touchoit pas, & que l'amitié qu'elle lui portoit, lui tenoit lieu de tous les biens du monde. Dans ce moment, l'amoureux David ne se sentoit pas de joie : il étoit extasié, lorsqu'il songeoit à l'heureuse vie qu'il alloit mener avec une femme aussi aimable que la sienne. Mais hélas! que ces doux transports furent de peu de durée ! Toutes ces images flatteuses de plaisirs & de délices, se dissipèrent en fumée par un accident imprévu, & si extraordinaire, que je sens bien qu'il me faudra reprendre haleine avant que d'entreprendre de le rapporter.

CHAPITRE V.

Qui contient un dialogue fort curieux entre une jeune Demoiselle & sa confidente.

PENDANT que tout se disposoit à mettre David au comble de ses vœux, un riche marchand juif vint un jour chez Mr. Johnson pour acheter des bijoux. Comme c'étoit une vieille connoissance, Johnson le retint à dîner. Le juif n'eut pas plutôt vu Mlle. Johnson l'aînée, qu'il en devint amoureux. Cela redoubla ses visites. Le pere en soupçonna le motif, & s'en réjouit. Il retarda même, pour quelque tems, les noces de la cadette, dans l'espérance de voir ses deux filles mariées en même-tems. Cependant Jacob ne se déclaroît pas, à cause de la différence de religion, qui mettoit une espece d'obstacle à ses desseins. Il réfléchit d'ailleurs, qu'il pourroit obtenir sa maîtresse à des conditions plus aisées que celles du mariage. Il connoissoit Johnson pour avaricieux, & cela le faisoit espérer qu'il en viendroit à bout à force d'argent. Il arrêta donc, en lui-même, d'essayer ce chemin-là le premier; & que s'il ne pouvoit arriver par-là à ses fins, il n'y auroit, au pis aller, qu'à épouser la belle; car il s'en étoit coëffé au point de croire qu'il ne pourroit vivre heureux sans elle. Il étoit enchanté de

sa beauté ; & c'est tout ce qu'il regardoit. Pour sa religion, qu'importe ! L'ame d'une femme est-elle donc d'une si grande conséquence ? Convaincu par cette belle réflexion, le bon Israélite ne songea plus qu'à convenir avec le pere. Aussitôt que l'occasion s'en présenta, il lui fit la proposition de son affaire, telle qu'il l'avoit concertée, en lui offrant, en même-tems, une somme si forte, que le cœur de Johnson en trémoussa ; je ne sais si ce fut de joie ou de surprise. La chose méritoit bien qu'on y réfléchît. C'est pourquoi M. Johnson, en homme prudent, & qui ne faisoit rien à l'étourdie, demanda un jour pour délibérer.

Dès que Johnson se vit seul, il s'assit dans son fauteuil, & se mit à rêver profondément au parti qu'il devait prendre dans une affaire aussi épineuse que celle-ci lui paroissoit. Par la grandeur de la somme que le juif venoit de lui offrir, il jugeoit bien que s'il lui refusoit sa fille sur le pied qu'il la lui demandoit, l'amoureux Jacob aimeroit mieux l'épouser que de s'en passer. Oui, mais auquel de ces deux marchés y a-t-il le plus à gagner ? voilà le point. Après qu'il eut long-tems pesé & calculé, il supputa enfin, que vu les avantages qu'il tireroit de l'alliance d'un homme aussi opulent que l'étoit le juif, il supputa, dis-je, que tout compté & rabattu, il gagneroit davantage à lui donner sa fille en mariage [sans

dot, s'entend] qu'à prendre l'argent qu'on lui offroit.

Le Juif ne manqua pas de venir prendre sa réponse à l'heure arrêtée. Dès qu'il parut, Johnson lui dit d'un ton grave : » Il m'est bien dur de voir qu'après une connoissance de plusieurs années, pendant lesquelles j'en ai toujours agi honnêtement avec vous (en effet, il n'avoit jamais tenté de tromper le juif, sachant la chose impossible) vous ayez formé le dessein de déshonorer ma famille. Mais c'est bien pis, vous avez pu vous imaginer que j'entrerois en part d'une lâcheté semblable. Je veux bien croire, cependant, que l'amour que vous avez pour ma fille vous a aveuglé jusques-là. Si cela est, je serois fâché de me brouiller avec vous. Mais, Monsieur, si vous l'aimiez tant, que ne me la demandiez-vous en mariage ? Si ce sont-là vos vues, il est encore tems, & je vous l'accorderai de tout mon cœur. Car pour ce qui est de sa religion, il ne faut pas que cela vous embarrasse. Je l'ai de tout tems accoutumée à m'obéir aveuglément, & je ne doute pas qu'elle ne fasse tout ce que je lui commanderai sur ce point. » Jacob n'eut rien à repliquer à cela, & l'obstacle de la religion étant levé, ils s'accommoderent aisément sur tout le reste. Il consentit à épouser la fille aux conditions que le pere lui prescrivoit, & il ne restoit plus qu'à faire signer la convention à Mlle. Johnson.

L'article par lequel on étoit convenu qu'elle changeroit de religion, la révolta d'abord, mais les riches préſens qu'elle reçut de Jacob, & les promeſſes qu'il lui fit de lui donner un équipage, ſurmontèrent bientôt tous ſes ſcrupules, & elle conſentit à tout ce qu'on demandoit d'elle. Cette facilité ſurprenante de Mlle. Johnſon l'aînée, ne donnera pas au lecteur une idée fort avantageuſe de ſon génie. A dire vrai, elle n'avoit préciſément qu'autant d'eſprit qu'il lui en falloit pour faire valoir ſes charmes, par l'attitude la plus piquante & la parure la plus avantageuſe; & tout ce qu'on lui avoit appris en fait de religion, c'étoit d'aller le dimanche à l'égliſe, lorſqu'on n'avait pas beſoin d'elle au logis, pour prendre ſoin du ménage. Auſſi s'acquittoit-elle de cè devoir, ſans y voir d'autre raiſon que la coutume.

Jacob uſant des priviléges que lui donnoit ſa qualité de gendre futur, dînoit tous les jours chez ſa maîtreſſe. Il amena un de ſes amis avec lui. C'étoit un vieux marchand, qui poſſédoit des richeſſes immenſes. Quoique cet article dût le rendre formidable auprès du ſexe, Jacob crut qu'il étoit trop laid & trop dégoutant pour lui dérober ſa maîtreſſe. Malheureuſement ce vieux renard jeta les yeux ſur la maîtreſſe de David, & il la trouva ſi fort à ſon gré qu'il réſolut de l'avoir. Nokes, c'étoit ſon nom, ne craignoit pas un refus: il étoit aſſez riche pour acheter une

femme d'un rang plus élevé. Il songeoit encore moins à gagner les bonnes graces d'une maîtresse. Il disoit que ce n'étoit pas la peine que d'en être aimé ; & c'étoit sa maxime, qu'une femme vertueuse aimoit toujours assez son mari pour le souffrir & pour contenter ses appétits. Suivant ces principes, il s'en alla au pere en droiture, il lui demanda sa fille, & s'offrit de souscrire aux conditions qu'on voudroit lui imposer. Johnson, ravi de ce coup de bonheur imprévu, la lui promet sans le moindre scrupule, & sans se mettre en peine du vilain tour qu'il jouoit par-là à David.

Dès que Nokes fut sorti, Johnson appela sa fille. Après lui avoir appris en peu de mots ce qu'il venoit de conclure avec Nokes. „ Ma fille, lui dit-il, je t'ai toujours trouvée obéissante jusqu'ici, & j'espere que tu le seras encore à l'avenir. Il est vrai que je t'avois commandé d'écouter favorablement M. Simple, parce que dans ce tems-là je croyois que le parti te seroit avantageux. Tu vois celui qui s'offre à présent, & je ne te crois pas assez folle pour le négliger, autrement il faut t'attendre à aller à pied, tandis que ta sœur roulera carosse. „ Ensuite il lui donna une semaine pour y réfléchir : c'est qu'il savoit bien que l'esprit des femmes ne panche jamais si fortement du côté des richesses, que lorsqu'elles ont le tems de se représenter tous les avantages que leur vanité peut en tirer. Mlle. Johnson ne fit point de réponse : elle se retira in-

continent dans sa chambre, où elle venoit de laisser une jeune demoiselle, qui étoit sa confidente, & pour qui elle n'avoit rien de caché. Dès qu'elle fut entrée, elle se jeta sur le lit, où elle se mit à pleurer de toute sa force. Son amie ne savoit qu'en penser, elle crut qu'il lui toit arrivé quelque accident facheux, & elle la pria de lui apprendre le sujet de sa douleur. Mlle. Johnson lui raconta d'une voix entrecoupée de sanglots, tout ce que son pere venoit de lui dire. Cela donna lieu au dialogue suivant, que je donne ici mot à mot, n'osant rien ôter ni ajouter à la délicatesse des sentimens de ces deux demoiselles.

„ Eh bien, dit Mlle. Finette, je ne vois rien dans tout cela qui doive t'affliger si fort. Ton Amant n'est-il pas prêt à te prendre sans dot? En désobéissant à ton pere, tu ne risques rien, ma chere, Simple se croira trop heureux de recevoir cette marque de ton amour. Pour moi, si j'étois à ta place, je n'hésiterois pas à prendre mon parti. A-t-on jamais fait de semblables propositions à une fille?

Oh ma chere! tu ne comprens pas le sujet de mon chagrin, dit Mlle. Johnson. Ce n'est pas mon pere qui m'embarrasse, je ne serois pas plus scrupuleuse que toi si... si... si je pouvois me déterminer. Je ne sais moi-même ce que je veux. Voici ce qui me tourmente. La richesse d'un côté, mon honneur & mon amant de l'autre....... Ah Finette! Y

a-t-il une situation plus inquiéte que la mienne ?

Fi, ma chére, je te croyois moins volage, reprit Finette : je n'aurois jamais cru que l'intérêt put t'enlever un amant. Bon Dieu! comment peux-tu balancer entre un jeune homme comme Simple, & un vieux monstre décrépit & laid à faire peur ? Tous les trésors du monde ne sauroient le rendre tolérable. Ah ! ah ! je ne saurois m'empêcher de rire quand je songe à cette figure. Tout est à rebours chez lui : ses gras de jambes sont placés sur le devant, ses pieds sont tournés en dedans comme en dépit de la nature ; son épaule droite est si grosse & si élancée, qu'on y pourroit aisément placer tout le tas de son argent ; & la gauche en revanche est si mince & si écrasée, qu'elle n'a été mise auprès de l'autre qu'à dessein de faire rire. Que tu vas faire d'envieuses, ma chére, en possédant un tel adonis ! (*)

Mon Dieu comme tu y vas, ma petite cousine ! reprit Mlle. Johnson ; tu parle bien

(*) On n'a jamais bien pu savoir si ces sentimens de Mlle. *Finette* partoient du cœur, & si elle étoit en effet plus constante que son Amie ; ou si elle ne parloit ainsi, que parce qu'elle n'étoit pas elle-même à l'épreuve. J'ai cependant ouï assigner une autre raison, c'est qu'elle avoit elle-même des desseins sur le vieux *Nokes*.

à ton aise. Si tu étois à ma place, tu penserois peut-être autrement. Pourquoi cette offre n'est-elle pas venue avant que je connusse Simple ! Encore si ç'avoit été au commencement de notre connoissance : je ne lui faisois alors bonne mine que pour plaire à mon pere, & parce que je ne croyois pas pouvoir attraper un meilleur parti ; mais à-présent, je l'ai connu assez longtems pour voir que je serai fachée de le perdre. Hélas ! faut-il donc que je l'abandonne, ou que je renonce à jamais aux grandeurs que la fortune vient m'offrir ? Il est vrai que mon amant a assez de bien pour me mettre à mon aise ; & je suis sûre qu'il ne tiendra pas à son bon cœur que je n'aie de lui tout ce que je pourrai souhaiter ; car il m'aime sincérement, & il se mettroit au feu pour m'obliger. Je l'aime aussi, je n'en saurois disconvenir ; & si je l'épouse, je n'aurai pas lieu d'envier le sort de quelle femme que ce soit. Oui : mais Simple peut-il m'acheter des pierreries, ou me donner un équipage ? Et je verrai donc ma sœur dans un carosse à six chevaux, pendant qu'il me faudra contenter d'un fiacre ou d'une chaise à porteur ? Ah ! je n'en saurois souffrir la pensée. Non ! le cœur me fend, & je crois que j'en perdrai l'esprit. „ A ces mots, elle lâcha la bonde à ses larmes, & ses sanglots l'empêcherent pendant quelque tems de parler. Dès qu'elle fut un peu remise, elle continua ainsi : „ Conseille-moi, ma chere amie, ne me refuse pas ton

ton ſecours dans l'incertitude où je ſuis. Dois-je ſatisfaire mon amour ou ma vanité ? Lequel des deux me ſera le plus agréable ? réponds-moi, Finette.

A-t-on jamais ouï dire rien de ſi extravagant ? répondit ſa couſine. Comment veux-tu que je ſache ce qui doit t'être le plus agréable, ſi tu ne le ſais pas toi-même ? Je t'ai déjà dit, que ſi c'étoit à moi à choiſir, je ne balancerois pas un moment à me déclarer pour Simple ; & pour le malotru, il n'auroit qu'à prendre qui il pourroit pour le ſoigner & lui mettre ſes emplâtres. Que ne s'adreſſe-t-il à celles qui n'ont point d'engagement ? Il n'y a point de danger qu'on le refuſe.

Cela eſt vrai, répondit triſtement la Johnſon, & je voudrois bien que ce fût là ma ſituation ; car ſi je néglige cette occaſion de faire fortune, je ne verrai jamais une femme avec un équipage ſans me reprocher ma ſottiſe. Ah ma couſine, je penſerai ſans ceſſe qu'il ne tenoit qu'à moi de faire la même figure ; & cela eſt aſſommant..... Oh ça, je vois bien qu'il m'eſt impoſſible de me réſoudre, je ne ſaurai jamais ce que je ſouhaite le plus ; ainſi, autant vaut de laiſſer tout au hazard. Je dirai à Simple ce qui en eſt, & s'il me preſſe de m'enfuir avec lui, je ſens bien que je n'aurai pas la force de lui réſiſter. Mais peut-être aura-t-il peur de me rendre malheureuſe, Alors j'épouſerai l'autre ſans difficulté. Oui, mais alors Simple en

époufera une autre, & voilà ce que je ne faurois fouffrir non plus. Je vois bien qu'il eft inutile de rêver : je fuis dans un labirinthe, & plus j'avance, plus je me trouve embarraffée. Ah ! fi je pouvois trouver quelque expédient, pour garder mon amant fans renoncer à l'argent, que je ferois heureufe ! Mais, comme cela eft impoffible, mon malheur eft certain ; car je regretterai toute ma vie la perte de l'un ou de l'autre. Il faut cependant prendre le meilleur parti. Je veux l'argent, cela eft pofitif, fi je puis être affez maîtreffe de moi-même pour réfifter aux importunités de mon amant. „

Ainfi finit ce dialogue, qui prouve bien que la vanité eft quelquefois auffi forte que l'amour dans le cœur d'une femme ; & où l'on voit en même-tems que les femmes ne font pas toujours, dans les extrémités, bonnes ou mauvaifes au fuprême degré, comme certaines gens ont tâché de les repréfenter. Car Mlle. Johnfon étoit d'un caractere fort doux, & ne manquoit pas d'efprit, quoique ces belles qualités fe trouvaffent obfcurcies par un grand fond de vanité, mêlée, comme il arrive toujours, d'un peu d'envie : & je ne doute pas que fans cette dern ere tentation, elle n'eût fait le bonheur de la vie de fon amant. fi elle eût une fois expérimenté ce que c'eft que d'être aimé d'une perfonne du caractere de M. Simple, elle auroit été la premiere à condamner ces femmes qui facrifient les plus doux

penchans de leur cœur aux avantages frivoles de la fortune. Elle auroit reconnu la bassesse d'une conduite si ridicule, qui se seroit alors montrée à sa vue avec ses véritables couleurs. Car il y a bien de la différence de la tentation qu'on apperçoit dans l'éloignement, à celle qu'on sent actuellement. Personne ne succombe à la premiere, & fort peu de gens résistent à la seconde. Mais il est tems de songer au pauvre diable, qui, pendant tout ce tems là, n'étoit pas fort à son aise, comme on le verra dans le chapitre suivant.



CHAPITRE VI.

Où l'on rapporte plusieurs choses comme elles sont arrivées au Héros de cette histoire.

DAVID descendoit de sa chambre à peu près dans le tems que Mlle. Johnson entroit dans la sienne, pour y conférer avec sa cousine. Il alloit prendre sa maîtresse pour la mener à la promenade. En approchant de la porte, il crut entendre la voix d'une femme qui pleuroit. Cela lui fit doubler le pas, pour apprendre ce que ce pouvoit être. Il reconnut bientôt cette voix, & il étoit sur le point d'entrer dans la chambre d'où elle partoit, lorsqu'il lui vint dans l'esprit qu'il ne seroit peut-être pas de la bienséance d'ouvrir tout-à-coup & de se montrer. Pendant qu'il s'arrêtoit à considérer ce qu'il devoit faire, il entendit le commencement du dialogue précédent, ce qui le rendit curieux de savoir à quoi cela aboutiroit. Mais quel fut son étonnement! lorsqu'il entendit cette charmante mortelle, qu'il aimoit si tendrement, & dont il croyoit être aimé, balancer ainsi entre lui & un monstre aussi difforme que riche: il croyoit rêver: il alloit enfoncer la porte, pour lui apprendre qu'il avoit été témoin de la délicatesse de ses sentimens. Mais sa tendresse l'arrêta au plus fort de sa colere, & il voulut

épargner à sa maîtresse, la confusion d'un éclaircissement si terrible.

Il s'en retourne à sa chambre, où l'amour, la rage, le mépris & le désespoir s'emparerent tour à tour de son ame. Il se promenoit à grands pas, il se démenoit, il rugissoit en furieux. Il répéta toutes les satires contre les femmes dont il put se souvenir. Il n'y en avoit pas une qui n'eût du rapport à l'état de son cœur: [car c'étoit sans doute dans des circonstances semblables que les auteurs de ces piéces les avoient composées] enfin, ses paroles, ses transports, & tous ses mouvemens, étoient si semblables à tout ce qu'on entend & qu'on lit sur le même sujet, qu'en les décrivant, je ne ferois que répéter ce qui a été rebattu plus de mille fois. La seule différence qu'il y a entre David & la plupart des hommes qui se trouvent dans le même cas, c'est qu'au lieu de se résoudre à haïr son infidele, il ne pouvoit s'empêcher de souhaiter de la voir heureuse. La tendresse étoit toujours la plus forte dans son cœur: la colere & le dépit ne pouvoient jamais le pousser à la vengeance, ou même à la rancune; & il lui coutoit moins de pardonner, que de ressentir l'injure la plus cruelle, lorsqu'elle le regardoit uniquement, & qu'elle ne s'étendoit pas à ses amis. Dès que l'impétuosité de sa colere commença à se calmer, il se détermina à abandonner son ingrate à la jouissance des grandeurs qu'elle desiroit si

ardemment. Son hideux amant n'avoit qu'à la prendre : fon amant outragé n'auroit que du mépris pour elle, fans faire aucune démarche qui pût bleffer fa réputation, ou lui donner des marques du moindre reffentiment.

Ayant pris ces réfolutions, il defcendit dans la fale, où il trouva par accident Mlle. Johnfon. Elle avoit les yeux gros à force de pleurer, la douleur & la crainte étoient gravées dans tous les traits de fon vifage. Elle lui raconta en tremblant ce que fon pere lui avoit propofé. Sa façon de parler, fes regards, & tout fon maintien auroient paru des preuves inconteftables d'amour à David, s'il n'eut appris auparavant, d'une maniere à n'en pouvoir douter, les fecrets du cœur de fa perfide. La feule vengeance qu'il en tira, & qu'il fongea jamais à en tirer, ce fut de tâcher de piquer la vanité de cette ingrate, en la cédant fans peine au rival redoutable qu'on avoit pu lui préférer. Il prit un air d'indifférence, & répondit froidement : „ Je fuis ravi, mademoifelle, d'entendre que vous alliez faire une fortune fi éclatante. Pour ce qui eft de moi, je n'ai pas le petit mot à dire à cela. Il eft vrai que j'avois cru pouvoir être heureux un jour en vous poffédant ; mais puifque monfieur votre pere en a difpofé autrement, je vous confeille de lui obéir. „

Simple jouoit dans ce difcours un rôle fi oppofé à fon caractere, que la perfonne la

moins pénétrante auroit aisément apperçu à son visage, que son cœur démentoit sa bouche à tout moment. Mais la confusion de Mlle. Johnson étoit telle, qu'elle ne fit pas attention à l'air embarrassé dont il venoit de lui parler. Comme elle ne savoit pas qu'il étoit au fait de tout ce qui s'étoit passé entr'elle & sa confidente, ces paroles la jeterent dans un abattement inexprimable. Cette indifférence affectée porta un coup si sensible à sa vanité, qu'elle la perdit de vue pendant quelque tems : elle voyoit son amant prêt à la quitter pour jamais : le danger pressant où elle étoit de le perdre, augmentoit le desir qu'elle avoit de le retenir : sa tendresse revenoit à la faveur de ces dispositions ; & son cœur palpitant, en proie au dépit, à la crainte, & à l'amour, n'attendoit pour se rendre, que le moindre retour de la part de David. Il n'avoit qu'à parler, elle l'auroit suivi par-tout où il auroit voulu. Mais Simple, qui savoit bien qu'il devoit rompre avec sa maîtresse, après les découvertes qu'il avoit faites sur son caractere, n'osa pas rester davantage avec elle. Il étoit dangereux de s'y exposer : quand il jetoit les yeux sur son ingrate, il se sentoit porté à croire que tout le discours qu'il avoit cru entendre entr'elle & sa cousine, n'avoit été qu'une illusion : en effet si le meilleur ami qu'il pût avoir lui eut rapporté les mêmes choses, il l'auroit soupçonné d'imposture ; que si elle eût nié le fait, il l'auroit

crue, quoique le monde entier eût porté témoignage contre elle. Mais comme il avoit été lui-même témoin de ce qu'elle avoit dit, & qu'il étoit convaincu que l'amour de l'intérêt avoit pu la pousser à lui donner un rival de la figure de Nokes, il eût précisément autant de résolution qu'il lui en falloit pour la quitter. Ce ne fut cependant pas sans bien des combats de la part de sa tendresse, & il a souvent avoué depuis, que s'il se fût arrêté encore quelques momens, l'amour auroit vaincu la raison, & qu'il seroit tombé dans ses premieres foiblesses. Avant que de partir, il prit congé de M. Johnson & de sa fille aînée avec beaucoup de politesse, car il étoit résolu d'éviter toutes sortes de discussions. En même-tems il envoia chercher un carosse, y mit toutes ses hardes, & partit.

Johnson, ravi de se défaire de Simple à si bon marché, ne s'amusa pas à lui faire des questions; il s'imagina que sa fille lui avoit donné son congé; & il s'applaudit encore de sa prudence, & de la dépendance absolue où il avoit élevé ses enfans. Il alla ensuite chercher sa fille pour la louer de son obéissance. Mais jugez de sa surprise, lorsqu'au lieu de la trouver charmée de s'être acquitée de son devoir, & de s'être délivrée d'un amant importun, il la vit noyée de pleurs, s'arrachant les cheveux, & sautant comme une folle par la chambre en

criant : « Je ſuis perdue ſans reſſource, il » n'y a plus de remede, me voilà malheu» reuſe pour le reſte de mes jours ».

Elle fut quelque tems ſans s'appercevoir que ſon pere étoit entré. Quand elle le vit, elle n'y fit point d'attention, & elle continua ſes cris & ſes emportemens. Dès que Johnſon fut revenu des premiers effets de ſa ſurpriſe, il demanda à ſa fille la cauſe de tout ce vacarme : il lui dit que Simple venoit de quitter la maiſon, & qu'il venoit lui-même la louer de ſon obéiſſance. Auſſi-tôt qu'elle entendit que ſon amant étoit parti pour toujours, ſa fureur monta au plus haut degré : elle fut ſur le point de reprocher à ſon pere, ſon manque de foi envers un homme auſſi reſpectable que l'étoit Mr. Simple : car la douleur de l'avoir perdu ſans reſſource, le lui repréſentoit comme un abrégé de toutes les perfections ; & quoique ce même jour elle n'eût rien tant ſouhaité que de s'en défaire, il ne fut pas plutôt parti qu'elle auroit voulu ſacrifier ſon ambition même au plaiſir de le ramener. Johnſon tâchoit de la conſoler, en lui repréſentant les richeſſes qu'elle alloit poſſéder en épouſant M. Nokes. Mais cela ne fit que redoubler les tranſports de ſa rage : elle jura que ſi elle ne pouvoit revoir M. Simple, elle s'enfermeroit pour toute ſa vie dans ſa chambre : » Oui, dit-elle, s'il m'abandonne, je renonce dès aujourd'hui à tous les hommes. Ah mon pere....

je suis perdue, il n'y a plus de remede ! »

Johnson, qui ne concevoit aucune raison qui pût donner lieu à ce *je suis perdue* qu'elle répétoit à tout moment, commença à s'allarmer, & à craindre que sa fille n'eût été entraînée par sa passion à sacrifier sa vertu. Il commençoit à enrager de tout son cœur d'avoir été la dupe de Simple. Il demeura quelque tems à réfléchir, & il alloit enfin se déchaîner contre sa fille, résolu de la chasser si elle avoit perdu son honneur. Une pensée qui lui vint tout-à-coup dans l'esprit, détourna l'effet de sa rage. Comme la chose n'étoit pas publique, & que Nokes sur-tout n'en savoit rien, il crut qu'il pourroit aisément l'empêcher d'éclater. Il pensa sagement que sa fille n'étant pas dans l'état désespéré où quelques femmes se voient réduites par des indiscrétions pareilles, il pouvoit lui pardonner sans craindre qu'on l'accusât de trop de facilité. Elle n'avoit pas perdu sa réputation ; elle étoit jeune, belle, & de bonne défaite ; il pouvoit même gagner en la mariant : tout cela pouvoit excuser son indulgence; car si elle eût été vieille ou laide, & qu'elle se fut laissée abuser par un malheureux, qui l'eût abandonnée dans sa misere, & dans toutes sortes de malheurs sans espérance de secours, oh ! pour lors, sa folie eût été si éclatante, que Johnson n'auroit jamais pu l'avouer pour sa fille. Il ne doutoit pas que lorsque les premiers mouvemens

de sa douleur seroient passés, elle ne consentit à épouser M. Nokes; qu'il la verroit encore toute brillante des pierreries qu'on achéteroit chez lui, suivie d'un équipage magnifique, & enviée de toutes les femmes du quartier. Ensuite de toutes ces considérations, le prudent M. Johnson consentit à se relâcher de sa sévérité naturelle, & à traiter sa fille avec autant de douceur que s'il l'avoit crue une vestale. Il la pria de s'appaiser, en lui disant que si elle avoit pu se laisser séduire par les artifices de son amant, elle n'étoit pas la premiere : & que la chose n'étoit pas sans remede comme elle disoit ; & que si elle vouloit se laisser conduire par ses conseils, & épouser le mari qu'il lui destinoit, il étoit prêt à lui pardonner, & à mettre en oubli tout le passé.

Si Mlle. Johnson fut tombée des nues, elle n'auroit pas été plus étonnée qu'elle le fut à ces mots. Son pere pouvoit-il donc soupçonner sa vertu, qu'elle chérissoit plus que sa vie ? Oh ! ce surcroit de chagrin étoit insupportable. D'abord elle fit la grimace, & se tournant vers son pere en fronçant les sourcils, elle lui reprocha ses soupçons injurieux, non sans lui marquer la surprise où elle étoit, d'entendre qu'il y eut au monde des femmes capables de manquer à leur honneur. Mais un moment après, Simple s'empara de nouveau de son esprit. » Non mon pere, dit-elle, s'il ne revient pas, il est

inutile de chercher à me consoler. Par où puis-je donc l'avoir perdu? Je ne lui ai rien dit qui pût le fâcher, je ne lui ai pas fait sentir que je lui préférois son rival. Il est vrai que j'étois irrésolue, mais je ne lui en ai pas donné la moindre marque. Me quitter avec ce sang-froid, avec cette indifférence! S'il se fût plaint, s'il eût pleuré, si ma perte l'eût jeté dans la rage & dans le désespoir, encore passe, j'aurois pu épouser le vieux Nokes, sans répugnance. Mais c'est lui qui me quitte, qui me méprise. Non, mon pere, ne m'en parlez pas, j'en mourrai de dépit »!

Johnson étoit au fait de l'esprit des femmes, par l'expérience qu'il en avoit fait dans sa jeunesse; il connoissoit le flux & reflux de leurs passions; & comme il étoit aisé d'entrevoir un mélange considérable de vanité, dans le chagrin que sa fille témoignoit de l'indifférence de Simple, il conclut que l'ambition la plus forte auroit enfin le dessus de la plus foible, & que la vue d'une grandeur facile à obtenir, effaceroit le souvenir d'un amant dont la perte étoit irréparable. Là-dessus, il la laissa épuiser sa douleur & sa rage, bien sûr de la voir bientôt consentir à tout ce qu'il lui ordonneroit. Elle passa quelque tems dans la mélancolie la plus sombre, & livrée à toutes les angoisses qu'une femme peut sentir, lorsqu'elle souhaite plusieurs choses à la fois, sans bien savoir ce qu'elle souhaite le plus. Tantôt son imagination lui

représentoit Simple à ses pieds, accompagné de tout ce que l'amour a de plus tendre & de plus touchant. Une douce pitié couloit alors dans son ame, son cœur palpitoit, elle fondoit en larmes. Un moment après, la froideur & l'indifférence de son amant, revenoient s'offrir à ses regards, & dans ce moment, elle n'étoit que fureur & qu'emportement. Le vieux Nokes & ses richesses avoient enfin leur tour: de sorte que l'amour, la rage & la vanité combattoient dans son cœur, à qui auroit le plus de part à ses inclinations. On ne sait combien auroit pu durer le tumulte de ces passions, si le mariage de sa sœur avec le Juif n'eût enfin donné la victoire à la vanité. La pompe & la magnificence de ces nôces déterminerent Mlle. Johnson à ne pas céder en grandeur à son aînée. Elle consentit à donner la main à M. Nokes, & comme celui-ci étoit prêt à la recevoir, l'affaire fut bientôt conclue. Sa chere vanité lui fournit assez de raisons pour justifier sa démarche. » Simple l'avoit offensée en la quittant si brusquement; elle ne lui avoit point donné sujet de la traiter de la sorte, il étoit juste qu'elle s'en vengeât ,,. C'est ainsi qu'elle étouffa en peu de tems les restes d'une passion importune; & elle crut trouver dans le faste & dans l'abondance, tout ce qui est nécessaire au bonheur de la vie. Cependant elle se vit trompée dans son attente. L'habitude lui

rendit son magnifique hôtel aussi indifférent qu'une chaumiere, & quelques mois virent dissiper en fumée, le plaisir frivole qui marche à la suite d'une vanité satisfaite.

Nokes, qui étoit plus que sexagénaire, fut bientôt accablé de douleurs & d'infirmités. Son humeur, qui n'étoit pas naturellement des plus douces, se changea en chagrin bourru & en extravagance. Comme il comptoit que sa femme lui avoit de grandes obligations de ce qu'il l'avoit distinguée parmi tant d'autres pour l'élever au rang de son épouse, il crut aussi qu'il étoit très-juste qu'elle se soumît à toutes ses volontés, quelque bizarres qu'elles pussent être. En peu de mots, Madame Nokes n'eut pas vécu un an avec son mari, qu'elle n'eût plus d'autre consolation que l'espérance de lui survivre. Elle auroit été certainement la plus malheureuse des femmes, si elle eût su la véritable cause de tous ses malheurs. Mais heureusement la générosité de Simple à lui cacher les motifs de sa retraite, lui épargna les tristes réflexions & les regrets qui auroient suivi la découverte de ce fatal secret; & elle attribua toujours à l'inconstance de son amant, ce qui avoit été l'effet de sa propre imprudence. L'état inquiet de son esprit la rendit fantasque & insupportable à tous ceux qui l'approchoient; & elle n'eut jamais le plaisir de goûter en paix ces richesses qui avoient été autrefois l'objet de tous ses vœux.

Son mari mourut du pourpre environ quinze mois après ſon mariage. Elle en attrappa l'infection, & ne lui ſurvécut que trois jours. Mais il eſt tems de retourner à notre Héros.

CHAPITRE VII.

Diſpute remarquable entre trois Sœurs.

DAVID étoit ſorti de chez ſa maîtreſſe, le cœur ſerré de douleur. Il avoit ordonné au cocher de le mener à Fleet-Street (*); car il ne ſongeoit qu'à s'éloigner de l'endroit qui avoit été ſi fatal à ſon repos, & à ſe loger dans un quartier où il n'entendît pas même le nom de ſa perfide. Il prit un logement dans cette rue. Dès qu'il fut en liberté de ſonger à ce qui s'étoit paſſé, il éprouva combien il étoit difficile d'arracher de ſon cœur une paſſion qui y avoit jetté ſi avant ſes racines; car, malgré le mépris qu'il avoit pour ſa maîtreſſe, & quoiqu'il ne pût enviſager ſans horreur l'idée d'une femme mercenaire, l'amour lui remettoit toujours devant les yeux le tableau des plaiſirs qu'il avoit eſpéré goûter avec cette charmante quoiqu'ingrate beauté.

(*) Le nom d'une rue de *Londres* aſſez loin de la Bourſe.

Sa tendresse revenoit avec ses idées : mais peu après la raison venoit cruellement l'arracher à ses flatteuses illusions, pour lui prouver qu'il n'eût jamais pu être heureux avec une personne si méprisable. Cependant, quelque secours que lui pussent fournir la raison & le dédain, sa passion reprenoit sans cesse le dessus. Il pleuroit quelquefois, en songeant que la vanité pouvoit empêcher une si aimable mortelle d'être parfaite ; puis, se rappelant toutes les belles qualités qu'il avoit autrefois admirées en elle, il concluoit que puisqu'elle pouvoit y joindre de si grands défauts, il n'y avoit point de femmes du caractere qu'il les vouloit, & que la nature les avoit toutes formées avec des imperfections, de peur que les hommes ne pussent résister au plaisir qu'ils en recevroient. Suivant ces pensées, il croyoit qu'il seroit inutile de pousser plus loin ses recherches : qu'il ne trouveroit jamais rien de meilleur que ce qu'il avoit déjà vu, & qu'il feroit mieux de retourner vers sa maîtresse, qui n'avoit d'autres défauts que ceux que la nature avoit donnés par de sages vues à toutes les créatures de la même espece. Il espéroit que le tems & les bons conseils qu'il lui donneroit, pourroient vaincre cette fragilité, (car c'est ainsi qu'il commençoit à l'appeler) qu'elle ne devoit peut-être qu'à la jeunesse & à une mauvaise éducation. Là-dessus il conclut de retourner à elle, de se jetter à ses pieds,

de lui demander mille fois pardon d'avoir ajouté foi au rapport de ses sens, & enfin de se confesser coupable, & digne de toute sa colere. Cependant il lui resta encore assez de présence d'esprit pour envoyer auparavant un homme s'informer de la conduite de Mlle. Johnson à l'égard du vieux Nokes. Il apprit par ce moyen qu'ils étoient mariés. Ces nouvelles aiderent à étouffer sa passion; & depuis ce tems-là il ne s'informa jamais d'elle, quoiqu'il fût quelquefois pensif à son sujet.

David se trouvoit précisément aussi avancé que lorsqu'il avoit découvert la perfidie de son frere. Le monde alloit recommencer pour lui; car il n'y attendoit point de plaisir, s'il n'y trouvoit quelqu'un qui fût digne de son estime. Le seul homme & la seule femme qu'il avoit cru la mériter, l'avoient cruellement offensé. Après cela, y avoit-il apparence de réussir? Cependant ses propres inclinations lui étoient une preuve qu'il n'étoit pas possible de trouver dans le monde un cœur droit & généreux, & qui eût toutes les qualités nécessaires à l'amitié. D'ailleurs, l'ombre de ces vertus qu'il voyoit dans tant d'esprits, lui faisoit croire qu'il falloit que le sujet s'en trouvât en quelque endroit. Il résolut donc de continuer ses recherches, comptant que la découverte d'un véritable ami le recompenseroit assez de toutes les peines qu'il lui faudroit essuyer dans son entreprise.

Il changeoit de logement toutes les semaines. La premiere chose qu'il faisoit en entrant, c'étoit de s'informer à la maîtresse du logis du caractere de tous les voisins ; mais ce n'étoit pas là le moyen de trouver la vérité. Il n'en rencontra pas une qui ne trouvât mille défauts dans les autres, quoique toutes tâchassent de lui faire entendre qu'elles avoient elles-mêmes mille belles qualités, & qu'il étoit bien dur à d'honnêtes gens d'être obligés de vivre au milieu d'une si méchante race, dont le voisinage étoit rempli. Cependant, comme il n'étoit pas si novice que de les en croire sur leur parole, il découvroit ordinairement au bout de deux ou trois jours, que ces descriptions n'étoient pas tout-à-fait exemptes de partialité en faveur de celles qui les faisoient. Il alla pendant quelque tems de maison en maison, sans faire aucune rencontre digne de remarque. Il trouva toutes les femmes appliquées à s'entre-déchirer, & les hommes prêts à se sacrifier les uns les autres au moindre petit intérêt. Dans quelque boutique qu'il entrât, il entendoit des Marchands qui juroient de ne pouvoir vendre leurs marchandises un sou au dessous de ce qu'ils en demandoient, & qui les donnoient un moment après à beaucoup moins ; ce que la charité même de Simple n'osoit imputer à l'envie qu'ils pouvoient avoir de rendre service aux acheteurs. Enfin il ne voyoit point

d'objet qui ne lui fournit un nouveau ſujet de douleur ou d'indignation.

Le maître d'une maiſon où David logeoit, mourut dans ce tems-là. Cet homme avoit trois filles qui prirent un ſoin tout particulier de lui pendant ſa maladie. A l'approche de ſes derniers momens, elles témoignerent des ſentimens d'une douleur ſi vive & ſi tendre, que David en fut tout pénétré. „ Que de chagrin, diſoit-il, les hommes ne s'épargneroient-ils pas, ſi tous les peres & meres s'appliquoient à cultiver avec ſoin les tendres années de leurs enfans, & à les inſtruire avec douceur & avec patience dans un âge plus avancé! Des enfans élevés de la ſorte, verroient clairement que la ſoumiſſion où on les tient n'eſt pas l'effet d'une humeur impérieuſe & d'une autorité ſans bornes, mais d'une tendre application à procurer leur avantage; &, touchés de reconnoiſſance envers leurs parens, ils leur rendroient dans la vieilleſſe & dans les infirmités ces ſoins & ces aſſiduités, qu'on reçoit rarement de ceux que l'intérêt ſeul attache à notre ſervice.

Ces trois filles ne firent que pleurer & gémir juſqu'à ce que leur pere fût enterré. David avoit beau les conſoler, elles ne rabattoient point de leurs cris & de leurs plaintes. Mais dès que les funérailles furent faites, elles eſſuyèrent leurs larmes, & la douleur diſparut tout-à-coup de la maiſon.

Le lendemain de la cérémonie, David se promenant dans sa chambre en rêvant, crut entendre au-dessous de lui un certain bruit, qu'il ne savoit à quoi attribuer. Il pensa d'abord que c'étoit trois ou quatre perroquets dont quelques femmes du voisinage s'étoient fournies, craignant d'avoir trop de silence chez elles. Il lui parut enfin d'ouïr quelque chose de semblable à des voix humaines, qui s'élevant toutes à la fois, ne laissoient entendre qu'un mêlange confus de plusieurs sons, sans qu'il fût possible d'en distinguer aucun en particulier. Il sortit, & s'en alla droit à la chambre d'où partoit le bruit. Jugez de sa surprise, lorsqu'en ouvrant la porte, il apperçut ces trois sœurs qu'il avoit si fort applaudies en lui-même, l'une pâle comme la mort, l'autre aussi rouge que de l'écarlate, selon l'effet différent que des passions violentes faisoient sur l'humeur différente de chacune d'elles, & tenant chacune en main un coin d'un magnifique tapis. Dès qu'elles eurent apperçu David, elles coururent toutes trois vers lui, en criant; chacune le tiroit de son côté, & vouloit qu'il l'entendit la premiere. Elles étoient si fort agitées par la rage, que pas une ne pouvoit s'énoncer assez clairement pour se faire entendre, de façon qu'il demeura quelque tems immobile au milieu de ces trois furies, sans savoir où leur fureur se déchargeroit. Enfin, à force de prieres, il

obtint qu'elles parleroient l'une après l'autre, & l'aînée lui dit de quoi il s'agissoit, non sans bien des interruptions & des démentis de la part de ses sœurs.

Leur pere leur avoit laissé tout son bien à partager également entr'elles. En ouvrant ses coffres elles avoient trouvé ce tapis, dont un marchand Turc lui avoit autrefois fait présent, & qui étoit tout ce qu'on pouvoit voir de plus beau en ce genre. Elles n'eurent pas plutôt jetté les yeux sur cet objet indivisible, que chacune résolut de l'avoir à quelque prix que ce fût. Cela avoit donné lieu à une dispute des plus animées. Comme pas une ne voulut céder, la plus résolue des trois s'étant saisie d'une paire de ciseaux, le coupa en trois piéces. Chacune d'elles étoit fâchée de le voir gâter, quoique pas tant à beaucoup près que si l'une de ses sœurs l'eût possédé tout entier. Cependant le différent ne se termina pas là; car dans l'une des parties du tapis il y avoit une fleur la plus belle & la plus remarquable de tout l'ouvrage, & pas une des trois ne vouloit démordre des prétentions qu'elle y avoit. Lorsque David entendit tout ce débat, il n'eut pas la force d'exprimer ce qu'il en pensoit. Il demeura tout stupéfait, ouvrant de grands yeux tantôt sur l'une tantôt sur l'autre, comme une personne qui croit voir une apparition. Enfin, il les pria de le laisser, déclarant qu'il ne se sentoit

pas capable de décider un cas si délicat que celui qu'elles lui proposoient. Là-dessus elles crierent toutes d'une voix, qu'il falloit couper la fleur en trois, résolues de la couper en mille morceaux, plutôt que de la voir entre les mains d'une autre. Dès que David put se tirer d'entre leurs mains, il s'enfuit à toutes jambes hors de la portée de leurs criailleries, & changea le même jour de logement.

On aura peut-être de la peine à accorder l'humeur contentieuse de ces trois sœurs après la mort de leur pere, avec la conduite qu'on leur a vu tenir pendant sa maladie. L'assiduité de leurs soins envers leur pere, n'étoit pas tant un effet de leur bon naturel, que de la prudence du bon homme, qui les avoit rendues soumises, & les avoit accoutumées à lui obéir sans replique, par la crainte où il les tenoit sans cesse de se voir punies par l'endroit le plus sensible, qui étoit celui de l'intérêt, car elles savoient bien qu'il ne tenoit qu'à lui de diminuer leur dot à son gré. Pour ce qui est de leur douleur à sa mort, il y a dans la mort je ne quoi de triste & de terrible, qui nous saisit, malgré que nous en ayons, de chagrin & de crainte. D'ailleurs, comme c'est la coutume de s'affliger & de pleurer à la mort d'un pere jusqu'à ce qu'il soit enterré, telle est la force de l'usage, qu'il est assez commun de voir une maison entiere fondre en larmes à

la mort de ceux-là même qu'on a maltraités & haïs pendant leur vie. La cérémonie faite, chacun se montre tel qu'il est, parce que ce n'est plus la coutume de paroître triste après ce tems-là.

Il y avoit long-tems que ces trois sœurs se portoient une haine implacable. L'aînée, qui étoit beaucoup plus âgée que les deux autres, avoit usurpé une autorité si déraisonnable sur elles pendant leur bas-âge, qu'elles ne purent jamais le lui pardonner. D'un autre côté, comme elles étoient toutes deux plus jolies que leur aînée, celle-ci ne pouvoit supporter patiemment la préférence que les hommes leur donnoient dans toutes les occasions, & elle en conçut contr'elles une haine invincible, qu'elle ne put jamais bien dissimuler. Les deux plus jeunes étant à-peu-près du même âge, il semble qu'elles auroient dû s'accomoder mieux l'une de l'autre. En effet, elles avoient vécu assez bien ensemble jusqu'à ce que l'amour & la jalousie les eût divisées. Un jeune étourdi leur en conta à toutes deux; elles crurent l'une & l'autre d'en être aimées; elles devinrent rivales par conséquent, & ne purent plus se souffrir depuis. Malgré tout cela, si l'une des trois fût morte, je ne doute pas que les autres ne se fussent acquittées de la cérémonie de pleurer d'aussi bonne grace que s'il y eût eu entr'elles la plus étroite amitié. Bien plus, ce chagrin n'auroit pas été affecté; car lorsqu'une per-

sonne en est réduite à un état si pitoyable qu'elle ne sauroit plus être l'objet de l'envie, la moindre étincelle de tendresse & de compassion qui reste encore dans le cœur le plus endurci, ne manque gueres d'éclater dans cette occasion. La pensée d'aller perdre pour toujours une personne avec qui l'on est accoutumé de converser, efface en un moment de notre esprit tout le mauvais que des piques & des jalousies nous faisoient voir en elle, & nous ne lui tenons compte que de ses bonnes qualités.

Simple désespéroit de plus en plus de pouvoir trouver une personne qui lui permit d'avoir bonne opinion d'elle pendant toute une semaine. Le mauvais prédominoit si fort dans tous ceux qu'il rencontroit, qu'il n'avoit pas aussi-tôt commencé à penser avantageusement de leur caractere, qu'il découvroit en eux quelque chose qui le choquoit, & qui détruisoit toute l'estime qu'il tâchoit d'en avoir. Il doutoit s'il iroit chercher quelque endroit écarté sur la terre pour y vivre en hermite, & n'y revoir jamais la figure d'un homme. Cependant, comme il aimoit naturellement la société, il ne pouvoit se résoudre à embrasser un genre de vie si contraire à son humeur. Il résolut donc de poursuivre son entreprise, jusqu'à ce qu'il eût examiné les hommes dans tous les états de la vie.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Infaillibilité des hommes dans leurs jugemens & sur les défauts & les bonnes qualités de leurs femmes.

Un jour que Simple paſſoit ſur le Strand, l'eſprit rempli de ſes réflexions ordinaires, il vit un homme qui avoit l'air ſi content & ſi gai, qu'il eut la curioſité de le connoître. Il le ſuivit de près, & s'étant informé de ce qu'il étoit, il apprit que c'étoit un charpentier fort laborieux, qui portoit chaque ſoir le profit de ſa journée à ſa femme, avec laquelle il vivoit le plus tranquillement du monde. David l'envoya chercher à la premiere occaſion, ſous prétexte de lui donner de l'ouvrage, afin d'apprendre de ſa bouche même, ce qui pouvoit cauſer ces marques de ſatisfaction qui paroiſſoient ſi viſiblement ſur ſon viſage. Cet homme lui dit, qu'il ſe croyoit en effet le plus heureux de tous les hommes; qu'il lui étoit tombé en partage la meilleure femme du monde, & que c'étoit-là la cauſe de cette gaieté qu'on remarquoit dans ſon air. Cela augmenta encore plus la curioſité de David, & le détermina à aller lui-même chez le charpentier pour voir de quelle façon les choſes ſe paſſoient dans cette heureuſe maiſon. Il dit donc à ſon homme,

qu'il mouroit d'envie de voir cette perle des femmes, dont le caractere le charmoit d'avance, & qu'il iroit volontiers dîner chez lui. Le charpentier, qui croyoit qu'il ne pouvoit jamais avoir assez de témoins de la bonté de sa femme, lui répondit qu'il seroit charmé de sa compagnie. Là-dessus il mena Simple chez lui.

David s'attendoit à trouver dans une chambre des mieux rangées une table propre quoique simple, préparée par cette femme extraordinaire pour la réception de son mari après son travail du matin. Mais il fut bien surpris, lorsqu'il apprit d'un ouvrier (qui restoit au logis pour la servir au lieu d'aider son maître dans sa boutique) que madame étoit au lit, & qu'elle prioit son mari d'aller acheter de quoi dîner. Le mari obéit sur le champ, & le garçon aprêta le dîner, quoique fort mal. Lorsque tout fut prêt, madame consentit à se mettre à table avec eux, le garçon se tenant derriere sa chaise pour la servir. Ce qu'il y avoit de plus étonnant, c'est que cette femme étoit si laide, qu'on ne pouvoit prendre du goût pour elle que par un miracle. Pendant tout le repas le mari ne fit que louer sa femme de sa bonne humeur, s'appelant mille fois heureux de posséder une si charmante mortelle.

Cette nouvelle scène embarrassoit David plus que tout ce qu'il avoit vu jusques-là; il faisoit tous ses efforts pour trouver quelque

raiſon à ce qu'il voyoit ; il ſe mit en penſion chez le charpentier, pour tâcher de découvrir ce qui pouvoit cauſer la tendreſſe de cet homme pour une femme de la ſorte. Pendant tout le tems qu'il y fut, il remarqua que la femme ne ſe refuſoit rien de ce qui lui venoit dans la tête : il lui falloit du thé, du caffé, des liqueurs, & mille autres choſes qu'un homme du métier de ſon mari n'étoit pas en état de lui fournir, malgré toute ſon induſtrie ; mais le bon homme ne trouvoit jamais rien de trop dans ſa dépenſe. Toute réflexion faite, on ne ſauroit aſſigner d'autre raiſon de l'eſclavage volontaire de ce pauvre homme, que l'orgueil de ſa femme. Les manieres impérieuſes & hautaines qu'elle avoit priſes, en impoſoient à ſon humble mari, & lui faiſoient craindre de la déſobliger. Ajoutez à cela un certain air ſuffiſant, & un ton déciſif, qu'elle ne quittoit jamais, & qui faiſoit qu'il la croyoit en tout infiniment plus habile qu'elle n'étoit en effet.

Si elle ſe fût connue, & qu'elle eût eu des manieres humbles & convenables à ſon état, il eſt fort probable que ſon mari n'auroit eu d'autre déférence pour elle, que celle d'avouer qu'elle ne ſe trompoit pas dans le peu de cas qu'elle faiſoit de ſon propre mérite ; alors il auroit été maître chez lui, & ne l'auroit traitée que comme ſa ſervante. David vit une preuve de ce que je viens de dire, dans un homme qui vint un jour rendre vi-

fite à fon voifin le charpentier. C'étoit ce que ces fortes de gens appellent un Grivois. La premiere chofe qu'il fit en entrant, fut de dire mille fottifes de fa femme : il dit qu'il venoit de la laiffer au logis, parce qu'elle étoit de mauvaife humeur, & qu'il en agiroit toujours de même lorfqu'il la verroit difpofée à grogner. « Morbleu! ajouta-t-il, je ne trouve » que du chagrin chez nous : auffi n'y de- » meure-je gueres. » A ces mots le charpentier donna à fa femme un coup d'œil, qui vouloit dire, je fuis bien plus heureux que mon voifin.

David entendant cela, eut la curiofité de voir fi cet autre mari ne fe trompoit pas dans le peu de cas qu'il faifoit de fa femme, autant que le charpentier dans la bonne opinion qu'il avoit de la fienne. Il pria cet homme de le recevoir en penfion chez lui pour une femaine, promettant de payer tout ce qu'on lui demanderoit. « Ma maifon eft à votre fervice, monfieur, répondit l'autre; mais ma femme fait les chofes de fi mauvaife grace, que je crains que vous n'y puiffiez refter un jour entier. » David, qui ne fe mettoit gueres en peine de fa table, ne fe rebuta pas pour cela, & s'en alla chez fon nouvel hôte. Il trouva la femme l'ouvrage à la main, & deux petits enfans, dont l'aîné n'avoit que quatre ans, qui jouoient auprès d'elle. Leurs habits étoient d'une étoffe groffiere, rapiécés dans plufieurs endroits, mais pro-

pres & ſans trous. Tout étoit en bonne ordre dans la maiſon, & prouvoit clairement que la maîtreſſe du logis, qui n'avoit point de ſervante, ne s'y tenoit pas les bras croiſés. Dès qu'elle le vit entrer, elle ſe leva pour faire la révérence à David, & reçut ſon mari avec un air où la crainte étoit mêlée à l'amitié. « Hé bien, Nanon, dit le mari d'un ton bruſque, es-tu de bonne humeur à préſent? Voilà monſieur qui a envie de manger chez nous pendant une ſemaine. Point de vos façons ordinaires au moins, madame la pleureuſe. Si je te vois pleurer, ou faire la mine, je ſors de la maiſon un moment après. » La pauvre femme, qui pouvoit à peine retenir ſes larmes, répondit « qu'elle étoit de fort bonne humeur, & qu'elle feroit de ſon mieux pour contenter monſieur. » Elle paroiſſoit avoir été jolie, quoiqu'elle eût alors le viſage fort pâle & les yeux abattus : effet du chagrin & du travail qu'elle avoit enduré.

Son mari n'avoit pas plutôt ouvert la bouche qu'elle voloit pour lui obéir : elle épioit tous ſes regards pour prévenir par ſa diligence les ſouhaits qu'il pouvoit faire. Tout ce qu'elle faiſoit ſembloit l'effet d'un enchantement : l'économie, l'ordre, la propreté, ne pouvoient aller plus loin, & ſi ſon bourru lui demandoit la moindre choſe d'un ton doux, ou moins bruſque qu'à l'ordinaire, elle ſembloit l'en remercier par un air riant

& satisfait. Cependant ce n'étoit que rarement qu'elle pouvoit tirer une parole obligeante d'un homme, qu'elle mettoit toute son étude à contenter. Sa modestie, son amitié pour son mari, sa tendresse envers ses enfans, toutes ses actions toucherent David de compassion, & lui donnerent envie de savoir ce qu'elle étoit, & par quel accident le sort l'avoit unie à un époux d'une humeur si opposée à la sienne. Il la pria de lui raconter l'histoire de sa vie, dès qu'il en eut l'occasion. Elle s'en défendit long-tems, disant qu'elle ne pouvoit faire le récit de ses malheurs sans donner une idée désavantageuse d'un homme qu'elle ne pouvoit se résoudre à condamner. Mais Simple l'ayant assurée qu'il garderoit le secret sur tout ce qu'elle lui diroit, & qu'il feroit ses efforts pour lui rendre service, elle se rendit enfin à ses prieres, & commença ainsi.

„ Ne vous étonnez pas, Monsieur, si j'ai refusé si long-tems à votre politesse le récit des circonstances d'une vie aussi infortunée que la mienne ; le souvenir des malheurs n'offre à mon esprit que des idées affligeantes, que je m'efforce de dissiper autant que je puis. J'ai même si peu de sujets de plaisir, que c'est une espèce de bonheur pour moi que d'être continuellement employée à nourrir & à défendre de la misere ces petits enfans que vous voyez. Le travail où cela m'oblige, m'aide à écarter les tristes réflexions où je ne

manquerois pas de tomber dans l'oisiveté.

Mon pere était distillateur dans cette ville; je fus élevée chez lui avec tout le soin & toute la tendresse possible jusqu'à l'âge de dix ans; il mourut alors, & me laissa à la merci d'un frere aîné beaucoup plus âgé que moi. Mon frere étoit une espèce d'homme dont on ne sauroit donner aucun caractere : je ne lui ai jamais vu faire une action qui le distinguât du commun des hommes; ses manieres, son esprit, toute sa personne, enfin, n'étoit que ce qu'on voit tous les jours, & qu'on verra toute sa vie sans y faire aucune attention. Il me gardoit chez lui sans me maltraiter, & sans me donner la moindre marque d'attachement. Aussi ne s'attira-t-il ni mon amitié ni ma haine, & je menois avec lui une vie insipide sans aucun sujet sensible de chagrin ou de joie. Je ne savois le plus souvent à quoi passer le tems : on ne me donnoit point d'argent depuis la mort de mon pere; cela faisoit que mes compagnes avec qui j'avois accoutumé de m'amuser, me fuyoient, & de mon côté je ne prenois pas moins de soin de les éviter, étant trop fiere pour souffrir qu'elles payassent pour moi dans tous les petits cadeaux que nous nous faisions. La lecture étoit la seule ressource qui me restoit : tout mon plaisir étoit de lire des romans, de façon qu'à l'âge de 15 ans, je n'avois la tête remplie que d'amour & de galanterie. Un

jour que je sortois de l'église, une vieille m'aborda, & me dit à l'oreille que si je voulois sauver la vie à un joli garçon, il me falloit faire une réponse obligeante à un billet qu'il m'envoyoit; elle le glissa en même tems dans mon manchon, & regagna la foule. Je me hâtai de retourner au logis pour y lire mon billet. Il contenoit une déclaration d'amour des plus vives, & étoit écrit si fort dans le style de quelques-uns de mes romans favoris, que je me réjouis fort de l'avanture. Je ne voulus cependant pas y faire réponse, pensant qu'on me devoit bien des années de services avant que j'accordasse une faveur de la sorte; je commençois à me regarder comme l'héroïne d'un roman. Mon amant étoit clerc d'un procureur qui demeuroit dans le voisinage. Ce n'étoit pas un de ces amans nonchalans, qui attendent que leurs maîtresses fassent la moitié des fraix d'une intrigue; il me fit toutes les avances nécessaires dans cette occasion. Cette conduite étoit parfaitement de mon goût, & je me sentis, en peu de tems, beaucoup de panchant pour lui; je résolus cependant de tirer l'affaire en longueur: mais quelques entretiens que j'eus avec mon amant, furent plus forts que mes résolutions, & il m'engagea à lui donner ma parole de l'épouser.

Si mon frere en eut bien usé avec moi, il est certain que je lui eusse fait part de cette affaire: mais il faisoit si peu d'attention à

moi, & me traitoit si fort en petite fille, lors qu'il daignoit me parler, que je n'osai pas lui confier ma foiblesse. J'ai honte, quand j'y pense, d'avoir donné si aisément dans un engagement pareil: mais j'étois jeune, & je n'avois personne pour me conseiller; car ma mere mourut, que j'étois encore au berceau. Cela pourra peut-être excuser ma facilité, mais je ne veux plus vous ennuyer de mes sottes remarques.

Mon frere amena un jour dîner avec lui un jeune marchand, qui s'éprit si fort de moi, qu'il parla à mon frere de m'épouser. J'étois d'une assez jolie figure dans ce tems-là, & je suis à présent si changée qu'on ne pourroit me reconnoître pour celle que j'étois il y a cinq ans. Mon nouvel amant étoit fort bien dans ses affaires: vous pouvez juger par-là que mon frere ne fit point de difficulté de consentir à ce qu'on lui demandoit; il vint donc m'avertir du parti qui se présentoit, & il ne fut pas peu surpris de me trouver si peu disposée à l'accepter. Il me tourmenta si fort là-dessus, que je lui avouai enfin ce qui en étoit, & que j'étois engagée à un autre par honneur aussi-bien que par inclination. Dès que mon frere entendit cela, il s'emporta de le maniere du monde la plus violente. Il me demanda avec hauteur comment j'osois prendre un engagement sans son consentement; il me dit que celui de qui j'étois si fort entêtée, n'étoit qu'un gueux & un

vaurien ; qu'il ne songeoit qu'à ses plaisirs, & négligeoit entiérement de s'instruire dans les affaires de sa vocation. Enfin, il jura que si je ne renonçois à mon amant, il m'abandonnoit dès ce jour, & ne vouloit plus entendre parler de moi. Sa brutalité & ses emportemens ne firent que m'attacher encore plus à mon amant qui me paroissoit tous les jours plus complaisant & plus empressé à me plaire. Je me servis de la premiere occasion pour l'informer de ce qui m'étoit arrivé. Cela fit qu'il me pressa de l'épouser aussi-tôt, & ma sotte tendresse m'arracha bientôt mon consentement. Mon frere me tint parole, & ne voulut point me voir depuis. Je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir que ce qu'il m'avoit dit étoit vrai. Mon mari quitta son métier de procureur dès que le tems de son apprentissage fut fini, & jura qu'il ne s'en mêleroit plus. Son pere étoit un fort honnête homme, & je suis sûre que j'aurois eu lieu de me louer de lui s'il avoit vécu, mais malheureusement pour moi, il mourut peu de tems après notre mariage. Il avoit plusieurs enfans, ainsi il ne put nous laisser grand chose ; il me donna cependant un contrat de trente livres sterling par an, & cinq cent livres à son fils. Il les consuma en peu de tems, & il m'obligea à vendre mon contrat. Hélas ! je n'ai jamais pu lui refuser la moindre chose depuis que nous sommes mariés. Vous voyez, monsieur, comment nous

vivons : l'argent eſt bien rare chez nous, quoique je prenne ſoin moi-même de mon ménage & de mes enfans, & que je ne refuſe pas de travailler pour les autres lorſque j'en trouve l'occaſion, afin de pouvoir maintenir un mari que j'aime toujours avec paſſion, quoiqu'il réponde ſi mal à ma tendreſſe.

Il a un frere qui lui paſſe quelque choſe, & nous vivons là-deſſus, Dieu ſait comment. Encore ne me plaindrois-je pas de mon ſort, s'il en agiſſoit avec moi comme autrefois. Ce qui a donné lieu à ce changement, c'eſt ce que je ne ſaurois dire ; car il ne fréquente point d'autre femme que je ſache, & je me ſuis toujours comportée avec lui de la maniere du monde la plus ſoumiſe ; je ne lui ai jamais reproché la miſere où je me vois plongée par ſa faute, & je ne refuſe jamais de lui donner le peu que je gagne. Je n'avois une fois qu'autant d'argent qu'il m'en falloit pour notre dîner, & j'avois travaillé en eſclave toute la matinée ; il me dit qu'il avoit envie d'aller hors de ville à une partie de plaiſir. Je lui donnai tout ce que j'avois d'argent, ſans lui dire que je n'en avois pas davantage, me doutant qu'il ne l'accepteroit pas s'il ſavoit ce qui en étoit. Je n'eus que du pain & de l'eau pendant ce jour-là. Il revint vers le ſoir, & je lui fis auſſi bonne mine que je pus ; mais étant foible & abattue, je ne pus me montrer

aussi gaie & aussi enjouée que je l'aurois été dans une autre occasion. Il m'appela fantasque & grogneuse; il jura qu'il n'étoit pas possible de vivre avec une femme, & qu'elles étoient toutes d'une humeur insupportable. C'est ainsi qu'on tourne ma tendresse même contre moi. De quelque façon que je m'y prenne, je ne fais qu'augmenter son dégoût & son aversion pour moi. Cependant mon amour pour lui est toujours le même, & il n'y a point de peine à laquelle je ne voulusse me soumettre, si je croyois pouvoir par-là l'engager à y répondre: mais hélas! cet amour même, qu'il ne sauroit s'empêcher de remarquer, il l'attribue à la chaleur de mon tempéramment, ou il l'appelle un goût bizarre, que le hazard auroit pu me donner pour un autre aussi-bien que pour lui.,,

David, qui avoit écouté tout ce récit avec un silence profond, ne pouvoit revenir de l'étonnement qu'il lui causoit. Il assura cette pauvre femme qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour la servir: il la pria d'accepter quelque argent qu'il avoit envie de lui laisser, & qu'elle pourroit produire de tems en tems selon qu'elle le jugeroit à propos, & essayer si l'intérêt au moins ne pourroit pas lui rendre l'amitié de son mari. Il lui donna en même-tems cinq guinées, c'étoit tout l'argent qu'il avoit sur lui; il lui promit de lui en envoyer davantage au pre-

mier jour, & il lui tint ponctuellement parole. "

Lorsque Simple réfléchissoit à ce qui venoit de lui arriver, il ne pouvoit comprendre comment il étoit possible qu'un homme pût s'applaudir tous les jours de sa bonne fortune, & se vanter qu'il avoit la meilleure de toutes les femmes, quoiqu'elle lui dépensât tout le produit de ses peines, & qu'elle jettât sur lui tout le fardeau du ménage; pendant qu'un autre fou se plaignoit sans cesse de sa femme, qui employoit tout son tems & ses soins à le soulager dans sa pauvreté, & à le maintenir lui & ses enfans. Tout ordinaire que cela soit dans la vie, le bon cœur de David ne cessoit de s'étonner qu'on pût haïr celui qui met toute son étude à nous plaire, ou mépriser ceux de qui nous tenons tout ce que nous avons dans ce monde.



CHAPITRE IX.

Tous les Hommes ne sont pas à la lettre ce qu'ils voudroient paroître.

QUELQUES jours après, notre héros alla se loger auprès de Covent-Garden (*). Il y avait dans la même maison où il logeoit un gentilhomme, François d'origine, nommé Zénon, avec qui David fit bien-tôt connoissance. Il étoit charmé des discours, & de toutes les manieres de son nouvel ami. C'étoit un homme dont l'air & le maintien annonçoient cette tranquillité d'ame, dont on jouit lorsqu'on est convaincu de ne rien faire qui s'écarte des loix de la vertu. La moindre bagatelle sembloit lui inspirer de la joie, parce qu'il n'avoit point de remords au dedans qui pussent troubler son bonheur. Tous ses sentimens étoient si épurés, ses pensées si délicates, que Simple s'imagina qu'un tel ami étoit le plus rare trésor qu'il pût trouver dans la vie.

Monsieur Zénon n'étoit pas moins charmé du caractere de David; il passoit les journées entieres avec lui; Il avoit de fort bonnes connoissances; je veux dire, il con-

(*) Nom d'une rue de *Londres*.

verſoit avec toutes les perſonnes de mérite qu'il pouvoit rencontrer, dans quelque état que la fortune les eût placées, ne jugeant des hommes que par leurs manieres, & non pas par les richeſſes qu'ils poſſédoient. Rien ne s'accordoit mieux avec l'humeur de David que cette conduite, & il crut avoir atteint le but de ſes deſirs. Après l'avoir examiné avec l'attention la plus rigide, il ne lui trouva aucun vice, & il ne lui parut pas qu'il négligeât aucune occaſion de faire du bien. Le ſeul défaut qu'il lui croyoit, c'étoit la ſévérité outrée avec laquelle il condamnoit les actions des autres, car il ne paſſoit jamais rien à la fragilité de la nature humaine, & il exigeoit que chacun marchât d'un pas égal avec la raiſon & la plus ſcrupuleuſe vertu. Cependant David ne l'en eſtimoit pas moins pour cela, & il jugeoit que ſon ami n'étoit de cette humeur inflexible, que parce qu'il étoit poſſible d'éviter ces fragilités dans la conduite, ſi l'on s'y appliquoit avec toute l'attention néceſſaire. Zénon n'alloit dans aucun endroit qu'il ne menât ſon ami avec lui. Juſques-là David n'avoit vu les hommes que dans les plus bas dégrés de la vie. Son ami l'introduiſit à un nouveau ſpectacle : la compagnie qui étoit le plus du goût de Zénon, c'étoit des gens d'une profeſſion honorable, au ſecond étage de la fortune. Il mena un ſoir David au Caffé, où ils trouverent quatre perſonnes de ſa connoiſſance. Ils

avoient tous quatre beaucoup d'esprit, mais du véritable, de cet esprit, qui, comme dit un moderne, consiste dans l'assemblage de quelques idées, qu'il n'est pas commun de voir unies, mais qui ont assez de rapport l'une à l'autre, pour n'être pas surprises de se trouver ensemble, & ne pas former un tout monstrueux qui choque la raison & la nature. Leur conversation étoit d'une autre espece; l'esprit y étoit aisé, & couloit de source; rien n'y étoit forcé par la vanité, ou par un dessein prémédité de briller. Ils ne disoient rien qui ne fut dans la vue d'amuser la compagnie, sans réfléchir aux applaudissemens qui en suivroient. Il n'y avoit que l'envie & le dépit de n'être pas l'auteur de ce qu'on y entendoit, qui eût pu empêcher qui que ce soit d'être charmé de leurs discours, & comme des mouvemens si indignes & si bas étoient inconnus à David, il goûtoit dans cette agréable compagnie un plaisir pur & sans mélange.

Il passa la matinée suivante à faire des remarques sur la conversation du soir précédent, & il alla remercier son ami des aimables connoissances qu'il lui avoit procurées. „ Je ne doute pas, dit Zénon, qu'une personne de votre goût ne doive être fort satisfaite de tous ces messieurs avec qui nous étions hier au soir; mais votre bon cœur vous fera verser des larmes, lorsque vous entendrez ce que je vais vous dire.

Chacun d'eux a des défauts ſi crians, qu'ils ſont indignes qu'un honnête-homme penſe à eux dans d'autres vues que celle de s'en divertir. On ne ſauroit raiſonnablement ſe fier à aucun d'eux ſur la moindre choſe; & quoiqu'ils ayent tous quatre tant d'eſprit & de bon ſens que je ne puis m'empêcher d'aimer leur compagnie, je me vois forcé, quand j'y penſe, à ne les regarder que comme je fais d'un bouffon qui me divertit ſans s'attirer mon amitié ou mon eſtime. Peut-être que lorſque je vous aurai fait leur portrait, vous me blâmerez de ce que je les fréquente encore : mais je conſidere que comme il ne tient pas à moi de faire les hommes à ma façon, il faut que je les prenne comme je les trouve, & je ſerois le plus miſérable de tous les hommes, ſi je ne pouvois me réduire à goûter tous les plaiſirs innocens qui ſe préſentent, ſans en examiner trop ſcrupuleuſement la délicateſſe.

Celui qui étoit aſſis auprès de vous, que vous écoutiez avec tant d'attention, malgré toutes ſes belles penſées ſur l'avarice, malgré ſon éloquence à faire ſentir la baſſeſſe & l'indignité d'un penchant ſi mépriſable, eſt lui-même avare fieffé, & il laiſſeroit languir le meilleur de ſes amis dans la plus affreuſe miſere, plutôt que de lui lâcher une piſtole. Et s'il étoit poſſible de le toucher de pitié juſqu'à lui arracher la moindre partie de ſon argent, celui qui auroit eu ce

bonheur deviendroit à jamais l'objet de ſa haine & de ſon averſion; car les gens de ſa trempe regardent tous ceux qui ont pu donner la moindre atteinte à leur coffre-fort, avec la même horreur que les enfans regardent le chirurgien qui leur a tiré du ſang.

Cet autre, qui choiſit la prodigalité pour le ſujet de ſes invectives, eſt lui même le plus prodigue de tous les mortels. Il n'y a point de moyen par où il ne voulut gagner de l'argent, pour le dépenſer ; & malgré ſa profuſion, il eſt auſſi avare que le premier pour tout autre que pour ſoi-même. Il eſt vrai que parmi les gens ſuperficiels, il s'eſt acquis le nom de libéral ; & comme il entend l'art de ſe flatter autant que perſonne au monde, il croit l'être lui-même : mais bien s'en faut qu'il ait raiſon de le croire, car quoique je ne penſe pas qu'il ſe fit aucun ſcrupule de jetter les dernieres vingt guinées qui lui reſteroient dans ce monde pour contenter un de ſes caprices, je ſuis ſûr en même-tems qu'il plaindroit un ſchelin, s'il devoit le dépenſer au ſervice d'un ami, ou à tout autre bon uſage.

Vous jugez bien que ces deux perſonnes, d'un caractere ſelon les apparences ſi oppoſé, ont le plus grand mépris l'un pour l'autre. Mais s'ils pouvoient s'examiner d'un œil impartial, & juger de leurs actions avec autant de diſcernement & de pénétration

qu'ils jugent de tout ce qu'ils voient, ils seroient bien surpris de trouver tant de rapport dans leurs caractéres. Le motif des actions de l'un & de l'autre, est un amour propre déréglé, qui ne voit rien au-delà de soi-même, & qui rapporte tout à sa propre satisfaction. C'est le hazard qui les joignit hier au soir; car un avare évite un prodigue [à moins que ce dernier ne soit riche, & que l'autre en puisse faire sa proie] aussi naturellement qu'une prude laide & surannée évite une jeune & belle coquette, lorsqu'elle ne voit point d'apparence de lui plaire par sa compagnie.

Celui qui étoit assis auprès de moi, & qui déclama avec tant de passion & de force contre la perfidie & l'ingratitude, qu'un pithagoricien auroit cru que c'étoit l'ame de Cicéron qui parloit par sa bouche; je vais vous en dire quelques traits qui ne vous causeront pas moins de surprise que d'horreur.

Son pere étoit un de ces hommes, qui, sans avoir du penchant pour le vice, ruinent pourtant leurs affaires par leur indolence, & par une trop grande confiance dans les autres. En mourant, il laissa son fils qui n'avoit que quinze ans, à la merci de la fortune, sans bien & sans appui. Un vieux gentilhomme du voisinage en eut pitié, lui ayant remarqué des talens, il résolut d'en prendre soin. Il le reçut chez lui comme son fils, & il employa

tout ce qu'il avoit d'amis pour lui procurer un brevet d'officier. Il l'obtint en effet, & comme c'étoit en tems de paix, notre jeune officier avoit souvent la permission de venir passer quelques mois chez son ami. Le bon homme avoit une fille un peu plus jeune que l'officier, belle comme les amours, adorée de son pere, & l'admiration de tous ceux qui la connoissoient. Elle répondoit à la tendresse de son pere par le plus sincere attachement, & par une attention sans égale à lui plaire. L'amitié de son pere & la bonne opinion qu'il avoit d'elle, faisoient tout son bonheur. Elle avoit naturellement les passions fort vives, & son panchant à la tendresse lui faisoit aimer tous ceux qu'elle voyoit portés à l'obliger. Notre jeune officier en devint amoureux, c'est-à-dire, il jugea qu'elle seroit un instrument fort propre à ses plaisirs, sans se mettre en peine de tous les malheurs qu'elle pouvoit s'attirer en le rendant heureux. Il mit en usage tous les artifices dont il put s'aviser pour la rendre sensible à sa passion, & vous avez vu vous-même à quel point il sait se rendre agréable. Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir du progrès qu'il avoit fait sur son cœur, & à lui arracher l'aveu du panchant qu'elle avoit pour lui : alors il ne se fit point de scrupule de faire servir à la rendre la plus malheureuse des femmes, cet amour même qu'elle témoignoit, cet amour qui auroit dû l'engager à aller au devant de toutes

les disgraces qui pouvaient la menacer, & toute la reconnoissance qu'il marqua à celui qui lui avoit servi de pere par bon cœur & par choix, fut de le priver du seul plaisir qu'il attendoit dans sa vieillesse, qui étoit de voir sa fille heureuse.

Il se lassa bientôt d'elle, & la laissa exposée aux plus cruels accidens, dans l'état le moins capable de résister à l'affliction. La pauvre fille, entre la douleur de se voir abandonnée de son amant, & la frayeur de voir sa foiblesse découverte par son pere, en perdit presque l'esprit. Ce n'est pas qu'elle eut peur de son pere; mais les tendres égards qu'elle avoit pour lui, la faisoient frémir quand elle pensoit au chagrin qu'elle alloit lui causer. Il étoit impossible de cacher longtems sa folie; & cependant elle ne pouvoit se resoudre à la découvrir. L'altération de son maintien, son enjouement & sa vivacité, d'où elle étoit passée à la plus vive mélancolie, son visage blême & abattu, firent croire à son pere qu'elle étoit pulmonique. Il lui demandoit à tous momens ce qu'elle avoit, & il remarquoit que toutes les fois qu'il lui parloit, elle avoit les yeux gros de larmes, & que la voix lui manquoit. Enfin, à force d'importunités, il lui arracha son secret. Mais qui pourroit exprimer l'angoisse & l'étonnement dont il fut saisi à ce coup accablant? Son cœur en fut si pénétré, qu'il resta quelque tems sans parole, & pres-

que sans mouvement. De son côté, elle étoit pâle & tremblante, ses sanglots la suffoquoient, & enfin elle s'évanouit. Il la prit dans ses bras, il cria au secours, & dès le moment qu'elle commença à revenir, il l'anima à reprendre courage par les plus tendres expressions, & les plus vives caresses, que son amour effrayé pût lui suggérer. Il lui promit de ne lui reprocher jamais son imprudence, & que tout son ressentiment ne tomberoit que sur l'objet qui le méritoit, sur l'infâme, sur le traître qui avoit trompé son innocente jeunesse pour causer sa ruine & celle de son pere " Qu'est-ce donc, disoit-il, qui peut avoir induit ce malheureux à une perfidie si criante, puisque s'il me l'avoit demandée en mariage, il savoit bien qu'entêté de lui comme je l'étois, je n'aurois rien pu lui refuser qui pût faire son bonheur, & celui de ma pauvre fille ?

Cet excès de bonté fut plus fatal à sa fille, que s'il l'eût traitée comme font dans le même cas bien des peres, qui voyant leur vanité trompée, & désespérant de voir leurs filles avantageusement mariées, tournent toute leur rage contr'elles, & les chassent de la maison. Elle ne put résister à ce traitement si touchant ; elle tomboit à tous momens en défaillance, & elle ne vécut que trois jours. Pendant tout ce tems-là, elle ne put souffrir que son pere bougeât d'auprès d'elle : elle ne cessa de le prier de se con-

ſoler, & de tâcher, s'il étoit poſſible, de bannir de ſa mémoire qu'elle étoit la cauſe de ſon chagrin "; car cette idée, diſoit-elle, m'eſt mille fois plus cruelle que la mort. J'aurois pu ſouffrir patiemment tout le reſte, mais la conſidération des maux que j'ai attirés ſur le meilleur de tous les peres, ah! la nature n'eſt pas aſſez forte pour y réſiſter.,,

Le pauvre homme étouffa ſes ſoupirs, tandis qu'elle put les entendre; mais lorſqu'elle fut expirée, il s'arracha les cheveux, il ſe frappa le viſage, & ſe livra à tous les tranſports d'une douleur qu'il ſeroit impoſſible d'exprimer. Ainſi, je ſuivrai l'exemple de ce peintre, qui devant réprésenter *Agamemnon* au ſacrifice de ſa fille, tira un voile ſur le viſage du pere, déſeſpérant par le plus grand effort de ſon art, de pouvoir donner une idée de ce que la nature ſouffre dans une épreuve ſi terrible. Je laiſſe à votre imagination le ſoin de ſe former un foible portrait du déſeſpoir de ce pere infortuné; & tout ce que je puis dire, c'eſt que ſa douleur finit bientôt avec ſa vie,,.

Ici Zénon s'arrêta, voyant que David n'en pouvoit entendre davantage, n'ayant pas la force d'arrêter ſes ſanglots & ſes pleurs: il ne croyoit pas au deſſous d'un homme de pleurer de compaſſion, quoiqu'il eût regardé comme une foibleſſe de femme, de donner des larmes à un malheur qui l'auroit concerné uniquement.

Dès qu'il fut aſſez remis pour parler, il s'écria : „ Grand Dieu ! eſt-ce donc dans ce monde que je puis eſpérer de trouver de la félicité, lorſque ceux-là même à qui la nature a pris ſoin de prodiguer tout ce qui peut les rendre agréables, ſe livrent à des baſſeſſes qui les rendent l'opprobre de leur eſpece ? Qu'eſt-ce donc qui pouvoit donner lieu à une ingratitude ſi monſtrueuſe ? Il n'y a pas une ſeule circonſtance qui puiſſe adoucir l'énormité du crime de ce malheureux. La violence de ſa paſſion ne lui ſauroit ſervir de prétexte, car il ne tenoit qu'à lui d'épouſer ſa maîtreſſe. „ Oui, dit Zénon, „ mais ce n'étoient pas là ſes vues. Il étoit ambitieux, & il croyoit que de ſe marier ſi jeune, c'étoit mettre un obſtacle à ſa fortune. Il ne pouvoit attendre avant la mort du pere, que quinze cent livres ſterlings de cette pauvre fille : il ne ſavoit pas combien le pere pouvoit vivre ; & il ne doutoit pas qu'après s'être pouſſé encore quelque tems dans le monde, il ne pût trouver une femme tout auſſi agréable, & beaucoup plus riche. „ Eh bien, dit David, „ cet homme eſt reſpecté dans le monde ? Les hommes peuvent encore le ſouffrir ? On devroit le chaſſer honteuſement de la ſociété, & lui imprimer une marque qui pût le faire diſtinguer & mépriſer d'un chacun. C'eſt, je l'avoue, un des plus agréables eſprits, que j'aie jamais connu ; mais j'aimerois mieux paſſer ma vie avec le

le plus stupide des mortels, s'il étoit honnête-homme, que de souffrir un moment la vue d'un monstre de la sorte «, Oh Monsieur, dit Zénon, » quand vous connoîtrez le monde autant que moi, vous saurez qu'un homme qui a de quoi se produire d'une certaine façon, & qui a assez d'esprit pour contribuer à l'amusement des autres, est recherché & chéri, où le pauvre vertueux ne sauroit trouver d'entrée. Chacun fait qui peut le divertir, mais peu de personnes savent distinguer le vrai mérite. En effet, cet homme que vous voudriez qu'on bannît du commerce des humains, cet homme même a réussi dans ses desseins, & a épousé une femme qui lui a apporté en dot des biens immenses „.

A ces mots, David fut plus étonné que jamais. „ Quoi! dit-il, & sa femme sait-elle ce que vous venez de me raconter «? Oui, dit l'autre, „ je connois un gentilhomme de ses amis, qui lui apprit le tout avant son mariage. Toute la réponse qu'elle fit à cela, fut de dire que lorsqu'une femme est assez folle pour se livrer à la merci d'un homme, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même de tout ce qui lui en arrive. A quoi elle ajouta qu'elle étoit sûre qu'on n'auroit pas traité ainsi une femme vertueuse, & qu'elle ne doutoit pas par sa bonne conduite, d'engager son époux à se comporter tout autrement qu'il n'avoit fait. Enfin, qu'elle le croyoit fort

aimable, & qu'elle étoit résolue à le prendre. Elle lui a donné un équipage, & il est aimé de tous ceux qui le connoissent. Son histoire n'est pas sue de tout le monde, & ceux-là même qui en sont instruits, sont si portés à l'admirer, que pendant qu'ils sont avec lui, ils ne peuvent rien croire qui fasse contre lui. Est-il étonnant qu'il ait pu en imposer à une jeune fille amoureuse & sans expérience, puisqu'il éblouit tous les jours les personnes les plus sensées ?

Simple ne pouvoit digérer que l'esprit & la politesse d'un homme pussent faire oublier que c'est un coquin. » Quel malheur, disoit-il, que la vertu n'accompagne pas toujours le talent de plaire. A dire vrai, reprit Zénon, dans l'étude que j'ai fait des hommes, j'ai remarqué qu'une bonne tête & un bon cœur vont le plus souvent ensemble ; mais aussi l'un n'est pas inséparable de l'autre. Je vous en ai déjà donné trois exemples. En voici un autre, quoique fort au-dessous du dernier, dans le caractere de l'autre gentilhomme qui étoit avec nous hier au soir.

Il vous semblera peut-être étrange que le bon sens, & toutes les autres belles qualités qu'on voit en lui, soient totalement obscurcies, & comme anéanties par une vanité insupportable. Il est d'une figure fort aimable, vous l'avez vu, & c'est à cette belle figure qu'il doit tous ses défauts. Je pense quelquefois qu'il ménage les dons dont la

nature lui a été si libérale, comme un fermier qui donne tout son tems & sa peine à la culture d'un petit parterre, qui ne lui rapporte que des couleurs & des odeurs, & qui néglige les vastes & riches campagnes, dont, sans beaucoup de soins, il tireroit des avantages considérables. Si la personne dont je parle croyoit son esprit digne d'être cultivé, il n'y a point de doute qu'il ne devînt un membre fort utile à la société. Mais tout son plaisir se borne à orner sa petite personne, & à faire des conquêtes. Il ne s'est pas montré à vos yeux de ce côté, parce qu'il n'y avoit point de femmes parmi nous. S'il y en avoit eu, vous l'auriez vu s'abandonner aux contorsions les plus ridicules, à des airs affectés, & à des minauderies qui sont à peine pardonnables dans une fille de quinze ans. On le laissa de bonne heure maître de ses actions, & l'accueil qu'il reçut des belles à sa premiere entrée dans le monde, les éloges que des dames même du plus haut rang firent de son bon air & de ses graces, lui dérangerent entiérement la cervelle. Vous croirez peut-être, après ce que je vous ai dit des autres, que ce sont ici des bagatelles, auxquelles il ne vaut pas la peine de s'arrêter : mais si vous y réfléchissez un moment, vous verrez que cette sotte vanité produit d'aussi grands maux, qu'une malice préméditée & les plus cruelles dispositions. Il y a peu de familles où il soit intro-

duit, où il n'y ait au moins une personne de malheureuse à son sujet. Comme le bonheur & la paix des familles dépend particuliérement des femmes, c'est prendre plaisir aux malheurs de la société, que de chercher à troubler la tranquillité de leur cœur, en leur inspirant des passions qui les rendent incapables de contribuer à la joie & à la satisfaction de leurs amis & de leurs proches. Je connois plusieurs jeunes demoiselles qui faisoient autrefois les délices de leurs parens & de tous ceux qui avoient le bonheur de les approcher, & qu'une ou deux visites de cet Adonis ont rendues indolentes, distraites, capricieuses, insupportables. Chacune d'elles traîne des jours languissans, en se berçant de chimères, & du vain espoir que son propre mérite pourra un jour fixer le cœur de cet aimable mortel.

Je connois trois sœurs, toutes trois amoureuses de lui, qui, de l'amitié la plus tendre qu'elles avoient l'une pour l'autre, en sont venues à une haine déclarée; & leur jalouse rage va si loin, qu'elles ne peuvent s'empêcher d'en donner des marques évidentes, même devant le monde, par leurs reparties piquantes, & les discours injurieux dont elles se déchirent tous les jours. Il y a une dame de qualité, qui n'a d'autre défaut que celui d'être folle de ce fat; comme elle a trop d'honneur pour donner sa main à qui que ce soit, tandis qu'un autre est en possession de

ſon cœur, elle a refuſé pluſieurs partis fort avantageux : ſa jeuneſſe s'uſe à vue d'œil, & elle eſt la victime de la vanité de ſon amant. Cependant ce perturbateur du repos public en agit avec beaucoup de candeur & de droiture. Il me paroît fort étrange qu'une perſonne qui ne voudroit pas pour tout au monde commettre un meurtre, puiſſe de gaiété de cœur s'employer à priver une femme de la paix de ſon cœur, bien ſans contredit auſſi précieux que la vie.

Son caractere eſt connu de tout le monde ; cependant les femmes ne l'aiment pas moins : que dis-je ! elles l'en aiment davantage. Car ſoit que la vanité & l'émulation les pouſſent à la conquête d'un cœur où tant d'autres aſpirent, ou qu'elles ſe croient excuſées de ſe rendre aux attraits d'un homme à qui d'un aveu général on ne ſauroit réſiſter, ou enfin pour toute autre raiſon que je ne ſais pas, j'ai remarqué que celui qui a fait le plus de malheureuſes, eſt toujours le mieux reçu des femmes. Il n'eſt pas néceſſaire, je penſe, de vous faire ſouvenir avec quels tours d'eſprit, & quelles expreſſions brillantes il tâcha hier au ſoir de rendre ridicule cette ſorte de vanité même, dont il paroît aſſez, par ce que je viens de vous dire, qu'il eſt lui-même atteint plus que qui que ce ſoit. »

C'étoit préciſément à cela que je penſois, dit David ; & par tout ce que je viens d'entendre, je trouve que chacun de ces

messieurs se pâroit de la plus grande aversion pour le vice même auquel il est le plus sujet. Oui, dit Zénon ; depuis que j'ai quelque connoissance du monde, j'ai remarqué que la chose alloit presque toujours ainsi : de façon que lorsque je vois quelqu'un qui témoigne une horreur extraordinaire pour quelque foible, je ne manque gueres de soupçonner où le bât le blesse. J'ai réfléchi mille fois là-dessus, & voici ce que j'en pense. Les hommes, en se déchaînant contre leur vice favori, esperent pouvoir aveugler le monde, & faire croire qu'ils né sauroient avoir un défaut qu'ils prennent pour but de tous les traits de leurs satires. Peut-être aussi, que, comme la plupart des hommes sont enclins à se flatter, ils s'efforcent, en donnant sans cesse de faux noms à leurs défauts, d'en imposer à leur propre discernement, jusqu'à ce qu'enfin ils obtiennent de leur amour propre d'appeler d'un nom différent le vice qu'ils décrient, & le vice dont ils sont atteints, quoiqu'en effet ce soit toujours le même. Cependant, comme il se pourroit faire que quelque *esprit grossier, qui n'a pas le talent de discerner le vice d'avec ses effets*, les jugeât réellement adonnés à des défauts dont leurs actions donnent de si forts indices, ils tâchent de se justifier aux yeux du monde de quelques discours qui ne leur coutent gueres, & qui ne laissent pas souvent d'avoir leur effet. Il y a peu d'absurdités dont on ne

puisse se persuader, à l'aide d'une imagination vive & d'une ferme résolution.

« Il me souvient d'un certain gentilhomme, qui étoit amoureux à la folie d'une femme qui auroit été une beauté parfaite sans une grosse main rouge. Il commença par la louer par cet endroit, en vertu de la connoissance qu'il avoit que rien ne plaît davantage que de voir ses défauts changés en beautés. Il continua si long-tems sur le même ton, qu'à la fin il crut que sa maîtresse avoit en effet la plus belle main qu'il eût jamais vue. Cependant un foible souvenir de ce qu'il en avoit autrefois pensé, lui laissoit quelque soupçon que d'autres pourroient bien n'être pas de son sentiment : c'est pourquoi il ne voyoit personne, qu'il ne se récriât sur la beauté de cette main. La dame, dont le jugement pesé dans une balance n'auroit pas tenu contre une plume, fut assez folle pour lui en savoir bon gré ; & au lieu de cacher, comme elle avoit fait autrefois, ce qui ne sembloit pas de la même piece avec le reste de sa personne, elle oublia le soin de sa beauté, & son plus grand plaisir étoit de découvrir le plus qu'elle pouvoit cette main, qu'elle regardoit depuis quelque tems comme l'objet de l'admiration d'un chacun. La chose alla si loin, qu'elle passa en proverbe, & on ne l'appela plus que la dame aux mains blanches. »

Monsieur Zénon s'étoit presqu'épuisé à

donner tant de différens caractères, il est tems de finir ce chapitre.

CHAPITRE X.

La véritable maniere d'obliger ses amis.

APRÈS dîner, Zénon proposa à David d'aller à une nouvelle comédie, qu'on devoit représenter le même jour. Simple lui dit qu'il l'accompagneroit volontiers par-tout où il lui plairoit, mais qu'il avoit évité jusques-là d'aller aux spectacles, ayant ouï dire que ceux qui y vont pour approuver, y faisoient ordinairement un vacarme si effroyable, qu'il étoit impossible de ne pas perdre une bonne partie de la piéce. » Cela est vrai, dit Zénon, aussi y vais-je pour remarquer les auditeurs bien plus que les acteurs. Il en est de la comédie comme des caffés. C'est dans ces sortes d'endroits que le cœur des hommes se montre à découvert, & sans ces déguisemens dont il se cache dans des lieux & des momens qui nous permettent plus de réflexion. «

Là-dessus ils résolurent d'y aller, & à quatre heures du soir ils avoient déjà pris place au Parterre. Le tintamarre avoit déjà commencé, & ils se trouverent entourés d'un si grand nombre de braillards,

qu'on auroit dit que c'étoit une gageure à qui feroit le plus de bruit. Simple demanda à fon ami ce que vouloit dire tout ce fracas; » car, dit-il, cela ne peut pas être en vue d'approuver ou de condamner, puifque la piéce n'eft pas encore commencée. « Zénon lui répondit, que les amis & les ennemis de l'auteur montroient par-là la force de leurs partis, pour braver & intimider leurs adverfaires.

David ne put s'empêcher de demander ce qui pouvoit rendre tant de monde fi empreffé à décrier une piece, avant que de favoir fi elle étoit bonne ou mauvaife. Zénon lui dit que c'étoit-là l'effet de l'envie & du dépit que quelques fots avoient conçu du mérite fupérieur de l'auteur; » car, dit-il, lorfqu'un auteur commence à faire du bruit par fes talens, il ne manque jamais d'avoir un grand nombre d'ennemis, dont il ne fe doute pas «. Simple, choqué au dernier point de cet excès de malice, déplora la miférable condition des hommes, qui portent l'envie & la rancune jufques dans leurs divertiffemens. Il avoit cru jufques-là, que lorfque les hommes s'affembloient pour donner quelque relâche à leur efprit fatigué de foucis & de travail, tout étoit calme dans leur cœur, & que chacun tâchoit de s'exciter d'autant plus à la joie, qu'il voyoit les autres jouir des mêmes plaifirs que lui. » J'aurai, dit-il à fon ami,

une satisfaction de moins à l'avenir. J'ai aimé jusqu'ici les assemblées, parce que tout le monde y montre ordinairement un air satisfait, & qu'il m'a semblé que tous les esprits y étoient exemts d'inquiétude & de malice : mais si ce que vous venez de me dire est vrai, je n'y verrai plus les hommes que comme de spécieux dehors, qui cachent à la vue un poison dangereux.

« Il y a encore, dit Zénon, une autre espece de gens qui contribuent au mauvais succès d'une comédie : je veux dire une troupe de jeunes fainéans, qui ne vont aux spectacles que pour faire du bruit, non pas par dépit contre l'auteur, qu'ils ne connoissent pas le plus souvent, ni par dégoût pour la piece, à laquelle ils ne font point d'attention, mais parce qu'il leur est arrivé de dire par caprice, qu'on ne la joueroit pas une seconde fois ; & comme les sots sont presque toujours opiniâtres, ils se font un point d'honneur de ne point céder. » A peine eut-il fini ces mots, qu'on leva la toile, & la comédie commença.

Le premier acte passa sans opposition. Simple en témoigna de la satisfaction, espérant d'entendre toute la piece sans être interrompue. Son ami, qui savoit le contraire, lui apprit que plus les siffleurs se tenoient tranquilles au commencement, plus ils feroient de bruit à la fin ; & que cette modération apparente n'étoit qu'un effet de

leur finesse, & pour ne pas paroître être venus dans le dessein de fronder la piece. Le second Acte finit aussi assez tranquillement. Il y eut quelques applaudissemens, auxquels on daigna à peine repartir de quelques coups de sifflets. Mais ce fut au troisieme acte que l'allarme se donna : le bruit augmentoit à chaque scène, & enfin les sifflets, les sonnettes, les batons, les huées, les hurlemens, & les claquemens de mains firent un charivari si épouvantable, que qui ne l'a pas entendu, ne sauroit s'en former une idée qui en approche. Les acteurs eurent à peine le courage de poursuivre. Mais ce fut bien pis au quatrieme acte. Le carillon recommença de plus belle, & continua longtems avec une résolution héroïque des deux côtés : mais comme d'ordinaire nos ennemis ne nous quittent pas sitôt que nos amis, ces derniers se lasserent les premiers, & céderent enfin la journée à leurs adversaires. On n'entendit pendant quelque tems que ces mots : la maudite piece ! l'horrible galimatias ! quel tissu de sottises ! quel nœud, quels caracteres ! & la piece fut ainsi condamnée à un oubli éternel, sans qu'on lui fît la grace de l'entendre ; & l'auteur fut obligé de faire retraite sans ses émolumens [*], dont il

[*] A *Londres*, l'Auteur d'une nouvelle Piéce a tout le profit du Théatre à la troisiéme, sixiéme, & neuviéme réprésentation. Si la Piéce ne se joue qu'une fois, il n'a rien.

avoit grand besoin selon toutes les apparences, aussi-bien que plusieurs honnêtes personnes qui n'avoient pas manqué depuis quelque tems de lui rendre visite réguliérement une fois par semaine.

Dès que le tumulte fut appaisé, & qu'on put s'entendre, un bel-esprit (apparemment) qui étoit assis auprès de David & de son ami, entra en discours avec eux au sujet de la comédie. « Je suis fâché, dit-il, qu'il soit impossible de faire passer un tel amas d'impertinences devant le public : je suis des amis de l'auteur, & j'aurois été ravi que cette piece lui eût rapporté quelque chose ; car je sais qu'il n'est pas à présent trop bien dans ses affaires. « David ne put s'empêcher de répondre. « vraiment, monsieur, je vous aurois plutôt cru son ennemi, car j'ai remarqué que vous faisiez tous vos efforts pour empêcher qu'on entendît sa piece. » Oui monsieur, répondit l'autre, « mais c'est que je suis véritablement son ami ; & sachant que sa piece étoit détestable, j'étois fâché de voir qu'il tâchât de se rendre ridicule : j'espérois d'ailleurs que la mortification qu'il recevroit à cette occasion, l'empêcheroit une autre fois de s'exposer à paroître en public. C'est un bon garçon, d'un excellent caractere, mais entre vous & moi il est mauvais auteur.

Dès que ce nouveau modèle d'amitié les eut quittés, Zénon dit à David : « Ce que

vous venez d'entendre, est une forte preuve de la vérité de ce que je vous disois tout-à-l'heure, que l'envie est souvent le seul motif qui pousse bien des gens à fronder une piece. Quoique je ne me remette pas bien celui qui sort de vous parler, j'ai été témoin d'une scène qui a donné lieu à sa jalousie contre l'auteur. Il entreprit un jour de railler le poëte devant toute une assemblée, mais il en fut bourré de la belle maniere, & les rieurs furent toujours contre lui. Voilà ce qu'il ne peut lui pardonner, & le sujet de sa rage & de son envie. » David & Zénon discoururent encore sur le même sujet en s'en retournant au logis, où ils arriverent si fatigués du bruit & du chaos d'où ils sortoient, qu'ils allerent se coucher un moment après.



CHAPITRE XI.

Où l'on voit que l'orgueil n'est pas un vice inconnu parmi les hommes.

LE jour suivant se passa sans aucun accident qu'il vaille la peine de rapporter. Vers le soir, Zénon voyant son ami triste & rêveur, fit tout ce qu'il put pour l'empêcher de se livrer à ses réflexions affligeantes. Il lui dit qu'il étoit inutile de soupirer pour un mal auquel il n'y avoit point de remede, & qu'il valoit mieux imiter Démocrite qu'Héraclite; que, pour lui, les folies & les vices des hommes ne faisoient que le divertir, & lui fournissoient des idées si ridicules, qu'il en tiroit tous les jours des nouveaux sujets d'amusement. David répondit qu'il ne croyoit pas qu'on eût grand sujet de rire, lorsqu'on se voyoit environné de tous côtés de bêtes féroces, toutes également portées à nous dévorer. «Si la beauté, ajouta-t-il, l'esprit, la vertu, & tout ce qui peut être l'objet de l'amour & de l'estime, exposent ceux qui les possédent à l'envie & par conséquent à la haine des hommes, il n'y a donc que la difformité, la folie & le vice, qu'on puisse aimer; ou tout au moins il n'y a que ceux qui sont remarquables par quelqu'une de ces qualités

qui puissent se montrer dans le monde, sans que personne tâche de leur nuire, & cela, parce qu'on les croit déjà réduits assez bas. Ce que vous me dites hier, & les scènes dont j'ai été témoin moi-même, ont fait une telle impression sur moi, que je n'en reviendrai pas aisément. Je fus fort surpris de vous voir raconter l'histoire de ce vieux gentilhomme & de sa famille avec des yeux secs, & sans paroître en être touché.

Zénon sourit, & lui dit : « Sachez, monsieur, que je regarde la compassion comme une très-grande foiblesse. Je ne reconnois point de superstition, qui m'engage par la crainte à faire mon devoir; je fais ce que je crois juste à l'égard d'un chacun, & l'amour de la droiture est le seul motif de toutes mes actions. Si je me laissois mouvoir par la pitié à soulager les autres, je satisferois ma passion en cela, & je perdrois conséquemment le mérite d'une bonne action : mais lorsque je fais pour un autre ce qu'il a droit d'exiger de moi par les loix de la Société & de la droite raison, alors mon action devient l'effet d'une vertu réelle, & d'une solide sagesse ». David fut surpris de ce discours, il ne savoit qu'y répondre; mais comme il étoit tard il prit congé de son ami, & alla se coucher, dans la résolution de réfléchir à loisir sur une doctrine qui lui paroissoit des plus absurdes :

cependant, comme il n'avoit jamais examiné ce sujet, il ne voulut pas condamner ce qu'il n'étoit pas en état de réfuter.

Il ne dormit gueres cette nuit. Une foule d'idées dont sa tête étoit remplie, venoit à tous momens l'arracher au sommeil. Il commençoit à craindre que lorsqu'il connoîtroit à fond l'esprit de Zénon, il n'auroit pas lieu de l'estimer plus que ceux dont il lui avoit fait de si odieux portraits. Le lendemain matin il s'en fut à la chambre de Zénon, dans l'intention de tourner la conversation sur un sujet qui pût le mettre au fait des véritables sentimens de son ami. Il le trouva à déjeuner avec un gentilhomme de ses amis. Dès que Zénon l'apperçut: « Il vient de me survenir une affaire, lui dit-il, qui ne me permet pas d'être avec vous aujourd'hui : mais voilà monsieur qui m'a promis de ne pas vous quitter, & sa compagnie vous dédommagera assez de tout ce que vous pourriez souhaiter ailleurs ». Dès qu'on eut déjeuné, Zénon alla s'habiller, & sortit.

David étoit si plein de ce qui lui étoit arrivé le soir précédent, qu'il ne put s'empêcher de communiquer ses pensées à son nouveau compagnon. Il le pria de lui apprendre le véritable sens de ce que Zénon lui avoit dit touchant la droiture & la pitié. « Je connois monsieur Zénon, répondit l'autre, depuis plusieurs années. J'eus

d'abord la plus parfaite estime pour lui ; mais par des remarques continuelles je découvris enfin son véritable caractere, & je vous en instruirai si vous le souhaitez ». David lui ayant assuré qu'il ne sauroit lui faire un plus grand plaisir, il commença ainsi.

« Il y a dans le monde une classe d'hommes qui achèvent la carriere de la vie avec honneur, dont les actions méritent en général d'être applaudies, mais dont les principes sont cependant tous mauvais, & qui ont le cœur endurci à toutes sortes de mouvemens de tendresse. Monsieur Zénon est précisément un de ces hommes. Les plus grandes souffrances dont on puisse être accablé, n'ont rien qui le touche ; & cependant il soulage bien souvent les malheureux, c'est-à-dire, il en fait assez en cette occasion pour avoir de nouvelles raisons de flatter son orgueil. L'orgueil est le seul ressort qui le fait agir, ou pour mieux dire il ne se repaît que d'orgueil, son ame en regorge. Il se regarde comme un Dieu, & il tâche d'acquérir tous les attributs qu'il croit nécessaires à un être divin. Il appelle toutes les religions du nom de superstition, parce qu'il croit inutile de reconnoitre aucune autre divinité. Il croit qu'une humble soumission au divin vouloir, n'est pas un motif assez noble pour servir de regle à ses actions. Il suit la vertu, parce que cela con-

vient à la dignité de sa nature; & il fuit le vice, parce qu'il ne voudroit pas s'avilir au point d'imiter quelques misérables qu'il voit ramper sur la terre. S'il apprend que quelqu'un a commis une action indigne, il est au comble de sa joie, par la comparaison qu'il fait de soi-même à cette créature. Il s'adore en lui-même, la contemplation de son mérite le ravit en extase. S'il vivoit dans un monde où l'on regardât comme un prodige un homme sans vertu, je crois que le même orgueil qui lui fait trouver du plaisir à faire le bien, le pousseroit à s'abandonner à toutes sortes de vices: car si la peine qu'il prend à tenir en bride ses passions ne lui donnoit aucun droit de s'élever au dessus du vulgaire, son amour chimérique de la droiture tomberoit à terre avec son orgueil: desorte qu'il en est de ses bonnes actions, comme de certains fruits qui sont produits par l'ordure qui les environne. Il a arrêté en lui-même ce qu'il doit faire en tel & tel cas, & rien ne sauroit l'induire à passer les bornes qu'il s'est prescrites. Il n'y a rien de plus triste que de dépendre de lui. Il ne vous passe pas la moindre foiblesse, & dès le moment que vous vous écartez d'un seul point du chemin qu'il a marqué, c'en est fait, il vous abandonne, & croit que vous n'avez plus aucun droit d'exiger de lui la moindre chose. Si vous marchiez avec lui sur le bord d'un précipice, & que vous

avançâssiez un pas plus avant que cet oracle ne vous auroit conseillé ; si en même tems vous aviez le malheur de tomber, & de vous casser bras & jambes, Zénon vous quitteroit tranquillement sans songer à vous, en disant que puisque les hommes veulent se laisser conduire à leur tête, il est juste qu'ils sentent les effets de leur folie. Je ne sais même s'il n'auroit pas une secrette satisfaction à penser, que par sa prudence il pouvoit marcher en sureté dans les pas les plus dangereux où d'autres ne pouvoient éviter de tomber. Tout poli qu'il est quand il a envie de l'être, s'il parle à quelqu'un qu'il croie fort au-dessous de lui, ou qui soit forcé par le mauvais état de ses affaires à lui devoir quelque soumission, il pense qu'un homme de la sorte ne doit pas s'attendre à des politesses ; & dans ce cas il est aussi incivil, aussi brutal, quoiqu'en termes différens, que le peuple. Enfin, toutes ses actions n'ont que l'orgueil pour centre ; & la seule raison qui l'empêche d'être absolument ridicule, c'est qu'il a assez d'esprit pour affecter de paroître tout le contraire de ce qu'il est. Ses avantages personnels, & les manieres engageantes que vous lui avez vues, font que peu de personnes connoissent au vrai son caractere ».

« Quoi donc ! dit David, ai-je pu me tromper si grossiérement dans le jugement que j'ai fait de lui jusqu'ici ? Oui monsieur,

répondit son ami ; je vous assure que ce que je viens de voûs dire est vrai à la lettre, & si vous voulez vous donner la peine de l'observer de près, vous en serez bientôt convaincu.

» Je n'ai pas besoin d'autres preuves, dit David en soupirant ; ce qu'il me dit hier au soir, joint à ce que je viens d'entendre, suffit pour me convaincre. Jamais de ma vie je ne fus si surpris, que lorsque je lui entendis dire que la pitié n'étoit qu'une foiblesse. Se peut-il qu'un homme de bon sens puisse parler avec ce mépris de la plus aimable qualité que nous ayons reçu de la nature ? Ou, me serois-je abusé dans l'idée que je me suis formée de son bon sens, comme dans celle que j'avois de sa vertu ? Car il n'y a certainement que la plus grande folie, qui pût persuader à une foible créature, qui doit s'appercevoir tous les jours de ses défauts & de ses infirmités, à se regarder comme une divinité, & à contempler ses perfections. Pour ce qui est de cela, dit l'autre, quand vous connoîtrez un peu mieux le monde, vous verrez que ce que généralement on appelle bon sens, n'a rien de commun avec ce qu'on pense par rapport à soi-même. Lorsqu'il s'agit de nous-mêmes, l'amour propre se met de la partie, & ne donne pas beau jeu à la raison, mais il la force au contraire à interpréter tout selon ses vûes intéressées.

« Il y a deux sortes d'hommes directement opposés les uns aux autres. Les uns soutiennent une guerre continuelle contre leurs passions, domtent leurs appétits, & ne font que ce qu'ils croient juste & raisonnable. Ils ne cessent de vanter devant le monde la noblesse de la nature humaine; c'est-à-dire, ils tâchent de prouver que l'homme est capable d'approcher de la perfection, & ils voudroient bien en même-tems se donner pour exemple de ce qu'ils avancent. Les autres succombent à toutes les tentations, ne cherchent qu'à se satisfaire, sans se mettre en peine des suites, & de ce que d'autres pourront en souffrir : & comme ils ont résolu de mettre les autres aussi bas qu'ils le sont eux-mêmes, ils s'efforcent de décrier toute l'espece, & de faire croire que la nature humaine est l'égoût de toutes les iniquités. Dès qu'ils entendent parler d'une bonne action, ils ne manquent pas de l'imputer à un mauvais motif; & la seule différence entre les hommes dont ils veulent convenir, c'est que quelques-uns ont de plus que les autres assez d'artifice pour cacher aux yeux du vulgaire la noirceur de leur ame. Ils savent enfin qu'on ne les estimera pas, & ils ne peuvent souffrir par conséquent qu'un autre jouisse d'un nom qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas acquérir.

Ainsi les argumens sont sans fin de part

& d'autre, quoiqu'il fût facile de les réduire à peu de chose. Les uns prétendent qu'on doit convenir qu'ils sont arrivés à la perfection, & que par conséquent la chose est possible; & les autres, sachant le peu qu'ils valent, vous prient modestement de croire que le reste des hommes ne vaut pas mieux, & qu'ils ne doivent leurs défauts qu'à la force irrésistible de la nature. Ils ont à la vérité quelque sorte de plaisir à réfléchir, que, pendant que leurs adversaires tâchent d'en imposer au monde, & de se tromper eux-mêmes par une vertu imaginaire, ils ont eux au moins la sincérité de s'avouer aussi mauvais qu'ils le sont en effet; c'est-à-dire, entièrement privés de vertus, & abandonnés à toutes sortes de vices ».

David fut frappé d'étonnement à ce discours. « Il n'y a plus d'espérance pour moi, s'écria-t-il. Si les hommes ne se soucient pas de se rendre véritablement dignes d'estime, & s'ils ne tâchent qu'à se flatter sur leurs vices & à tromper les autres par leur hypocrisie, où pourrai-je trouver ce que je cherche? Oserai-je vous demander ce que vous cherchez? dit son ami. Une personne à laquelle je puisse me fier, reprit David; un véritable ami, dont toutes les actions soient l'effet de son obéissance à la loi divine, ou du plaisir qu'il prend à bien faire; un homme qui ne puisse voir les

ſouffrances ou les plaiſirs d'un autre ſans les partager ; une perſonne enfin agréable & vertueuſe, qui mette ma raiſon d'accord avec mon cœur dans le choix que j'en ferai ».

Criton, c'étoit le nom de ſon ami, ſourit à ces mots. « Apparemment, monſieur, lui dit-il, que vous eſpérez auſſi de trouver la pierre philoſophale, au moins eſt-elle auſſi aiſée à trouver que ce que vous cherchez. » David crut qu'il étoit fou de rire ſur un ſujet qui lui paroiſſoit ſi ſérieux. « Malgré ce que vous en pouvez penſer, lui dit-il, je ne déſeſpere pas de trouver ce que je ſouhaite ; & ſi je réuſſis, je ſerai certainement le plus heureux de tous les hommes. Il eſt vrai que les apparences ne ſont pas favorables ; j'ai cependant réſolu de ne pas me rebuter ſitôt ; & ſi enfin les effets ne répondent pas à mon attente, je ſerai toujours à tems de dire adieu au monde, & de me ſéparer du reſte des hommes. J'ai eu le malheur de me tromper dans monſieur Zénon ; & je ſuis réſolu de le quitter, & de me chercher un autre logement ».

Criton le voyant ferme dans ſa réſolution, crut qu'il ne feroit pas mal de l'accompagner pendant quelque tems, quand ce ne ſeroit que pour ſe divertir : c'eſt pourquoi il dit à David, que, s'il le jugeoit à propos, il pourroit trouver des chambres

dans Palmall (*) & dans la maison où il logeoit lui-même. David y consentit, & n'attendit pour s'en aller que l'arrivée de Zénon, dont il prit congé en peu de mots. Il sortit ensuite avec Criton pour se donner un nouveau spectacle; car les habitans des différens quartiers de cette capitale varient autant dans leurs manieres, que les habitans des différentes régions de la terre.

(*) Nom d'une rue de *Londres* auprès de la Cour.



CHAPITRE

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on n'apprend autre chose, sinon que le Whist (*) *est un jeu fort à la mode.*

SIMPLE se voyant au milieu du grand monde, résolut de pousser ses recherches parmi les gens de la premiere volée, & de s'éclaircir si leurs esprits étoient aussi cultivés que leur éducation, & que les occasions continuelles qu'ils ont de s'instruire le lui faisoient espérer. Cependant, comme il n'avoit jamais logé dans ce quartier de la ville, qu'il n'avoit point d'équipage, & qu'il étoit outre cela fort modeste, il ne savoit pas bien de quelle façon il pourroit s'introduire chez les personnes de qualité. Criton le tira d'embarras, en lui apprenant qu'il fréquentoit les meilleures compagnies de la ville, & qu'il le mèneroit par-tout où il alloit lui-même. » Il ne vous faut, ajouta-t-il,

(*) Ceux qui ne savent ce qu'est le *Whist*, n'ont qu'à lire *Hombre*, *Quadrille*, & ils ne perdront rien de ce Chapitre.

qu'un habit propre, une perruque bien poudrée, & un livre de Whist, avec cela on vous invitera à plus d'assemblées que vous ne voudréz. Mais monsieur, repartit David, que voulez-vous donc dire par votre livre de Whist? C'est un jeu auquel j'ai souvent joué pour passer les soirées d'hiver, mais je ne trouve pas qu'il soit nécessaire d'avoir un livre pour l'apprendre. Ma foi, monsieur, reprit Criton, je ne saurois dire que ce livre soit d'aucun usage! Tout ce que j'en sais, c'est que c'est la mode d'en avoir un, & que c'est une des conditions requises pour être admis aux conversations d'aujourd'huix. Il est vrai que j'ai vu plusieurs personnes, sur-tout parmi les dames, qui entendoient autrefois passablement bien ce jeu, & qui le jouent tout de travers depuis qu'elles se sont avisées de lire ce livre. Ce n'est pas que le livre ne soit bon au fond, & qu'il ne contienne toutes les régles nécessaires pour apprendre le Whist : mais de même qu'un voyageur qui n'est pas au fait du pays où il passe, est le plus embarrassé quand il trouve plusieurs chemins, ainsi un esprit foible n'est jamais si étourdi, ni plus éloigné de ce qu'il tâche de comprendre, que lorsqu'il s'efforce d'y parvenir par une multiplicité de régles.

Pour ce qui est des assemblées, tout ce qu'on en peut dire, c'est que ce sont des rendez-vous chez des particuliers, où l'on va pour gagner ou pour perdre de l'argent.

Voici la méthode ordinaire dont on se sert pour assembler ces compagnies. Environ deux ou trois semaines avant le jour arrêté pour une assemblée, la dame chez qui elle se doit tenir, dépêche un exprès vers tous ceux qui doivent être de la partie, avec quelques caracteres magiques proprement tracés sur une carte, qui ne manquent pas d'amener chacun précisément à l'heure donnée. Que s'il arrivoit par hazard, que, malgré le soin que l'on prend d'envoyer si long-tems d'avance, on reçut deux cartes pour le même jour, & que la même personne se vît dans la nécessité de se trouver dans deux endroits, alors le meilleur expédient, c'est de jouer partie & revanche, & le tout dans une maison, & de courir ensuite vers l'autre à bride abattue, au risque de tuer ses chevaux, afin d'arriver assez tôt, & de ne pas manquer à ses amis dans une occasion si importante. Car il faut que vous sachiez qu'une dame qui se voit une table de moins que ses amies, regarde cet accident comme le plus terrible revers dont le sort puisse l'affliger. Passe pour cela, dit David, mais je ne vois pas que ces endroits peuvent être propres au dessein que j'ai conçu; car comment peut-on pénétrer le caractère & les sentimens de ces personnes, dont le jeu occupe toutes les pensées, & parmi lesquelles il n'y a point de conversation? Ah! que dites-vous-là, Monsieur? reprit Criton; le cœur & les in-

clinations des hommes ne paroiſſent jamais plus à découvert qu'au jeu. Dans la converſation leurs véritables penſées ſont le plus ſouvent déguiſées; mais lorſque les paſſions ſont miſes en mouvement par l'intérêt, le maſque tombe, & le naturel ſe montre tel qu'il eſt. Je pourrois vous mener dans pluſieurs compagnies où vous verriez de jolies femmes, dont tous les traits ſemblent annoncer, par une exacte proportion, & un rapport admirable, la paix de leur cœur, la douceur & la bonté. Mais ſuivez-les à une de ces aſſemblées, & en moins d'une demi-heure, vous verrez obſcurcir leur beauté; les traits dont vous étiez ſi charmé peu auparavant, ſont tous dérangés & en confuſion; & cet air doux & poſé qui regnoit dans toute leur contenance, s'eſt changé en des regards avides, farouches & égarés, qui nous indiquent une ame inquiéte & troublée, tantôt livrée à une folle joie, & tantôt à une rage lâche & honteuſe; & tout cela par l'envie de ſe voir des pierreries un peu plus belles qu'elles ne ſont en état de s'en procurer, & par l'ambition de ſurpaſſer une de leurs amies qui vient d'acheter une nouvelle garniture. Je pourrai d'ailleurs vous donner le caractere de la plupart des perſonnes que nous verrons, & cela nous amuſera à notre retour au logis. „

David le remercia de ſon offre, & ils convinrent entr'eux d'aller tous les jours

dans des maisons différentes, pour y faire leurs remarques. A la premiere assemblée où ils entrerent, il y avoit dix tables de Whist, à chacune desquelles on voyoit des compétiteurs qui paroissoient prendre autant de part à leur victoire & à leur défaite, que si le bonheur de leur vie y eut été attaché.

Simple s'arrêtoit tantôt à une table, tantôt à l'autre, pour voir ce qu'il pourroit découvrir. Mais c'étoit par-tout le même spectacle. La joie brilloit dans les yeux de tous les vainqueurs, & un affreux desespoir sembloit environner tous les vaincus. Ces mêmes hommes qui avant le jeu s'entretenoient sur un ton poli & si affable, qu'une personne sans expérience auroit cru que leur plus grand plaisir étoit de s'obliger les uns les autres; ces mêmes hommes, dis-je, étoient devenus tout-à-coup ennemis impitoyables; & la seule idée qui remplissoit les esprits de toute une assemblée, étoit le gain d'une guinée, ou peut-être de cinq dont pas un n'avoit besoin.

Cette vue ne donnoit pas de grandes espérances à David: rien ne pouvoit lui montrer si clairement l'humeur intéressée & mercenaire des hommes, que de voir des gens que la fortune avoit mis dans l'abondance, aussi avides de gain que s'ils n'eussent pû sans cela se pourvoir du nécessaire.

Simple & Criton demeurerent à l'assemblée, jusqu'à ce qu'ils en furent si las qu'ils

n'y purent plus tenir. Ils allerent ensuite passer le reste de la soirée dans une auberge. Tout leur entretien n'y roula que sur la scène qu'ils venoient de quitter. „ Sontce donc-là, dit David, les amusemens de ces personnes qui peuvent passer leur tems comme bon leur semble. Oui, monsieur, dit Criton, j'ai dans ces quartiers peu de connoissances qui semblent nées pour autre chose que pour jouer au Whist, ou qui fassent usage de plus d'esprit qu'il n'en faut pour cela. „ Là-dessus, il repassa en revue tous les caractères des personnes qui composoient l'assemblée. Il concluoit toujours par une sentence, & le nom de sot ou de coquin, prononcé avec véhémence, étoit toujours le dernier trait dont il achevoit ses portraits. Comme il avoit beaucoup d'esprit, il donnoit un tour si amusant à tout ce qu'il disoit, que David ne pouvoit quelquefois s'empêcher de rire, mais ce n'étoit pas sans se le reprocher en secret : les défauts & les folies des hommes ne lui paroissoient pas des railleries.

Le lendemain, Criton mena Simple à la toilette d'une dame, qu'ils avoient vue le soir précédent, & chez qui ils trouverent une bonne partie des joueurs de la veille. On n'y parla que de cartes, toute la scène de la soirée y fut répétée d'un bout jusqu'à l'autre : le gain & la perte, les grands coups jusqu'aux levées, tout y fut compté ; en peu de mots

on n'y entendit rien dont il soit possible de se souvenir, ou qu'il vaille la peine de raconter.

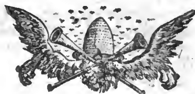
Tel étoit le nouveau genre de vie de David. Le matin à la toilette de quelque dame, le soir au jeu, & ensuite avec Criton, qui railloit & déchiroit constamment tous ceux qu'il avoit vus pendant le jour. Il fit à David l'histoire de plusieurs dames qui avoient épousé des hommes infiniment au-dessus d'elles, de qui elles tenoient tout ce qu'elles avoient, dont elles étoient obéies, adorées ; mais qu'elles négligeoient malgré cela pour le jeu, & qu'elles auroient abandonnés avec tout ce qu'elles possédoient au monde, plutôt que de perdre une partie de Whist.

Simple se lassa bientôt d'une vie où il ne voyoit point d'apparence de trouver ce qu'il cherchoit, où il n'y avoit point de variété, & où le gain étoit le seul but où chacun dirigeoit ses pensées. Cependant il fit remarquer à Criton quelques joueurs par-ci par-là qui jouoient d'un grand sang froid, sans qu'ils parussent se soucier de gagner ou de perdre. « Ces gens-là, lui dit Criton, sont de ces foux qui n'ont d'autre plaisir que celui d'être auprès des gens de qualité, & de dire à leurs connoissances, je fus hier chez la duchesse....... Ce soir je fais la partie de la comtesse ; demain je serai chez le Marquis.... Ils n'aiment pas le jeu ;

mais voyant que c'est-là le chemin le plus aisé pour s'introduire où tout leur bonheur est concentré, ils croient que c'est l'obtenir à trop bon marché, que d'en être quitte pour quelques pistoles. Le meilleur est qu'il y en a qui ne sauroient jouer sans s'incommoder, & qui sacrifient à la vanité de figurer parmi les grands, un bien qui leur fourniroit de quoi vivre à leur aise dans l'état où le sort les a placés ».

Ainsi Simple se trouva encore trompé dans l'espérance qu'il avoit conçue de trouver, dans ce petit nombre de joueurs indifférens, ce désintéressement qu'il croyoit nécessaire à former un bon caractere. Lorsqu'il fut que leur indifférence apparente étoit l'effet d'une sotte vanité, il ne les regarda plus que comme les plus méprisables de tous les mortels. « J'ai vu bien des gens, reprit Criton, s'abaisser aux plus lâches complaisances, souffrir les indignités les plus humiliantes, & cela, pour avoir souvent à la bouche les noms de Milord un tel, & de Milady une telle : des foux, qui chaque soir mesuroient leurs plaisirs ou leurs chagrins au nombre des personnes de qualité qu'ils avoient vues pendant le jour. Au reste, comme vous me paroissez saoul des joueurs de Whist, je vous mènerai demain parmi des gens qui ont le plus grand mépris pour le jeu, & qui placent tout leur plaisir dans la conversation ».

David y consentit avec joie, & ils se séparèrent dans la résolution de changer de spectacle le jour suivant. Je crois que mes lecteurs ne seront pas fâchés, non plus que moi, de quitter un sujet aussi stérile que le jeu, & dont je n'aurois pas même entrepris de parler, si je n'eusse cru nécessaire d'introduire mon héros à l'un des principaux exercices des habitans de cette grande ville.



CHAPITRE II.

Critique à la mode.

SIMPLE s'étant retiré dans sa chambre, se mit à réfléchir sur le caractere de Criton. « D'où vient, disoit-il, qu'il prend tant de plaisir à railler? & avec cela personne n'est si porté à obliger que lui. Il faut, ajoutoit-il, que ce soit un fort galant-homme dans le fond. C'est sans doute l'amitié qu'il a pour les hommes, qui lui rend leurs vices odieux, & qui le pousse à les leur reprocher avec tant de chaleur ». Là-dessus il se détermina à continuer avec Criton, jusqu'à ce qu'il pût mieux démêler ses inclinations.

Le jour suivant, ils allèrent rendre visite à une dame qui avoit la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, & qui étoit assez généreuse pour en faire part à tous ses amis, en embrassant toutes les occasions de l'étaler devant eux. Là ils trouvèrent une assemblée nombreuse de dames entrelardées de deux ou trois petits-maîtres. La conversation étoit déjà fort animée: cependant, à l'arrivée de Simple & de Criton, on se leva, & après les complimens ordinaires on continua ainsi:

Premiere dame. » En vérité, madame,

il n'y a rien de plus juste que votre sentiment sur Zaïre; & cela est détestable, de voir une troupe de sots plaindre un méchant, qui a bien le cœur de poignarder sa maîtresse. Pour moi je ne saurois m'empêcher d'avoir un peu de pitié pour Zaïre, quoiqu'elle ne le mérite pas dans le fond, puisqu'elle est assez folle pour s'amouracher d'un vilain Turc. De grace avez-vous jamais rien ouï de semblable à ce que Milady Truwit disoit l'autre jour, que ce qui la touchoit le plus dans cette tragédie, étoit l'idée des remords que ce monstre odieux d'Osman doit sentir, lorsqu'il découvre que Zaïre est innocente; comme s'il pouvoit trop souffrir après avoir commis une action si barbare.

Seconde dame. »Je ne m'étonne plus de ce que Milady Truwit peut avancer. Je lui ai ouï dire les plus grandes incongruités. Elle a bien pu soutenir qu'un homme peut être fort amoureux de sa femme pendant qu'il en est jaloux, & qu'il ose soupçonner sa vertu«.

Troisieme dame. »Cette dame dit un jour à Paris, que ce qu'elle admiroit le plus dans la mort de César, c'étoit les différens effets que les harangues de Cassius & d'Antoine faisoient tout-à-coup sur les esprits mobiles de la populace. Après cela faut-il s'étonner de tout ce qu'elle peut dire? Car il est certain que l'auteur, en nous donnant

le caractère d'un Caffius, & d'un Antoine, n'eſt pas pardonnable d'y mêler les ſentimens de la canaille, dont perſonne ne s'embarraſſe. Mais il y a des gens qui s'entêtent à changer en beautés les plus grandes fautes, pour ſe donner un air ſavant, & pour avoir le plaiſir de décider ».

« D'ailleurs, ils s'imaginent que pour prouver leur bon goût & leur diſcernement, ils doivent admirer tout ce qui part de la plume de Voltaire (*). Pour moi, je ne crains point de dire mon ſentiment du plus grand homme qui ait jamais écrit ».

Quatrieme dame. « Il faut avouer qu'on n'a jamais pouſſé l'extravagance & le mauvais goût ſi loin qu'aujourd'hui. On ne ſait plus ni rire ni pleurer, quand il le faut. Croiriez-vous meſdames, que j'ai vu moi-même hier au ſoir des gens qui écoutèrent d'un grand ſang froid toute la tragédie de Caton (†), & dont le cœur ne donna pas le moindre ſigne de vie, pas une larme, pas la moindre

(*) On n'a échangé le nom de *Shakespear* pour celui de *Voltaire*, & la critibue d'*Othello* & du Roi *Léar* pour celle de *Zaïre* & de *la mort de Céſar*, que pour ſe mettre à la portée de ceux qui n'entendent pas l'*Anglois*.

(†) Le *Caton* de M. *Addiſon*. Il eſt traduit en proſe *Françoiſe* par M. *Boyer*, Auteur du *Dictionnaire François & Anglois*.

émotion, lorſque ce grand-homme ſe plongea l'épée dans le ſein? & n'allez pas croire que ce fut par fermeté d'eſprit qu'ils ne pleuroient pas: je les en louerois, ſi cela étoit; mais j'ai vu ces perſonnes même verſer des larmes à la repréſentation du Barnweld [*].

Pluſieurs dames à la fois. « Oh fi! cela ſe peut-il ſouffrir? Pleurer un petit courtaut de boutique, un ſcélerat qui aſſaſſine ſon oncle, & cela à l'inſtigation d'une femme de mauvaiſe vie, & n'être pas touché à la vue de Caton même mourant pour ſa patrie! »

Une vieille dame. » Il ne faut pas s'étonner de cela, meſdames; car j'ai ouï Milady Knowall aſſurer poſitivement, que le Barnweld étoit une des meilleures pieces qu'on ait jamais écrit; que la nature étoit toujours la même dans quelque condition qu'elle ſe trouve; & qu'elle étoit autant touchée des afflictions d'une perſonne du commun que de celles d'un prince ou d'un roi. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que l'endroit où elle pleure le plus,

[*] Le *Barnweld* de M. *Lillo*, Piéce des plus touchantes. Il m'a été impoſſible de trouver rien de ſemblable à cette Piéce en *François*. Au reſte le ſujet en eſt aſſez expliqué par la critique même de nos Savantes.

est justement celui où Barnweld ayant attaqué & blessé son oncle, celui-ci implore le ciel en faveur de son assassin dans les transes de la mort. Et parce que ce misérable fait alors quelque grimace, & semble connoître l'énormité de son crime, elle ose plaindre un monstre odieux que tous les gens de bien voudroient écraser, & rendre mille fois plus malheureux qu'il n'est «.

Alors une dame qui avoit gardé le silence jusques-là, qui étoit intime amie de Milady Knowall, prit la parole & dit. Il faut que j'avoue que cette dame est un prodige d'affectation. Milady Truwit & elle s'imaginent que personne ne sauroit les égaler. Elles se sont mis dans la tête de donner un nom à l'auteur du Barnweld, quoique sans contredit il y a encore une petite piece de sa façon, qu'il appelle la *curiosité fatale*. [*] Pour moi je

---

[*] Autre Tragédie de *Lillo*, dont voici le sujet. Un riche Marchand ayant donné à son fils le commandement d'un vaisseau chargé pour les *Indes*, tombe après son départ dans une pauvreté extrême. Son fils ne retournant pas au tems où il l'attendoit, & n'en recevant de nouvelles d'aucun côté, il s'abandonne à son désespoir. Pendant qu'il pense finir sa misere par une mort volontaire, son fils en s'en retournant est jetté par la tempête au rivage même de sa Patrie. Il sauve de son naufrage une cassette de bijoux suffisante à

ne ſais comment on doit l'appeler, vous ſavez ce que c'eſt. Or elles vous vantent ce galimatias, comme ſi cela étoit digne de la plume de Shakeſpear. Aſſurément il faut que ce ſoit quelque grigou que ce monſieur l'auteur; car il n'y a rien de ſi bas, de ſi bourgeois que toutes ſes pieces. Les détreſſes de ſes perſonnages naiſſent toujours de la pauvreté; & ils ſont toujours prêts à commettre pour de l'argent des actions monſtrueuſes, qu'il voudroit que nous cruſſions dignes de notre pitié. «

Elle n'auroit pas fini ſi-tôt ce beau raiſonnement, ſi elle n'eût été interrompue par une

---

enrichir ſon Pere une autre fois. En arrivant il rencontre un domeſtique de ſon Pere, qui lui apprend l'état déplorable de ſa famille. Là-deſſus il forme le deſſein de ſurprendre agréablement ſon Pere, ſa Mere, ſa Maîtreſſe, & toutes ſes Connoiſſances en même-tems. Pour cela il ſe fait recommander auprès de ſon Pere, qui le méconnoît, & le reçoit dans ſa maiſon comme un étranger. En entrant il remet ſa caſſette à ſa Mere, qui, tentée par la vue du tréſor qu'elle y trouve en l'ouvrant, & par la facilité de s'en emparer, autant que par la miſere où elle ſe voit, ſéduit ſon mari, & lui perſuade de tuer leur hôte pendant qu'il dort. L'arrivée du domeſtique à qui le fils avoit confié ſon deſſein, découvre au Pere ſa fatale terreur. Dans le tranſport de ſa rage, il poignarde ſa femme, & ſe perce du même poignard.

autre dame, qui assura la compagnie qu'elle avoit quelque chose de bien risible à leur raconter touchant les deux dames en question. » Je fus une fois, ajouta-t-elle, avec ces deux dames à la représentation de la Mérope de Voltaire. (*) C'est une de leurs pieces favorites, & elles donnent des louanges excessives à la I. Scene du IV. acte. J'observai tous leurs mouvemens bien plus que la piece, & vous allez juger de leur bon goût. Pendant tout le tems que Mérope reproche à Egiste d'avoir tué son fils, & qu'elle est sur le point de le percer, elles demeurerent immobiles, & les yeux fixés sur les acteurs avec une attention stupide, mais sans la moindre marque de douleur. Mais au moment que Mérope, après avoir reconnu son fils, courut l'embrasser, elles se mirent toutes deux à pleurer à l'envi, & de façon qu'on auroit dit qu'elles ne pouvoient retenir leurs larmes. Il faut qu'elles ayent l'esprit bien de travers. L'auteur leur a de grandes obligations vraiment, de pleurer lorsque son Héroïne a le plus de raison de se réjouir, en retrouvant un fils dans la

[*] Je ne sais pas si cette Piece a jamais été jouée. Mais j'ai mieux aimé faire rouler la critique de ma Savante sur cette Tragédie, que sur le D. *Sébastien* de *Dryden*, que peu de *François* connoissent.

personne qu'elle croyoit son plus grand ennemi ».

Ici toute l'assemblée fit un grand éclat de rire, & les mots de *ridicules* & d'*extravagantes* furent les seuls qu'on entendit pendant quelque tems. De-là on retomba sur les auteurs, & cela avec tant de chaleur & d'empressement, qu'on entendoit rarement parler moins de trois personnes à la fois.

Avez-vous jamais ouï, mon cher lecteur, dans la basse-cour de quelque riche curé de la campagne, un tas de poules, de canards, d'oies & de dindons qui criaillent tous à la fois, lorsque Catau ou gros Jean leur porte à manger? Il n'y a que cela qui puisse vous donner une idée approchante du bruit confus & des sons discordans qui se faisoient entendre dans ce cercle de critiques. Les noms d'Addison, d'Otway, de Congreve, de Shakespear, de Racine, de Voltaire, de Pope &c., y raisonnoient par reprises, sans qu'on pût distinguer qui les prononçoit, ou s'ils étoient proférés avec approbation ou avec mépris. Les mots, *génie*, *petit génie*, *invention*, *poësie*, *beaux traits*, *rime*, *galimatias*, *stile*, *diction*, *portraits*, *caracteres*, & mille autres expressions qui flottent sur la surface de la critique, quoique mal appliquées, donnoient un air de discours au bruit que faisoient ces critiques prétendus. Mais Simple ayant apperçu que la confusion augmentoit, & que l'envie de

briller occupoit toutes les pensées des disputes, il fit signe à Criton, avec qui il gagna tout doucement la porte & se retira. De retour au logis, il fut pendant quelque tems dans l'état d'un homme qui vient de se sauver du naufrage. Quoique certain de se voir hors de danger, il est encore si étourdi des mugissemens des vagues & des vents, des juremens des matelots & des lamentations des passagers, qu'il ne forme d'abord que des pensées confuses, & ne reprend que peu après toute sa présence d'esprit. Aussitôt que David fut revenu du trouble où il étoit, il dit à Criton : » Vous m'avez fait voir aujourd'hui quelque chose de plus surprenant, que tout ce que j'avois vu auparavant. Je puis aisément comprendre le but de ceux qui passent leur vie à jouer. Mais quel peut être le dessein de ces derniers, & d'où vient cette ardeur & cet empressement qui n'aboutit à rien ? Que leur importe de savoir qui écrit le mieux ou le plus mal ? Peut-on même former des disputes là-dessus ? Cela est-il donc si difficile à juger dans un ouvrage ? Ne sent-on pas s'il nous touche, ou non ? S'il nous touche, il est naturel ; & qu'y cherche-t-on davantage ? Il n'y a qu'une seule méthode de bien écrire, qui est de copier ses caracteres d'après nature, & de remuer par-là les passions, ensorte que les détresses des bons excitent notre pitié, & que la beauté aimable de leurs actions nous

invite à les imiter, pendant que les vices des méchans produisent notre indignation, & nous font fuir leur exemple. Ce n'est que par-là qu'un ouvrage d'esprit peut être utile aux hommes. Tous les brillans ornemens que l'imagination peut y ajouter, ne servent qu'à divertir le lecteur. » Criton s'impatientoit d'entendre que David rapportoit tout au même point, & ne parloit que de morale, de vertu, & de bien public. Enfin, avec un rire qui marquoit plus de malignité que de joie. » Je me trompe fort dit-il, s'il y a une seule de ces Dames qui se mette en peine des auteurs qu'elles citent à tous propos, ou qui prenne même le moindre plaisir à les lire. Tant s'en faut, que la plupart de ces critiques n'ont jamais lu les auteurs dont ils parlent : leur manie c'est de se figurer toute leur félicité placée dans le nom de bel-esprit : tous leurs entretiens par conséquent ne roulent que sur ce qui peut leur procurer ce caractere, & ils sont ennemis jurés de tous ceux qui ont acquis plus de réputation qu'eux de ce côté-là «.

Simple perdit patience à ces mots, & s'écria : » Où trouverai-je donc une personne qui mérite mon estime, si les hommes sont si furieux les uns contre les autres, pour un vain avantage qui n'a de prix que selon l'usage qu'on en fait, pendant qu'ils méprisent ce qu'il ne tient qu'à eux d'acquérir, la satisfaction de n'agir que selon les régles de

l'honneur & de l'équité ? Cependant, je remarquai dans le cercle une jeune demoiselle, qui marquoit assez par son silence le mépris qu'elle avoit pour cette sorte d'entretien. La connoissez-vous, monsieur ? Tout ce que je puis vous en apprendre, dit Criton, c'est que c'est la fille d'une des dames que vous avez vues. Pour ce qui est de son silence, cela prouve seulement qu'elle n'est pas mariée; car selon les usages du beau-monde, une fille qui sait vivre ne doit jamais parler que pour répondre aux questions qu'on lui fait. Je n'en puis deviner la raison, à moins que ce ne soit un stratagême des parens, afin que, quelque parti qu'ils proposent à leurs filles, elles soient obligées de l'accepter pour obtenir le privilege de parler. Au reste, si vous n'êtes pas las de Critiques, je vous mènerai demain dans un endroit où l'on vous en donnera d'une autre espece. Car il y a trois classes de critiques. La premiere est de ceux que je viens de vous faire voir; de ces gens qui décident effrontément de tout sans rien savoir, & qui seroient honteux d'emprunter la moindre chose d'un autre. Comme ils ne peuvent engager notre attention par la solidité de leurs raisonnemens, ils tâchent de se l'attirer par le ton de leur voix, & ils étourdissent ceux qu'ils ne sauroient convaincre. La seconde classe est un degré au-dessus de la premiere. Elle est composée de ces gens, qui s'imaginent qu'ils

doivent tout ſavoir. Cependant, comme ils ont un grain de jugement de plus que les premiers, ils s'apperçoivent bientôt qu'ils n'ont point d'opinions de leur crû : c'eſt pourquoi ils tâchent de ſe fourrer dans toutes les compagnies où il y a de véritables perſonnes d'eſprit, & d'y attraper tout ce qu'ils y entendent dire. Lorſqu'ils ont fait leur petite proviſion d'eſprit, ils s'en vont le débiter à tort & à travers dans toutes les compagnies. Par-là ils s'en font accroire auprès des ignorans, qui admirent bonnement leur ſavoir & leur diſcernement. Cependant ils s'acquittent ſi mal adroitement de cet office, qu'ils ne ſauroient en impoſer aux clairvoyans. L'eſprit emprunté ſied auſſi mal qu'un habit de friperie ; & qui n'a pas naturellement une maniere de penſer fine & délicate, fait une auſſi ſotte figure en répétant les belles penſées d'autrui, que M. Pourceaugnac avec ſon habit de cour. Je connois un certain bel-eſprit de cette trempe, qui aſſurément ſait par cœur la moitié de nos bons auteurs. Il en crache de longs paſſages à tout propos ſans jamais ſe méprendre, mais cela d'un air & d'un ton ſi *écolier*, ſi *perroquet*, j'oſe bien le dire, qu'il n'y a pas moyen de garder ſon ſérieux en l'écoutant. Il s'eſt collé à un ſavant, & il prend tant de peine à l'obliger, que ce dernier, qui eſt fort poli, ne ſait plus comment s'en débarraſſer. Je n'en dis pas davantage. Nous le verrons

demain dans l'endroit où je me propose de vous mener, je suis sûr qu'il vous divertira. Vous n'avez qu'à parler d'auteurs, & aussitôt il vous étalera son érudition. » David dit qu'il seroit bien aise de l'accompagner, & se retira.



CHAPITRE III.

Une heureuse mémoire suffit pour faire bien des Critiques.

LE lendemain au soir ils se rendirent au Caffé de.... où ils trouverent trois gentilshommes, à qui Criton avoit donné rendez-vous. Comme les hommes n'observent pas tant de cérémonies que les femmes en s'introduisant, la conversation ne languit pas long-tems, & chacun se mit à parler librement de ce qu'il jugea à propos. David se souvint de son rôle, il dit son sentiment sur quelques auteurs, & à l'instant le personnage dont Criton lui avoit parlé commença ainsi.

[*] Homére est sans contredit le plus grand génie qui ait jamais écrit. Il paroît dans ses ouvrages une fécondité d'imagination, & une si parfaite connoissance de la nature, & des plus secrets replis du cœur humain, que personne n'a jamais pu l'égaler, & peu osent l'imiter. Virgile est certainement l'écrivain le plus correct de l'antiquité, mais aussi faut-il avouer qu'il n'a pas l'heureuse

[*] Presque tout le discours suivant est copié mot à mot de quelques fameux Critiques Anglois.

invention d'Homére : il eſt trop long dans ſa narration, & ſes caractéres n'ont pas tant de vivacité que ceux de ſon grand maître. Milton, qui imite les deux autres, ſurpaſſe ce dernier ſelon moi, & n'atteint pas le premier. Il eſt certain qu'il n'y a point de poëme qui fourniſſe tant de ſujets de plaiſir & d'admiration que ſon *paradis* perdu. Shakeſpear, dont le nom eſt immortel, eut un eſprit créateur, une imagination qui pouvoit former de nouveaux êtres, & faire un langage exprès pour eux. Ben-Johnſon étoit le rival & le contemporain de Shakeſpear. Il y a un fond de bonne plaiſanterie dans ſes pieces comiques, & de grandes beautés dans les tragédies : mais on ne ſauroit nier en même-tems que ce ne ſoit un écrivain géné : ſon eſprit ne coule pas de ſource, la plupart de ſes beaux paſſages dans Catilina & dans Séjan ſont traduits des Grecs & des Latins, & enfin, l'on ne peut ſans injuſtice l'égaler à Shakeſpear. Au reſte, toute comparaiſon entre ces deux auteurs eſt ridicule, & on peut leur appliquer ce que M. Addiſon dit d'Homére & de Virgile. Il en eſt de l'Iliade, dit cet illuſtre auteur, *comme d'une terre inhabitée, qui préſente à la vue du voyageur mille ſcènes ſauvages ; une vaſte étendue de déſerts ſablonneux ou de marais incultes, des forets affreuſes, des rochers eſcarpés, & des précipices : l'*Eneïde *au contraire eſt comme un jardin bien ordonné, dont l'art a*

a embelli toutes les parties, & où l'on ne sauroit distinguer un seul coin de terre qui ne produise une belle fleur ou quelque plante délicieuse. Il en est de même de Shakespear & de Ben-Johnson; & lorsqu'on assure que l'un ou l'autre écrit le mieux, c'est tout comme si l'on disoit d'un désert, que ce n'est pas un jardin régulier, ou des jardins de Marli; qu'ils n'ont pas cet air sauvage qui saisit & élève l'imagination, & qu'on ne trouve que dans les endroits formés par la main de la nature. On peut, à mon avis, dire la même chose de Corneille & de Racine. Corneille est le Shakespear des François, & Racine leur Ben-Johnson. Le génie de Corneille est comme un coursier fougueux qu'on peut à peine arrêter, pendant que Racine marche d'un pas égal & majestueux sans jamais se détourner de son chemin. La douceur des vers de Waller est comme celle d'une fontaine, dont l'eau claire coulant paisiblement parmi les fleurs excite notre plaisir sans interrompre le calme & la tranquillité de notre ame; au lieu que le génie de Dryden est comme une riviere rapide prête à franchir ses bornes. On ne le voit qu'avec étonnement, & nous sentons en le lisant entraîner notre imagination dans tous les labyrinthes du cœur humain. C'est dommage que Dryden ait été obligé d'écrire pour se maintenir; car qui pourroit croire, après avoir lu sa Guiscarde & Sigismonda,

qu'il ait pu être l'auteur de quelques ouvrages qui se débitent sous son nom ! Le talent de Prior est de bien faire un conte. Couley a bien de l'esprit, il fait boiter Pégase dans ses vers inégaux & raboteux. Ses *Pindariques* renferment de belles pensées, qu'on ne doit cependant vanter qu'avec beaucoup de précaution. Il n'appartient qu'à Pindare d'écrire de la sorte, & lorsque je vois bien des auteurs qui s'efforcent de l'imiter, il me semble de voir un nain qui s'en va sauter une montagne, ou passer un bras de mer d'une enjambée, parce qu'il l'a vu faire à un géant.

Ici l'haleine manqua à notre critique. Il avoit débité toute sa harangue avec une rapidité inconcevable, & comme s'il eût craint de perdre le fil de son discours, & de demeurer court au milieu de son rôle. Lorsqu'il eut achevé, ses yeux roulant avec une vitesse extraordinaire, sembloient prêts à dévorer l'approbation sur laquelle il comptoit, & qu'il croyoit mériter avec beaucoup de raison : il paroissoit enivré de son éloquence.

Les deux autres, qui étoient aussi critiques de profession, parurent frappés d'étonnement. Au travers de leur admiration on voyoit un mélange d'inquiétude, qui prouvoit clairement qu'ils étoient au désespoir de n'avoir pas prononcé eux-mêmes tout le discours qu'ils venoient d'entendre. David étoit surpris de voir tant d'esprit gâté,

en paſſant par un canal que la nature n'avoit pas fait à ce deſſein; & Criton ſe divertiſſoit à voir la ſotte figure que faiſoit notre critique, pendant qu'il ſe figuroit être l'objet de l'admiration d'un chacun. Ils ne reſterent pas long-tems au caffé, & ils paſſerént le reſte de la ſoirée à l'accoutumée, à faire des remarques ſur ceux qu'ils venoient de quitter. David dit qu'il ne voyoit pas grand mal dans cette nouvelle ſorte de vanité; que ſi un homme trouvoit de la ſatisfaction à ſe croire ſix pieds de haut, il y avoit de la cruauté à le priver de ce plaiſir, en le déſabuſant. » Que dites-vous là, répondit Criton en ſouriant? vous n'y penſez pas: il n'y a rien qui nous faſſe plus de tort à nous & à nos amis, que de nous croire ce que nous ne ſommes pas. A la vérité, ſi un petit homme vouloit ſimplement ſe croire grand ſans mettre ſa folie en pratique, il n'y auroit pas un grand inconvénient, mais ſi ce caprice le pouſſe ſans-ceſſe à s'éprouver pour attraper quelque choſe qui eſt au-deſſus de ſa portée, il eſt à craindre qu'il ne ſe la faſſe tomber ſur la tête à lui & à ſes voiſins. Mais ſi avec cela, il ſe fâche de ce qu'on ne le croit pas auſſi grand qu'il voudroit l'être, ſi ce que ſes amis peuvent lui dire là-deſſus le rend leur ennemi irréconciliable, alors ſa folie devient dangereuſe & nuiſible à la ſociété. Or je n'ai jamais connu d'homme qui ne haïſſe ceux qui ſemblent n'avoir

pas aussi bonne opinion de lui qu'il croit le mériter ; & comme il arrive rarement que d'autres nous regardent avec les mêmes yeux que nous nous regardons, c'est de-là assurément que vient en partie la rancune que les hommes couvent les uns contre les autres. Si un fou qui s'imagine d'être roi veut se contenter d'une couronne de paille & d'une couverture de laine pour manteau royal, les uns en riront, & d'autres en auront pitié, selon le tour d'esprit des spectateurs. Mais s'il se formalise de ce qu'on ne lui rend pas tous les hommages qu'il se croit dûs, s'il s'avise de vouloir punir ses sujets prétendus, en cassant la tête à l'un, & les bras à l'autre, alors il devient la peste de la société, & l'on est obligé de l'enfermer pour assurer le repos public. Ces trois foux que vous vîtes hier au soir, ont une haine mortelle contre tous ceux qui osent les entendre sans se récrier, & sans les admirer ; & comme cela n'arrive pas souvent, il y a peu de personnes qu'ils ne haïssent, & à qui ils ne voulussent nuire s'ils le pouvoient ; au-lieu que si chacun d'eux vouloit se contenter de ce que la nature l'a fait, ils pourroient être ignorans à leur aise, & sans être incommodes à qui que ce soit. Bien plus, comme ils ne manquent pas d'argent, il ne seroit pas impossible qu'ils ne fissent quelquefois une bonne action. »

David, qui avoit toujours plus de honte

de persister dans l'erreur que d'avouer qu'il y avoit été, dit à Criton qu'il se rendoit, & que ses raisons l'avoient convaincu.

CHAPITRE IV.

Ce que c'est qu'un Rien. SIMPLE *fait une nouvelle connoissance.*

LE lendemain, Criton proposa à David de prendre quelque relâche, & de passer la journée à des riens. Simple lui demanda d'un air surpris ce qu'il vouloit dire par ses riens. J'entends, dit Criton, quelques figures humaines, des ombres d'hommes, que je ne saurois appeler d'aucun nom, & desquels on ne sauroit donner qu'une description négative. Cependant si vous voulez m'accompagner de caffé en caffé, & au parc de St. James, lieux qu'ils hantent ordinairement, je vous en ferai appercevoir un grand nombre. N'allez pas vous effrayer de ce que je vous dis là. Quoiqu'ils n'aient aucune bonne qualité, il est certain qu'ils n'en ont point d'offensante. Rien de moins à craindre qu'eux. Ce ne sont pas des esprits, tant s'en faut, ils n'ont pas même la moindre marque d'esprit; & comme ils n'ont point de passion, ils sont rarement aussi à craindre que de véritables hommes. Ils parlent

toujours sans rien dire, ils sont sans cesse en mouvement sans rien faire. La seule chose qu'on puisse leur attribuer, c'est de la vanité ; encore ne le connoît-t-on qu'à leur démarche, semblable à celle du Pâon. Ils se quarrent, ils se panadent ; il semble par-là qu'ils pensent être quelque chose, s'il est vrai qu'ils soient capables de penser. Comme le Pâon, leur vanité n'a d'autre fondement que leur plumage, & ils sont parés avec tout l'art imaginable. En un mot,

De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.

» Allons, voici à peu près le tems de les voir, car c'est toujours autour de midi qu'ils sortent ».

Ils employerent la plus grande partie du jour à roder avec ces *demi-êtres*. Comme Criton savoit tous leurs rendez-vous ordinaires, ils en trouvérent bientôt des essaims. Simple les trouva précisément tels que son compagnon les lui avoit dépeints. En retournant au logis, il dit à Criton : Il y a long-tems que je n'ai passé une journée aussi agréablement que celle-ci, il n'y a qu'à perdre à converser avec des animaux malfaisans ; mais cette nouvelle espece de créatures n'est rien moins que dangereuse, & il faut assurément qu'elle ait été créée pour quelque sage fin. Peut-être que comme les zéro dans l'arithmétique, ils sont d'un grand usage dans

le tout, quoique les foibles yeux des mortels n'en puissent pénétrer l'utilité.» Pauvres sots, dit Criton avec un ris amer, & il souhaita en même tems le bon soir à David.

Le lendemain ils trouverent au caffé un jeune homme de la connoissance de Criton. Simple fut frappé de l'air de politesse de ce cavalier, & de sa complaisance envers tous ceux qui lui parloient. Il se sentit d'abord un penchant pour une si aimable personne, & résolut de passer la journée avec lui. Ils allerent donc tous trois dîner chez un traiteur, où Criton ne tarda pas à mettre sur le tapis le caractere des personnes les plus connues de la ville, & cela devint enfin le sujet principal de leur entretien. Damis [c'étoit le nom du cavalier] trouvoit quelque chose de louable en tous ceux dont on parloit : il passoit légérement sur leurs fautes, ne s'arrêtoit qu'à leurs bonnes qualités, & s'efforçoit de trouver de la raison à tout ce qui avoit l'apparence du mauvais. Dans ses mains la prodigalité devenoit générosité, l'avarice étoit prudence, & ainsi de tout le catalogue des vices & des vertus ; & lorsqu'il se voyait serrer de si près sur les défauts des personnes en question, qu'il ne savoit comment les justifier, il se contentoit de dire, qu'à la vérité elles n'étoient pas aussi parfaites qu'il les auroit souhaitées, mais qu'elles ne laissoient pas d'avoir quelques bonnes qualités. Criton, de l'autre côté,

se jetoit sans pitié sur le caractere de tous ceux qu'on mettoit sur le tapis : il les chargeoit de défauts, se taisoit sur leurs avantages, imputoit tout à de mauvais motifs : il étaloit toutes leurs imperfections, & tiroit le voile sur tout ce qu'ils pouvoient avoir d'estimable. S'il condamnoit, c'étoit toujours d'un ton affirmatif; & il ne sembloit douter, que lorsqu'il se voyoit forcé malgré lui à passer quelque bonne qualité au mortel infortuné qu'il étoit occupé à déchirer.

Pour se former une vive idée de cette scène, qu'on s'imagine un débat entre un peintre appliqué à achever un portrait, & un envieux qui s'efforce de barbouiller le tableau, à mesure que le premier s'étudie à l'embellir. Pour David, il est dans l'état d'une personne qui doit juger de cette piece, si souvent barbouillée & retouchée, qu'il est impossible de deviner l'original au travers de cela.

Ce contraste de Criton & de Damis, & la chaleur avec laquelle chacun d'eux louoit & blâmoit, auroit fourni bien de l'amusement aux amateurs du ridicule. Mais Simple regardoit les choses dans un point de vue tout différent. Il considéroit en lui-même par quels motifs ils pouvoient agir l'un & l'autre. Il ne pouvoit s'empêcher d'applaudir Damis en secret, mais il craignoit en même tems de donner trop facilement dans ses sentimens. Il avoit facilement été trompé dans la bonne opinion

qu'il avoit eue de plusieurs personnes, & celles dont on parloit ne lui étoient pas connues. Tout cela l'engagea à suspendre son jugement sur Damis, & sur ceux dont il vantoit si hautement le mérite. Il parla fort peu; mais dès qu'il fut de retour au logis, il ne put s'empêcher de demander à Criton, quelle raison il avoit de donner toujours le tour le moins favorable aux actions d'autrui.
» Je hais la médisance, repartit Criton, autant que personne au monde, & j'aime à respecter le mérite par-tout où je le trouve; mais je ne puis voir un fat qui en impose à tout le monde par une bonté apparente, & à qui l'on donne par-tout le nom de bon cœur, seulement parce que la nature n'a point mêlé dans la composition de ses humeurs un peu de ce sang noir qu'on appelle *mélancolie*; ce qui fait que pour suivre son penchant, il regarde tout du bon côté. Je ne dis pas, ajouta-t-il, que Damis soit malin; mais je suis sûr qu'il ne sent aucun des mouvemens d'un véritable bon cœur. Si le meilleur de ses amis se trouvoit dans l'état du monde le plus déplorable, je ne dis pas qu'il lui refuseroit du secours, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il continueroit dans sa bonne humeur accoutumée, & qu'il iroit son train sans être touché le moins du monde des souffrances de son ami. Ce que je vous dis-là, c'est pour vous convaincre que je regarde les choses dans le point de vue le

plus avantageux ; car je crois dans le fond que Damis n'eſt qu'un lâche hipocrite, qui n'affecte cette complaiſance que pour tromper continuellement les hommes. Il n'eſt pas ſot, peut avoir aſſez de pénétration pour ſavoir que le moyen le plus ſûr de rendre les gens ridicules, & d'aider le monde à découvrir leurs défauts, c'eſt de leur donner des louanges qu'ils ne méritent pas. Car pour cette amitié univerſelle qui embraſſe tous les hommes, je ne la trouve chez lui qu'en paroles, & je n'ai jamais ouï dire qu'il ait rien fait pour en donner des preuves. Quelle que ſoit la cauſe de ſa bonté apparente, dit David, ſi ſes actions ne ſont pas conformes à ſes paroles, je ne ſaurois avoir de l'eſtime pour Damis, quoique je ne puiſſe m'empêcher de prendre plaiſir à ſa converſation.

Ils continuerent à s'entretenir ainſi d'un ſujet à l'autre, juſqu'à ce que le diſcours tomba ſur la vengeance. » Je ne haïrois rien tant, dit David, qu'une perſonne d'un eſprit vindicatif : je ne comprends pas comment on peut garder de la rancune contre qui que ce ſoit, & pour moi, ſi j'étois sûr qu'une perſonne eût deſſein de me nuire, ſans que je lui en euſſe donné aucun ſujet, ce que je pourrois faire ſeroit de l'éviter. Ma foi! monſieur, dit Criton, je ne ſuis pas de votre ſentiment en cela, & je crois qu'il n'y a rien au monde de ſi doux que

la vengeance. Je voudrois poursuivre jusqu'aux portes de la mort une personne qui m'auroit offensé. Je sens bien qu'il me seroit impossible de lui pardonner, & je ne souhaiterois qu'il vécut que pour avoir le plaisir de le voir misérable. » Simple pensa tomber de son haut à ces paroles : de graces, monsieur, dit-il, considérez que la religion vous défend de penser de la sorte. » Je suis fâché, reprit Criton, que mes sentimens ne s'accordent pas en cela avec les préceptes du christianisme ; mais je ne saurois reformer mon humeur, je regarde le pardon des injures comme la plus grande des bassesses, & jamais je ne m'avilirai jusqu'à ce point-là. La-dessus ils se séparerent sans la moindre replique de la part de David.



CHAPITRE III.

Ingratitude monstrueuse des Pauvres envers les Riches.

L'ENTRETIEN que David venoit d'avoir le troubla si fort, qu'il ne put presque fermer l'œil de toute la nuit. Il n'avoit jusques-là trouvé d'autre défaut dans Criton, que son penchant à la raillerie; & comme il tâchoit toujours de justifier ses amis, jusqu'à ce qu'il eut découvert en eux quelque chose de fort mauvais, il avoit imputé la mauvaise humeur de Criton à son amour pour la vertu, & à sa haine pour le vice. Mais le dernier discours qu'il lui avoit ouï tenir, l'avoit rempli d'horreur; il ne le regardoit plus que comme un esprit dépravé, dont les principes étoient exécrables. La-dessus il résolut de rompre tout commerce avec lui, & de s'en éloigner au plutôt. Il se leva de bon matin, & sortit sans prendre congé de Criton, pour se chercher un autre logement.

En chemin faisant il rencontra Damis, qui l'ayant abordé d'un air poli, l'emmena faire un tour de parc avec lui. Le discours tomba naturellement sur Criton, & Damis demanda à Simple, avec une espece de surprise, comment il pouvoit être si intime avec un homme qui ne cessoit de se mocquer de lui

& de le tourner en ridicule en son absence. David parut confus à ces paroles, & Damis l'ayant apperçu, continua à l'assurer que Criton tâchoit par-tout de le faire passer pour un fou, qui s'étoit entêté d'une idée chimérique, & du projet du monde le plus extravagant; en un mot, de courir après un véritable Ami. » Il en fait, ajouta Damis, mille plaisanteries, dit à tout le monde que vous êtes aussi Simple de fait que de nom. Tout difficile qu'il étoit d'exciter le ressentiment de David, il ne put cacher l'indignation qu'il sentoit d'entendre qu'on traitât de folie son projet favori. Un ami aimable & vertueux étoit pour lui ce que Dulcinée étoit pour Don Quichotte; & il étoit aussi choqué d'entendre qu'il étoit impossible de trouver un véritable ami, que l'avoit été le chevalier Errant, lorsque Sancho vint lui dire qu'il avoit trouvé sa princesse à vaner dans une grange. » Y a-t-il un homme sur la terre, s'écria-t-il, qui se sente assez méchant pour juger lui-même qu'il n'y a point de vertu réelle dans le monde ? Quoiqu'à dire vrai, je ne devrois m'étonner de rien dans un homme qui regarde le pardon des injures comme une lâcheté, & qui se pique d'être inexorable. » Damis sourit, & dit à David, que s'il vouloit se donner la peine de l'écouter, il lui dépeindroit le véritable caractere de Criton : » Car je vois bien, ajouta-t-il, par ce que vous venez de me dire, que vous

ne le connoissez pas à fond. C'est un esprit bizarre, dont on ne démêle pas aisément les ressorts, à moins que de l'avoir pratiqué long-tems. Pour ce qui est de moi, je sais bien que je ne l'aurois jamais connu, si je n'eusse été instruit de ce qu'il est, par une personne qui a été long-tems son intime ami, & qui est au fait de toute l'histoire de sa vie.

La malignité de Criton ne va pas plus loin que sa langue. Il n'y a rien qu'il ne fît pour rendre service à ces personnes mêmes qu'il prend tant de plaisir à déchirer. On l'a souvent vu obliger de la maniere du monde la plus sensible des personnes dont il faisoit en même-tems les railleries les plus piquantes. Il est très libéral envers ses amis des noms de *sot* & de *coquin* en leur absence; & lorsqu'ils sont présens il a un si grand fond d'épithètes & de métaphores pour leur faire comprendre qu'ils méritent ces noms, qu'il se fait tous les jours de nouveaux ennemis. Il n'y a que lui qui ne s'en doute pas, car il oublie aussitôt ce qu'il a dit; il ne se sent point de mauvaise volonté, & voilà qui est fait, il n'y pense plus. Mais ceux qui apprennent qu'il les a déchirés ouvertement lorsqu'ils sont absens, ou qui démêlent les insultes à mots couverts qu'il leur fait à leur barbe, lui gardent une haine envénimée, & ne lui pardonnent de leur vie. J'ai été témoin d'un service important qu'il rendit à une personne, qui ne nous eut pas plutôt quittés,

que Criton se mit à en dire tout le mal qu'il auroit dit du plus grand de ses ennemis. Je ne vois pas le motif qui le fait agir de la sorte : si c'est qu'il ait simplement envie de briller & de déployer son esprit satirique, ou si son naturel sombre & bilieux le porte à la médisance, c'est ce que je n'oserois décider : mais pour ce qui est d'être vindicatif, je puis vous assurer qu'il est tout le contraire, & je l'ai vu rendre de très bons offices à des gens qui l'avoient sensiblement offensé. Mais il est fait ainsi, & tel est son amour pour la médisance, que lorsqu'on ne met personne sur le tapis pour lui fournir l'occasion d'exercer son talent principal, il tourne sa satire contre lui-même, & il se dépeint cent fois plus mauvais qu'il n'est en effet. Il avance quelquefois des principes qui pourroient le faire passer pour le plus méchant des hommes, & un moment après il fait tout le contraire de ce qu'il prêche. Si on le mettoit tout seul dans une isle inhabitée, je crois positivement qu'il iroit compter ses défauts aux arbres & aux rochers. Aussi mourroit-il de chagrin & de bile, s'il ne se soulageoit un peu par-là. En un mot, c'est un frénétique qui ne trouvant rien à tailler en pieces à sa portée, tourne enfin ses armes contre lui-même.

Simple ne sentoit déjà plus de ressentiment contre Criton, car sa colére ne le tenoit jamais qu'un instant. Il fut bien aise d'appren-

dre par la description de Damis, que Criton n'étoit pas si noir qu'il l'avoit soupçonné. D'un autre côté il étoit ravi de penser, que ceux dont Criton lui avoit donné les caractéres, n'étoient pas si mauvais qu'on avoit voulu les lui représenter. Il résolut cependant de le quitter : il n'y avoit rien de si désagréable pour lui que d'entendre des invectives continuelles : d'ailleurs il aimoit si fort la compagnie de Damis, qu'il ne put résister aux instances qu'il lui fit de loger dans la même maison où il étoit.

Le lendemain Damis s'offrit de mener Simple chez Milédy.... qui ne faisoit que d'arriver de France, & chez qui, disoit-il, il y avoit fort bonne compagnie. Simple ne demandoit pas mieux, & l'y accompagna avec plaisir. Ils n'y trouverent que trois Dames, qui paroissoient fort familieres dans la maison, outre la dame du logis, & une jeune Demoiselle nommée Cinthie qui demeuroit avec elle. Simple, dont le cœur tendre recevoit d'abord de l'impression de la moindre apparence de douleur qu'il entrevoyoit dans les autres, remarqua bientôt sur le visage de cette fille une mélancolie sombre qui lui fit de la peine.

Peu après qu'ils furent entrés, Milédy envoya Cinthie chercher quelque bagatelle, en lui disant d'un air moqueur : « vos grandes espérances ne vous ont pas tout-à-fait tourné la tête, mademoiselle, & j'espere que vous

vous souviendrez encore du chemin de ma chambre ». Cinthie lui jetta un regard qui exprimoit son indignation, & la honte de se voir traiter de la sorte, mais où il entroit en même-tems un air de douceur, qui disoit qu'elle étoit fâchée d'avoir tant de raison de mépriser une personne qu'elle auroit voulu aimer.

Dès qu'elle fut sortie, Milédy déclara ouvertement que Cinthie étoit un monstre d'ingratitude; qu'elle l'avoit prise chez elle par pitié, & qu'elle l'avoit traitée avec autant d'égards que si elle eût été sa parente. « Et à présent, ajouta-t-elle, pour tout retour de mes bontés, elle tâche de séduire mon neveu, qui est un jeune morveux de dix-sept ans, & de l'engager à l'épouser ». David, qui détestoit l'ingratitude, commençoit à être du parti de Milédy: cependant il réfléchissoit que ce n'étoit pas par des insultes qu'on devoit montrer son ressentiment; & si Cinthie avoit le cœur si bas que de trahir ainsi sa bienfaitrice, il valoit mieux l'abandonner, que de la garder pour la tourmenter.

Les autres dames alléguerent plusieurs exemples de l'ingratitude de ces petites ames, que la fortune oblige à vivre dans la dépendance; ajoutant qu'elles avoient eu tant de preuves du mauvais cœur des hommes, qu'elles étoient presque tentées de jurer qu'elles ne feroient jamais rien en faveur

de qui que ce fût ; non sans faire entendre en même tems la violence qu'elles feroient par-là à leurs inclinations, qui étoient naturellement bienfaisantes.

L'une de ces dames donna, entr'autres, l'exemple suivant de l'ingratitude des pauvres envers les riches. « J'avois dernièrement chez moi, dit-elle, une petite fille, que j'avois élevée dès son enfance. Il est vrai qu'elle étoit fille d'un homme de condition, qui m'avoit rendu bien des petits services : c'est pourquoi je la pris par pure charité, & dieu sait ce qu'elle seroit devenue sans cela. Dès qu'elle fut assez âgée pour pouvoir m'être utile, je ne lui commandai autre chose que de prendre soin de ma maison, d'habiller mes enfans, d'avoir l'œil sur mes domestiques, & de se tenir prête à me suivre lorsque je l'appellerois, & mille autres bagatelles de cette nature. Croiriez-vous bien, mesdames, qu'elle ne trouva pas cela de son goût ? Cette impertinente osa bien m'en faire la mine. Cependant je ne la mis jamais sur le pié de domestique, je ne lui payois point de gages, & je ne la regardois en tout que comme une amie. Je me lassai bientôt d'elle ; car je ne pouvois souffrir de voir sans cesse autour de moi ce visage triste, qui ne faisoit que bouder & pleurer du matin au soir. Je n'osois presque pas lui parler ; & lorsque je le faisois, c'étoit toujours avec toute la douceur possible. Je me contentois

de lui représenter sa misérable situation, qu'il lui convenoit mal de vouloir se mettre de pair avec ceux qui la maintenoient; que son pere ne lui avoit rien laissé, qu'elle étoit sans ressource, & qu'elle me devoit tout ce qu'elle avoit dans ce monde, voilà tout. Cependant je puis vous assurer que je ne lui parlois jamais de la sorte, qu'elle n'en eût les larmes aux yeux une semaine après».

Tout le reste de la compagnie, excepté David, se joignit à la dame qui venoit de parler, & se recria sur l'ingratitude de cette pauvre fille. Pour David, il ne put s'empêcher de dire, qu'il lui sembloit qu'il y avoit un peu de cruauté à reprocher à un infortuné les services qu'on lui avoit rendus. Là-dessus les quatre dames se mirent à raisonner sur l'ingratitude & les obligations, & il y eut à ce sujet un long discours, dont je ne saurois me rappeler un seul mot.

Dès que Simple & Damis se furent retirés, le premier dit à celui-ci qu'il lui tardoit de connoître mieux Cinthie; qu'il avoit remarqué je ne sais quoi de si doux & de si noble sur le visage de cette demoiselle, qu'il se sentoit porté à croire que Milédy... ne lui avoit pas rendu justice. J'ai remarqué, ajouta-t-il, par le discours de milédy, qu'elle devoit aller hors de ville demain matin, & qu'elle laisseroit Cinthie au logis; je vous serai obligé de me faire parler à

cette demoiselle, si cela se peut. Damis, qui qui étoit tout complaisance, le lui promit à l'instant, & le lendemain il l'introduisit auprès de Cinthie, où il le laissa pour aller dans plusieurs endroits où il avoit promis de se rendre, ce matin-là. Cela donna à Simple l'occasion qu'il souhaitoit de se trouver seul avec Cinthie, & dont il ne tarda guéres à profiter. Après quelques complimens pour la préparer à ce qu'il alloit dire, il lui parla ainsi : « Il m'a été aisé d'appercevoir à votre air, Mademoiselle, que vous aviez du chagrin. Je me suis flatté qu'il seroit peut-être en mon pouvoir de vous rendre service, & je suis venu vous prier de m'en apprendre les moyens. Au reste je serois au désespoir que vous me refusassiez ce plaisir; car c'en est un pour moi, mademoiselle, de partager les peines des infortunés, & le plus grand même que je puisse sentir de ma vie «. Cinthie lui répondit d'abord qu'elle n'osoit plus accepter des faveurs; que celles qu'elle avoit reçues lui avoient couté tant de chagrin, qu'elle auroit voulu passer par toutes les peines de la pauvreté, plutôt que de souffrir ce qu'elle avoit souffert pour vivre dans l'abondance aux dépens d'un autre. Mais enfin, l'innocence qui étoit peinte dans les regards de David, & la sincérité visible de ses discours, la détérminèrent à lui apprendre le sujet de sa tristesse.

CHAPITRE VI.

C'est souvent un malheur que d'avoir de l'esprit & des sentimens.

Je ne saurois dire (c'est Cinthie qui parle) que j'aie jamais été heureuse. Pendant mon enfance même, mon pere & ma mere, sans me vouloir aucun mal, ne faisoient que me tourmenter. J'aimois la lecture, & je ne desirois rien tant que de m'instruire : mais lorsque je m'avisois de faire des questions sur la moindre chose, toute la réponse qu'on me faisoit, c'étoit qu'une fille de mon âge ne devoit pas savoir ces choses-là. Si je prenois un livre qui fût tant soit peu au-dessus d'un roman frivole, ou des contes de ma mere l'Oye, on me l'arrachoit des mains. « Mademoiselle, disoit-on, ne doit pas se remplir la tête de tant de choses; cela lui gâteroit l'esprit. Elle feroit mieux de s'appliquer à son ouvrage, qu'à ce qui n'est bon que pour les hommes. A quoi sert tout ce fatras de livres ? on n'y trouve point de mari ». C'est ainsi que je fus condamnée à passer ma jeunesse (tems où l'imagination a le plus de feu, & où l'on est le plus sensible au plaisir) sans qu'on me permît aucun amusement qui fût de mon goût. Je m'occupois uniquement de ce que mes pa-

rens croyoient contribuer le plus à mon éducation, aux exercices ordinaires des filles, qu'on peut apprendre en un an ou deux aussi bien qu'en quarante, avec une capacité d'un degré au-dessus de la bête. Ce qui me piquoit le plus, c'étoit de voir qu'on en agissoit d'une toute autre façon avec mon frere, qui haïssoit l'étude, & qui ne pouvoit souffrir la vue d'un livre. On le caressoit & on le fouettoit tour à tour pour le faire étudier, pendant qu'on m'en empêchoit, moi qui le souhaitois avec toute l'ardeur imaginable. Toute enfant que j'étois, & sans expérience, je ne laissois pas de m'appercevoir de l'erreur de cette conduite, & qu'il étoit impossible de m'ôter l'attachement que j'avois pour l'étude, aussi-bien que d'en donner à mon frere.

J'avois deux sœurs, dont les manieres me choquoient bien plus que celles de mon pere & de ma mere. Comme j'étois plus souvent avec elles, j'en souffrois davantage. Je les aurois aimées tendrement, si elles en eussent agi avec moi de façon qu'il m'eût été possible de les supporter. On ne sauroit dire qu'elles fussent des plus petits génies. Elles avoient toutes deux quelque teinture d'esprit & de bon-sens, & c'est à cela même qu'elles devoient tous leurs défauts. L'amour-propre leur faisoit prendre ce petit rayon de lumiere pour le soleil en son midi, & en s'efforçant d'attraper ce qui étoit au-delà de

leur portée, elles perdoient l'ufage du peu de jugement qu'elles avoient en effet. Elles prirent une haine envenimée contre moi, parce que la plupart de nos connoiffances me donnoient plus d'efprit qu'à elles, & qu'on m'écoutoit ordinairement avec plus d'attention. Je ne dis pas cela par vanité; j'ai été tant perfécutée & tourmentée au fujet de l'efprit, qu'il feroit à fouhaiter pour moi qu'il n'y eût jamais eu rien de femblable parmi les hommes. A moins qu'une femme n'ait le rare bonheur de n'avoir autour d'elle que des gens infenfibles à l'envie, l'efprit lui eft bien fouvent à charge. Perfonne n'a fi bien repréfenté le fort des gens d'efprit que M. Pope dans fon effai fur la critique. Ces vers font fi bien à mon fujet, que je ne puis m'empêcher de vous les répéter.

Ceffe de me flater, ô dangereux efprit!
Hélas! tu ne vaux pas l'envie qui te fuit!
Tendre fleur, au printems de nos ans admirée,
Que ton éclat frivole eft de peu de durée!
Trompée d'un beau jour à l'appas féduifant
Tu te preffes de naître, & tu meurs en naiffant.
Qu'eft-ce donc que l'efprit? Un ornement fragile?
Agréable au Public, à fon Maître inutile:
Plus il eft recherché, plus il coûte d'ennui;
Plus il tâche à donner, plus on attend de lui.
On le perd aifément, avec peine on le trouve.
Quelqu'un s'en plaint toujours, quelquefois on l'approuve.
Enfin le fot le craint, le fcélérat lui nuit,
Le vice le détefte, & la vertu le fuit.

Jamais je n'ouvrois la bouche qu'on ne m'appelât le bel-esprit : si je me taisois, c'étoit par mépris : je ne voulois pas m'abaisser, disoient mes sœurs, à converser avec des personnes comme elles. Ainsi, quoique je fisse, j'étois sûre de les désobliger ; & à dire vrai, cela ne pouvoit être autrement, puisque leur déplaisir venoit d'une cause qu'il m'étoit impossible d'éloigner. Je me serois bien accommodée de leur conversation, si elles eussent voulu se contenter d'être ce que la nature les avoit faites. De la douceur avec un certain desir de plaire, voilà tout ce qu'on peut souhaiter dans la conversation ; &, à mon avis, quand on n'offense personne, on n'est pas loin de se rendre agréable. Mais mes sœurs prenoient un chemin tout différent. Je ne proférois pas une parole qu'elles ne l'entendissent de travers, & qu'elles ne l'interprétassent à mon desavantage. Il me souvient que je dis une fois que je voulois suivre mes inclinations tandis qu'elles étoient innocentes, & que je n'en appréhendois point de mauvaises suites. Ma sœur aînée me fit là-dessus une réponse si ridicule, que je ne puis m'empêcher de vous la rapporter « Ah ! vous êtes donc d'humeur à suivre vos inclinations, mademoiselle ? vous croyez donc que c'est une marque d'esprit, que de donner dans le libertinage ? » & ce mot de libertinage elles me le faisoient à tous momens sonner aux oreilles, parce qu'elles

qu'elles m'avoient ouï exprimer une aversion particuliere pour toutes les femmes qui donnoient raison de les en soupçonner. Aussi leur plus grand plaisir étoit-il de m'insulter. S'il m'échappoit une parole ou une expression qui parut donner la moindre prise à leurs froides railleries, elles étoient au comble de leur joie. Si j'ouvrois un livre qu'elles ne pouvoient pas entendre, aussitôt elles prenoient un air modeste, en disant qu'elles ne se piquoient pas de savoir ce qui n'étoit propre qu'aux Gens-de-Lettres. Cela est divertissant de voir l'adresse avec laquelle certaines gens tâchent de se cacher leur peu de capacité. Quiconque a du discernement peut certainement entendre, à l'exception de quelques termes d'art, tout ce qui est écrit dans sa langue, quoiqu'il ignore entièrement toutes les autres. J'ai connu un homme d'un âge fort avancé, qui se doutant du peu de cas qu'on faisoit dans le monde de son esprit, ne faisoit que rêver comment il pourroit prouver qu'il n'étoit pas sot faute de capacité. Il lui vint enfin dans la tête, que le peu de soin que son pere avoit pris de son éducation, pouvoit bien être la cause de son peu de jugement; &, après bien des réflexions, il s'arrêta à cette raison, & ne douta plus qu'il n'eût eu autant d'esprit qu'un autre si on lui eût fait apprendre le Grec & le Latin; comme s'il y avoit dans les langues un charme secret,

qui pût éloigner la ſtupidité & la bêtiſe de ceux qui les entendent. Mais revenons à mon hiſtoire.

Si ma vivacité & ma jeuneſſe me faiſoient commettre la moindre inadvertance, que le jugement plus mûr de mes ſœurs (car la plus jeune des deux avoit cinq ans plus que moi) leur faiſoit regarder comme une indiſcrétion, auſſitôt *elles rendoient graces au ciel de ce qu'elles avoient du bonſens au moins : ſi elles n'avoient pas tant d'eſprit, elles ſavoient ſe conduire dans la vie, & c'étoit-là le principal, au-lieu que ces beaux eſprits étoient toujours des étourdis.* C'eſt une opinion reçue de bien des gens, que ceux qui ont beaucoup d'eſprit ont d'ordinaire peu de jugement ; & c'eſt, à mon avis, la vanité des hommes qui a donné lieu à cette erreur. Chacun voudroit avoir de l'eſprit, & lorſqu'on trouve la choſe impoſſible, on voudroit paroître mépriſer ce qu'on ne ſauroit atteindre ; & peut-être même ſe flatte-t-on au point de ſe perſuader qu'on le mépriſe en effet. Le diſcernement des hommes eſt ſouvent ſi fort la dupe de leur vanité, qu'ils oſent s'applaudir de ces défauts mêmes, dont ils rougiroient ſi leur amour-propre leur permettoit pendant un inſtant de voir les choſes telles qu'elles ſont. Ils enchériſſent ſur le geai de la fable, qui, content de ſe pavaner ſous le plumage d'un pâon, ne cherchoit qu'à en

imposer aux autres : ils font tant d'efforts pour aveugler les autres, qu'enfin ils s'aveuglent eux-mêmes ; & quoique naturellement geais, ils se croient pâons à l'aide de leur vanité. Si l'esprit consiste, comme dit Locke, à assembler proprement les idées & le jugement, à savoir les séparer, il me semble assez clair que celui qui les sait ranger ensemble avec ordre, saura les séparer de même. Un exemple tiré des méchaniques, éclaircira ma pensée sur ce sujet. Qu'un ouvrier ingénieux mette ensemble toutes les pieces d'une horloge, ou de telle machine qu'il vous plaira, j'ose assurer que personne ne saura mieux que lui la véritable méthode de la faire. Un ignorant pourra peut-être en détacher les pieces, au hasard de les rompre, mais il n'appartient qu'à celui qui les a jointes, de les séparer avec ordre, & de les ranger à leur propre place. Cependant, comme une imagination vive, jointe à des passions violentes, peut entraîner dans des erreurs le jugement le plus sain, lorsqu'une personne qui passe pour avoir de l'esprit a le malheur de tomber dans quelque faute, tous les envieux (& je crains fort qu'ils ne composent la plus grande partie du genre-humain) se soulevent contre eux, & c'est à qui leur ôtera le plus de leur réputation.

» David, qui n'avoit jamais senti les traits de l'envie, comprenoit aisément qu'on

pouvoit avoir de l'esprit & du jugement tout ensemble, quoiqu'il ne pût comprendre la conduite des hommes à l'égard de ceux qui possédoient ces qualités. Cependant il prenoit trop de plaisir au discours de Cinthie pour l'interrompre. Elle continua ainsi » :

Nous avions chez nous une petite cousine, dont le caractère étoit assez singulier. Quoiqu'on ne puisse dire qu'elle eût de l'esprit, elle en avoit cependant une des plus fortes marques. C'est qu'elle connoissoit si bien son foible, qu'elle osoit à peine parler, de peur de se rendre ridicule. Cette pauvre enfant auroit été sans moi une parfaite hébétée. C'est la seule personne que j'ai jamais pu me résoudre à flatter. J'approuvois tout ce qu'elle disoit, & ne manquois jamais de lui demander son sentiment lorsque je pouvois le faire sans qu'il parût que je voulusse me moquer d'elle. Cela donnoit un plaisir sensible à mes sœurs, qui s'imaginoient qu'à tout le moins en cette occasion elles pouvoient prouver mon mauvais discernement & leur supériorité. Elles s'étoient fait un jouet de cette pauvre fille, & ne cessoient de la tourmenter par mille tours grossiers, & par des railleries piquantes qu'elles appeloient des badinages.

« Comment peut-on être si cruel, dit David, que de charger de mépris, & d'insulter une personne qui n'est déjà que trop

à plaindre par ses défauts naturels, & cela sans en avoir reçu la moindre offense? » Bien plus, monsieur, reprit Cinthie, c'est que ces traitemens inhumains tombent presque toujours sur les plus modestes & les innocens; & lorsque ces railleurs ont injustement couvert de honte & de confusion une pauvre créature, c'est alors qu'ils triomphent, & qu'ils s'applaudissent de la force de leur esprit. Avoir de l'esprit sans impiété, sans malice, & sans dire des saletés, c'est à quoi peu de gens savent atteindre parmi le grand nombre de ceux qui visent au bel-esprit. Au reste j'ai toujours remarqué, que lorsqu'il y a dans quelque famille une personne remarquable parmi les autres par sa simplicité, ceux qui viennent immédiatement après elle sont toujours les plus portés à la mépriser. Ils sont aussi aises de trouver quelqu'un au dessous d'eux dont ils puissent triompher, qu'ils sont fâchés d'en voir d'autres qui les surpassent. C'est ainsi que les poltrons battent & maltraitent ceux qu'ils connoissent plus timides qu'eux, pendant qu'ils tâchent de diminuer la réputation des véritables braves; & c'est ainsi que mes sœurs se jouoient de ma cousine, comme d'une imbécille, pendant qu'elles croyoient me railler en m'appelant le bel-esprit. Elles ne savoient pas que ce nom, lorsqu'on s'en sert par mépris, leur convenoit bien plus qu'à moi, & qu'on l'applique dans ce

sens à de petits génies, qui, à force de vouloir montrer de l'esprit, tombent dans l'impertinence.

Pour ce qui est de moi, je tiens que toute sorte de raillerie devroit être bannie de la conversation, si ce n'est parmi ceux qui ont assez de délicatesse pour railler de la façon dont en parle La Bruyère : je veux dire en ne s'attachant qu'à ces défauts que nos amis abandonnent de leur bon gré à la censure. c'est une espece de compliment à la personne qu'on raille, que de la railler ainsi ; parce qu'on paroît vouloir faire entendre par-là, qu'elle n'a pas de plus grands défauts que ceux qu'on attaque.

A l'âge de seize ans je fis connoissance avec une demoiselle dont la compagnie faisoit mon plus doux amusement, mais je ne la voyois pas aussi souvent que je l'aurois voulu. Elle aimoit la lecture, & ma mere trembloit de ce que je deviendrois, si l'on me permettoit d'être long-tems avec une personne si dangereuse. Je crois en vérité qu'elle craignoit que nous n'étudiassions le grimoire, & que je ne devinsse magicienne. Je ne faisois point de nouvelle connoissance qui n'augmentât l'aversion que mes sœurs avoient pour moi : elles regardoient chaque amie qui me venoit, comme un nouvel avantage que je gagnois sur elles, & elles ne pouvoient cacher le dépit que cela leur causoit. Au reste, la seule preuve de leur

discernement qu'elles m'ayent jamais donnée, ce fut de paroître plus irritées que de coutume, de l'amitié que me temoignoit cette jeune demoiselle dont je viens de parler : car puisqu'elles ne pouvoient s'empêcher de me porter envie, il y avoit plus de bon sens à m'envier la connoissance d'une personne véritablement estimable, que celle d'un nombre de gens avec qui je n'avois d'autre plaisir que celui de voir que je leur en faisois.

Je perdis ma mere à l'âge de dix-sept-ans. Après sa mort je me vis plus en liberté d'entretenir mon amie. Mon pere ne s'embarrassoit pas beaucoup de ce que je faisois. S'il ne s'étoit pas opposé à ma mere dans sa méthode de m'élever, ce n'est pas qu'il eût un attachement extraordinaire pour elle ; mais c'est que ma mere étoit une de ces femmes, qui, dès qu'elles se sont mis quelque chose en tête, n'en démordent jamais jusqu'à ce qu'elles en soient venues à bout. Comme mon pere haïssoit naturellement le bruit, il aimoit mieux consentir à tout ce qu'on vouloit de lui, que d'être obéï aux dépens de sa tranquillité.

Un jour mon pere me dit à dîner, que si j'étois sage je serois bientôt mariée. Je me mis à rire, & je répondis que j'espérois qu'on me feroit voir mon mari au moins une heure avant la cérémonie. » Oui, oui,

reprit mon pere, vous le verrez assez tôt; mais il suffit que je croie le parti avantageux pour vous, pour obéir sans replique. Vous savez que votre mere m'a toujours obéi, & je veux être le maître chez moi «. Je vous avoue que j'eus de la peine à garder mon sérieux : le respect que j'avois pour mon pere me retint, & je changeai de discours au plutôt. Mes sœurs se mirent toutes deux à rire. » Oh vraiment, s'écria l'aînée, nous allons avoir bien du plaisir! Cinthie se marie, ce sera une charmante mere de famille. Oui vraiment, dit la seconde, & son mari n'aura pas peu de satisfaction lorsqu'à l'heure de midi il trouvera que madame aura oublié de songer à son dîner, & qu'elle se fera amusée à lire toute la matinée, ce qui arrivera assez souvent, j'en suis sûre «. J'étois si accoutumée à leurs sottises qu'elles ne me touchoient plus, & je me donnois rarement la peine de leur répondre.

Le lendemain mon pere amena dîner avec lui un gentilhomme de campagne, que je ne connoissois pas même de vue. C'étoit un homme qui n'avoit rien qui pût le faire remarquer, aussi ne fis-je pas grande attention à sa personne. Il n'étoit ni beau ni laid, ni grand, ni petit, ni jeune, ni vieux. Il est vrai qu'on voyoit je ne sais quoi de rustique dans tout son air. Ses discours n'avoient rien d'engageant, ni dans l'enjoué, ni dans le sérieux; & cependant il n'étoit ni sot,

ni ridicule. En un mot, je pourrois me trouver en compagnie de mille personnes de cette espece, & oublier entiérement que je les aie jamais vues. Mais je fus bien surprise, lorsqu'après le dîner mon pere m'ayant appelé hors de la chambre, me dit que c'étoit-là le mari qu'il me destinoit; qu'il s'attendoit que je le recevrois comme tel, & qu'il alloit le laisser avec moi pour lui donner le loisir de s'expliquer. Nous rentrâmes; & mon pere ne tarda guères à faire sortir mes sœurs & ma cousine de la chambre sous différens prétextes, & peu après il se retira lui-même. Quelle scène ridicule de me voir postée là dans une chambre avec un homme qui me paroissoit étudier son rôle pendant tout ce tems-là, pour y écouter une déclaration d'amour! Cela me parut si comique, que je ne pus resister à la tentation de me divertir un peu aux dépens du principal acteur de cette farce. Cependant mon campagnard fit deux ou trois jambées par la chambre, se mit deux ou trois fois à la fenêtre, toussa, & se tourna enfin de mon côté avec une révérence de mauvaise grace, & un air auquel il croyoit apparemment qu'on ne pouvoit résister, il me dit fort poliment » qu'il comptoit que j'étois informée du marché qu'il avoit fait avec mon pere «. Je répondis que je ne savois pas que mon pere se mêlât de négocier, ou qu'il eût des effets à vendre; mais qu'au cas que cela fût, ils

n'avoient qu'à tomber d'accord, que j'y consentois de bon cœur, & que je ne m'entremettois jamais dans les affaires de mon pere. Je continuai longtems sur le même ton, jusqu'à ce qu'il fût au bout de son rolet & ne sût plus que dire. Cependant il reprit contenance peu après, car il avoit toute l'assurance d'un homme riche, & qui pense faire honneur à une femme sur qui il daigne jetter les yeux: » Il faut bien mademoiselle, dit-il enfin, que vous vous entremettiez dans cette affaire, puisqu'elle vous concerne plus que personne. En un mot, mademoiselle, je vous ai vu deux ou trois fois quoiqu'à votre insçu, je vous trouve à mon goût : On m'a dit que vous avez été bien élevée ; je crois qu'il est tems de me procurer un héritier, & j'ai dessein enfin de vous faire mon épouse si vous y consentez, quoique votre pere m'ait dit qu'il ne peut vous donner plus de deux mille pieces en mariage. Je ne suis pas un de ses amans transis, qui vont faire les langoureux, & filer le parfait amour auprès d'une fille : je laisse cela aux cadets de famille, que mon bien parle pour moi. Je ne vous demande autre chose, sinon que vous veniez demeurer avec moi à ma campagne, & que vous y preniez soin de ma famille. Je vous avertis d'avance que je veux voir tout en bon ordre. J'aime la bonne chere, & sur-tout j'ai été accoutumé dès ma jeunesse à avoir toutes mes volontés. Si cela

vous accommode, je ne manquerai pas d'amitié pour vous; de mon côté, je prendrai soin de faire venir l'eau au moulin, & je vous pourvoirai vous & vos enfans d'une façon dont vous aurez lieu d'être contente. » Je lui fis une profonde révérence, & le remerciai de l'honneur qu'il vouloit me faire; & en même tems je lui dis que je ne me sentois pas l'ambition de devenir sa premiere servante, quelque peine que j'eusse à défendre mon cœur contre une déclaration aussi galante que la sienne. Je lui demandai ensuite à combien d'emplois il me destinoit pour me rendre digne des grands avantages qu'il venoit de m'offrir, de la grace d'être logée & nourrie chez lui, sur-tout de ce qu'il vouloit bien m'assujettir à toutes ses humeurs, apparemment de peur que je ne m'écartasse de mon devoir, en me conduisant par des conseils moins sages que les siens: que j'espérois cependant qu'il auroit la bonté de me donner des gages, afin que je pusse avoir quelque argent pour me divertir de tems en tems avec les autres domestiques. En un mot, je me laissai aller à toutes les plaisanteries que ma vivacité put me suggérer, & je m'en repens bien à l'heure qu'il est. Mes railleries le démonterent: il me quitta brusquement, en disant qu'il informeroit mon pere de l'accueil que je lui avois fait, & que je me mordrois un jour les doigts d'avoir refusé un homme comme lui.

Je ne pus m'empêcher de réfléchir à la folie de ces filles qui se prostituent, (car c'est se prostituer que d'épouser par intérêt un rustre & un stupide qu'on n'aime pas) & qui renoncent à leur liberté, & aux plaisirs que chacun peut se procurer, même dans la solitude, pour peu qu'on ait de goût & d'esprit, & cela uniquement pour qu'il soit dit que leurs maris possedent de grandes richesses: car le plus souvent elles n'en jouissent pas elles mêmes de ces richesses, par l'avarice, ou par la tirannie de leurs rustiques époux, qui croient leur honneur engagé à tenir leurs femmes dans l'esclavage. Il est vrai qu'il y en a parmi eux qui aiment à voir leurs femmes plus braves que celles de leurs voisins, & cela peut être une espece de satisfaction pour ces femmes, dont tout le bonheur est renfermé dans une belle robe, ou dans une garniture à la mode: pour ce qui est de moi, je regarde une femme dans cet état, comme un cheval avec un harnois superbe, qu'il ne porte que pour satisfaire la vanité de son maître. Je ne doutois pas que je ne pusse me maintenir avec plus d'agrément par l'intérêt de ma légitime, qu'en me rendant esclave des caprices d'un homme qui ne m'inspiroit que du mépris & du dégoût.

Je ne sais comment la chose arriva: mais mon amant campagnard épousa peu après ma sœur la seconde, & elle emmena mon

aînée avec elle, de façon que je me vis heureusement délivrée de toutes les deux. Mon pere étoit fort irrité contre moi ; mais j'espérois que cela ne dureroit pas longtems, & que je me remettrois bientôt dans ses bonnes graces. Je commençois déjà à me flatter qu'il ne tiendroit qu'à moi de mener telle vie qu'il me plairoit. Ma cousine n'avoit de tendresse que pour moi ; car j'étois la seule personne qui ne l'eût jamais traitée avec mépris. Je la menois par-tout où j'allois, & j'avois le plaisir de remarquer que j'étois la cause de sa satisfaction. Je conversois quand je voulois avec la demoiselle dont je vous ai parlé, & l'amitié & la lecture partageoient mes heures de loisir. Mais je ne jouis que peu de tems de mon bonheur. Mon pere, dans le fort de sa colere, avoit fait un testament, par lequel il ne me laissoit rien, & avant qu'il eût changé de sentiment il mourut d'une apoplexie. Dès que mes sœurs eurent appris sa mort, elles se hâterent de venir en ville. On ouvrit le testament, & lorsqu'elles virent que j'étois exclue de l'héritage, elles insulterent à ma disgrace avec toute l'insolence imaginable. Elles renouvellerent tous leurs anciens reproches, & me dirent d'un air de triomphe, qu'un bel esprit comme moi ne devoit pas manquer de ressources, & qu'elles ne doutoient pas que je ne pusse me passer d'argent. C'est ainsi que le crime énorme d'avoir plus d'esprit

qu'elles ne devoit jamais trouver de grace. Elles ne s'arrêterent en ville qu'autant de tems qu'il leur en fallut pour arranger leurs affaires, & elles me laisserent avec cinq guinées, que j'avois épargnées de l'argent qu'on me donnoit pour mes menus plaisirs. La demoiselle dont je vous ai parlé si souvent, me donna aussi tout le peu d'argent dont elle pouvoit disposer. Je ne souhaite rien tant que de la revoir; mais j'ai appris pendant que j'étois en France, que son frere & elle s'étoient séparés de leur pere, au sujet d'un différent qu'ils ont eu avec leur belle-mere; & je ne puis savoir ce qu'ils sont devenus.

Pendant que j'étois dans cette situation, Milédy;... qui me connoissoit depuis quelque tems, prit du goût pour moi, & m'invita à aller demeurer avec elle. Elle avoit beaucoup d'égards pour moi, & j'avois trop peu d'expérience pour douter qu'elle m'aimât sincèrement. Elle étoit sur le point de partir pour Paris. & comme j'avois toujours souhaité de voir d'autres pays que le mien, j'acceptai son offre sans hésiter, & sans autre regret que celui de quitter ma cousine & mon amie.

Me voici arrivée à l'endroit de ma vie où je finis de souffrir sous le nom de bel esprit, & je suis lasse de parler. Si vous avez la curiosité de savoir le reste, je vous l'apprendrai dès que j'aurai l'honneur de vous revoir.

Là-dessus, David lui promit de retourner le lendemain, & prit congé d'elle pour ce jour-là.

CHAPITRE VII.

Suite de l'Histoire de CINTHIE.

SIMPLE ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de Cinthie, & après quelques momens d'entretien elle reprit ainsi la suite de son histoire.

Je pense que j'en étois à mon départ d'Angleterre avec Milédy.... Ma cousine se retira chez sa mere, pour y vivre avec elle de leur petit revenu. J'avois aussi oublié de vous dire que mon frere étoit mort au collége à l'âge de quinze ans. Il étoit naturellement foible & délicat, & à force de le battre & de le tourmenter pour le faire étudier, on acheva de ruiner le peu de santé qu'il avoit, il mourut pulmonique. Je n'entreprendrai pas de vous décrire les endroits par où nous passâmes. Comme nous ne fîmes que le tour de la France & d'Italie, je ne doute pas que vous n'ayiez vu plus de cent descriptions de ces pays.

Milédy me traita d'abord avec toute la bonté & la politesse imaginables. Elle avoit pour moi des manieres si engageantes, que

je l'aimai bientôt sincèrement. Je considérois avec joie les obligations que je lui avois, m'imaginant qu'elle étoit assez généreuse pour prendre plaisir à m'obliger, & j'étois bien éloignée de cette sorte d'orgueil que les sots prennent pour grandeur d'ame, & qui leur fait dédaigner les faveurs qu'on voudroit leur faire. Je ne voyois de la bassesse qu'à n'en point sentir de reconnoissance après les avoir acceptées. J'avois appris le François; je veux dire que j'avois lu quelques livres en cette langue avec l'aide d'un dictionnaire & pour satisfaire ma curiosité; car on ne m'avoit jamais enseigné la moindre chose. Cependant le peu que j'en avois appris m'aida à le parler passablement lorsque je fus dans le pays. Milédy ne parloit pas du tout; & comme elle ne s'appliqua gueres à l'apprendre pendant que nous fûmes à Paris, nous ne fréquentions presque que des Anglois.

Je me trouvois donc dans l'endroit où j'avois toujours souhaité le plus d'aller: je nageois dans l'abondance, & cependant jamais je n'avois été plus malheureuse. Vous ne pouvez deviner sans doute ce qui pouvoit causer mon malheur. C'est que j'étois destinée à l'occupation du monde la plus pénible & la plus insupportable, au plus terrible de tous les esclavages, en un mot à être le *souffre-douleur* de *Milédy*.

David lui demanda avec surprise ce qu'elle vouloit dire par *souffre-douleur*, ajoutant

que c'étoit un poste dont il n'avoit jamais oui parler. Je ne m'étonne pas, reprit Cinthie, que cet emploi vous soit inconnu, & plût à Dieu que j'en eusse ignoré les fonctions toute ma vie! C'est un emploi inventé dans la supposition (qui n'est en effet que trop général) que ces pauvres infortunées, que leur mauvaise fortune a réduites à vivre dans la dépendance, sont obligées de se soumettre aux occupations les plus humiliantes pour complaire à leurs bienfaitrices. Dans cette condition il n'y a point de mauvais procédés qu'il ne faille essuyer de leurs caprices. Elles font leurs délices de tiranniser notre repos. Les discours les plus durs & les plus désobligeans, les mortifications, les reproches, les insultes ne leur coutent rien. C'est sur nous qu'elles se déchargent de leur mauvaise humeur, de leurs chagrins, de leurs pertes, & de tous les contretems qui leur arrivent; & lorsque quelque agréable avanture les ramene au logis avec un visage plus riant que de coutume, elles ne vous témoignent leur belle humeur que par des railleries grossiéres, encore plus piquantes que leurs injures. Plus vous paroissez sensible, plus leur malignité s'anime; & elles ne lâchent jamais prise, que lorsqu'elles sont lasses de vous tourmenter, ou qu'elles commencent à craindre que le désespoir ne vous pousse à les quitter. Alors elles s'adoucissent, elles vous laissent

reprendre haleine pour avoir occaſion de retourner à la charge, & de vous perſécuter avec plus de fureur que jamais. C'eſt à ces malheureuſes, que la tyrannie des riches a condamnées à ce ſupplice, qu'on donne généralement le nom de ſouffre douleur, par dériſion, quoiqu'à le bien prendre, la ſatire de l'expreſſion regarde ſeulement la perſonne qui a le cœur aſſez bas pour traiter ſi indignement ceux qui dépendent d'elle. Mais il arrive ſouvent qu'on ſe ſert de termes qu'on n'entend pas; & d'ailleurs il ſuffit d'être miſérable pour être ridicule auprès des beaux-eſprits du tems.

J'accompagnai une fois Milédy dans une viſite, qu'elle rendit à quelques dames Angloiſes, chez qui nous trouvâmes une nombreuſe compagnie. En reſſortant de la chambre; j'entendis le mot de *ſouffre-douleur*; je me doutai que c'étoit de moi qu'on parloit, & je laiſſai tomber mon éventail pour avoir le prétexte de m'arrêter à la porte. Là j'entendis une dame qui diſoit à une autre, » que cette fille eſt ſtupide! Je crois qu'elle eſt muette, elle n'a pas dit le mot depuis qu'elle eſt entrée. Je ſuis cependant bien aiſe de la voir, car rien ne me divertit tant que les ridicules. » Je ne pus en entendre davantage, je mépriſois trop ces deux dames pour me mettre en peine de ce qu'elles pouvoient dire: je connus à leur ton que c'étoient des dames du bel air, & de tous

les caracteres, il n'y en a point qui me paroisse plus méprisable que celui-là.

Ici Simple interrompit Cinthie, pour lui demander ce que c'étoit que ces Dames du *bel air*. En vérité, Monsieur, reprit-elle, il n'est pas facile de vous satisfaire sur la question que vous me faites. Je connois ces Dames quand je les vois; mais comme elles n'ont aucun caractere fixe, je ne saurois par où commencer leur portrait. Elles sont pêtries de caprices & de boutades; elles haïssent, elles se fâchent, elles s'appaisent, elles sont tristes & gaies tour à tour, sans savoir comment ni pourquoi. S'il y a en elles quelque chose qui les distingue, c'est leur vanité, c'est elle qui dirige toutes leurs actions. Elles affectent une bonté de cœur sans égale; elles frémissent, elles se pâment à la vue de quelque mal corporel, pendant qu'elles se font un amusement des inquiétudes & du désespoir qu'elles causent par leurs procédés envers tous ceux qui ont le malheur de les approcher. Il faut cependant avouer que la cruauté n'est pas tant un effet de leur malice, que de leur ignorance. Comme elles ne pensent jamais, elles ne sauroient se former une idée des peines d'esprit que les autres peuvent souffrir. Je doute qu'elles soient comprises dans la malédiction prononcée sur Eve, puisqu'elles ne jouissent pas de l'unique avantage qu'Eve acquit par sa transgression, je veux dire la

connoiſſance du bien & du mal : leur diſcernement eſt ſi borné, qu'elles croient que c'eſt un ſigne évident de ſtupidité, que d'ignorer des choſes dont on n'a jamais oüi parler. Perſonne ne les a jamais mieux connues que Congrève; il nous en donne un portrait au naturel dans *Miledy Wishfort à ſa toilette*, où elle inſulte & raille une pauvre ſervante, parce qu'elle ne fait pas ce qu'elle n'a jamais vu auparavant (*). Elles n'appellent jamais perſonne par ſon nom. Les noms de *ſotte*, *groſſe bête*, d'*étourdie*, ont un ſon bien agréable à leurs oreilles. Cette maniere de maltraiter ſes inférieurs eſt ſouvent contagieuſe, & elle ſe communique des Maîtreſſes aux domeſtiques. J'ai remarqué pluſieurs fois que pendant que Milédy faiſoit enrager ſa femme de chambre dans ſon cabinet, une autre femme de chambre jouoit à-peu-près le même rôle dans la cuiſine à l'égard de quelque domeſtique qu'elle croyoit ſon inférieur.

Milédy eſt exactement une de ces femmes que je viens de vous décrire. Je n'eus pas été quatre mois avec elle, qu'elle commença à me traiter comme une créature née pour être ſon eſclave. Si je parlois, je l'offenſois; ſi je me taiſois, je boudois; ſi je me plaignois dans les termes les plus

(*) Dans ſa Comédie appelée *the Way of the World* ou *la Mode du Tems*.

doux du changement de son amitié, j'étois une fantasque, une ingrate. En un mot, pour lui plaire, je ne devois avoir ni passions, ni inclinations à moi. Il étoit dit que je serois réduite à l'état d'un automate, que madame devoit monter & démonter à son gré. Il n'est pas possible d'être plus mal à son aise que je l'étois. Milédy avoit gagné mon attachement par les bontés qu'elle avoit eues pour moi, elle excitoit sans cesse mon indignation par ses mauvais traitemens. Je fus long-tems sans pouvoir comprendre cette conduite. » Si elle ne m'aimoit pas, me disois-je, elle n'avoit que faire de se charger de moi; & de l'autre côté, si elle m'aimoit, pourroit-elle me traiter avec cette cruauté « ? Je découvris à la fin que la plupart de nos dames du bel air étoient possédées d'un esprit de tyrannie: comme elles sont nées dans un pays où les loix ne permettent pas de faire des esclaves ouvertement, elles tendent des pieges aux malheureux, pour les réduire en servitude sous prétexte de leur vouloir du bien. Ce qu'il y a de pire, c'est que leur choix tombe toujours sur les personnes les moins propres à porter leurs chaînes. Ce sont les esprits vifs & impatiens qu'elles veulent domter, pendant qu'elles méprisent les soumissions de ceux à qui elles ne coutent point d'efforts. J'avois été prise à l'amorce qu'on m'avoit tendue, & j'appercevois trop tard

l'hameçon qui me perçoit le cœur. Rien ne peut égaler les tourmens que je souffrois. Les offenses d'un ingrat que j'aurois comblé de biens, m'auroient été mille fois moins sensibles, que les insultes d'une personne à qui je me croyois obligée. Quoique j'eusse à craindre en quittant Milédi, j'avois assez de résolution pour m'y exposer sans frayeur; mais je ne pouvois souffrir qu'on me taxât d'ingratitude, quoiqu'à tort: car de croire qu'on me tînt compte de tout ce que j'avois souffert, je ne m'y attendois pas. Bien des gens mesurent nos obligations à l'argent que nous avons reçu, & semblent croire que nous ne saurions nous acquitter que par une restitution. Mais il me semble que ceux qui sacrifient leurs plus belles années, leurs plaisirs, & leurs inclinations aux caprices d'un autre, ne sauroient être trop payés de leurs peines. Un esclave nous est-il obligé de ce que nous lui donnons du pain, après qu'il s'est épuisé de fatigue à nous servir? Or c'est un double esclavage, que d'être asservi sous prétexte d'amitié; & le travail le plus pénible m'auroit paru plus doux que les angoisses où l'on me mettoit à tous momens. Cet esprit, dont on m'avoit tant fait la guerre autrefois, n'étoit plus mon partage; j'étois devenue si misérable, que personne ne daignoit m'écouter. La seule consolation qui me restoit, c'étoit la conversation d'un

jeune gentilhomme, qui étoit à la suite de Milord.... qui venoit de tems en tems chez Milédy. Il y a deux sortes de ces gentilshommes suivans. L'un est un Parasite, favori de Milord, son Mercure, son Bouffon, & son Factotum. Il flatte, il rampe, il applaudit à tous les vices de son bienfaiteur, qui l'emploie dans tous les services honteux qu'il n'oseroit exiger d'un honnête domestique. En récompense il s'assied à la table de son maître, il est de toutes ses parties, & il se tient heureux d'être admis dans des compagnies où sa naissance & son peu de mérite n'auroient pu l'introduire. L'autre est une espece de souffre douleur mâle, qui ayant été jetté par la fortune au-dessous de la condition où il étoit né, trouve un protecteur qui prétend avoir de l'inclination pour lui, & qui s'en fait un ami sincère. Tel étoit le cas de mon Gentilhomme. Il y avoit tant de rapport entre son état & le mien, que nous nous faisions souvent un plaisir d'en faire la comparaison. J'étois bien plus étonnée du procédé de son bienfaiteur, que je ne l'étois de celui de Milédy... Quoiqu'elle ne manquât pas d'esprit, elle n'en avoit pas assez pour qu'on s'étonnât des fautes où elle pouvoit tomber ; au lieu que Milord... étoit remarquable par son esprit, & par la solidité de son jugement. Cela ne l'empêchoit pas de faire sentir à ce pauvre gentilhomme tout le poids de sa

dépendance. Il étoit même encore plus fantafque que Milédy. Comme il auroit voulu s'attirer l'eftime d'un chacun, il étoit fâché que fon efclave s'apperçût de fa cruauté, ne confidérant pas que le fupplice de ce malheureux auroit été plus léger, s'il n'avoit connu à fond le cœur de fon tyran... Voyant donc qu'il ne pouvoit perfécuter & être aimé en même tems, il prit une averfion totale pour celui dont le cœur s'oppofoit fi opiniâtrément à fon humeur extravagante. J'ai ouï parler d'un certain efprit bifarre, qui n'alloit jamais chez perfonne dans un autre équipage que le fien : difant que le feul moyen d'être bien reçu des hommes, c'eft de les convaincre qu'on eft en état de fe paffer d'eux. Il avoit raifon dans le fond, & une trifte expérience m'a appris ce que c'eft que de fe livrer à la merci des autres. Cependant admirez l'inégalité du cœur humain : ce même gentilhomme qui avoit ainfi gémi fous le joug de Milord.... ayant hérité d'un bien confidérable, qui lui revint à la mort d'un de fes coufins, qui n'avoit point laiffé d'enfans; ce même gentilhomme, dis-je, devint peu après le plus cruel de tous les tyrans. Il prit chez lui un pauvre gentilhomme, qu'il traita encore plus mal qu'il n'avoit été traité lui-même, comme s'il eût voulu fe venger fur un innocent des infultes qu'il avoit effuyées autrefois des caprices d'un autre.

Il

Il est surprenant de voir la peine que les hommes prennent à se rendre malheureux les uns les autres. J'ai remarqué, presque dans toutes les maisons où j'ai mis le pié, qu'une partie de ceux qui les composent se font un devoir de faire enrager l'autre partie, & cela uniquement parce qu'ils osent le faire, & de peur qu'on n'ignore leur pouvoir; pendant que ceux qu'ils oppriment, passent leurs jours languissans à déplorer le sort qui les a soumis aux fantaisies de quelques extravagans, qui font tous leurs efforts pour se priver de l'amitié de ceux-là mêmes à qui ils ont le plus d'obligation.

» Ici Cinthie s'arrêta, autant parce qu'il se faisoit nuit, que parce qu'elle étoit lasse de parler. Simple, qui évitoit soigneusement de se rendre incommode, se retira un moment après.

» Le lendemain il revint à l'heure accoutumée, &, après les complimens ordinaires, Cinthie continua son histoire, comme on va le voir au chapitre suivant.



CHAPITRE VIII.

Suite de l'histoire de CINTHIE, *& autres choses dont il n'est pas nécessaire de prévenir le lecteur.*

JE passai tout le tems que je fus hors d'Angleterre à déplorer mon malheur & la cruauté de Milédy.... qui aimoit mieux entendre mes gémissemens, que de voir la gaieté de mon visage exprimer ma satisfaction, & lui témoigner la reconnoissance de mon cœur.

» Simple, qui n'avoit d'autre plaisir que celui d'en faire, étoit plus étonné du procédé de Milédy... qu'il ne l'eût été du phénomène le plus étrange. Cependant il étoit si curieux d'apprendre la fin de l'histoire de Cinthie, qu'il n'osa l'interrompre.

Depuis notre arrivée à Londres, (c'est toujours Cinthie qui parle) il m'est arrivé un accident, auquel je m'attendois aussi peu que je le souhaitois. Milédy a un neveu âgé d'environ dix-sept ans, qui, après la mort de son pere, sera comte de.... & possesseur d'un bien très-considérable. Ce jeune seigneur prit du goût pour moi il y a quelque tems, jusques-là qu'il me proposa de m'épouser, la premiere fois qu'il eut occasion de m'entretenir en particulier. Cette maniere d'agir me parut fort étrange, toute

ordinaire qu'elle ſoit parmi certaines gens, qui ſe tiennent ſi fort au-deſſus de nous, qu'ils croient pouvoir paſſer ſans façon par-deſſus les formalités du vulgaire, ſans courir le riſque d'un refus. Je fus ſi fort ſurpriſe de ſon compliment que je ne ſus d'abord que lui répondre. Cependant, après m'être un peu raſſurée, & avoir repaſſé dans mon eſprit la ſituation où je me trouvois, je lui dis que je lui étois fort obligée de l'eſtime qu'il me témoignoit, mais qu'étant chez Milédy ſur le pié que j'y étois, je me ſerois crue coupable de la plus grande perfidie, en épouſant un de ſes parens ſans ſon conſentement, & que, comme il n'y avoit point d'apparence que je puſſe jamais l'obtenir, je le priois d'abandonner ce deſſein. Mais plus je m'obſtinois à rejetter ſes offres, plus il me preſſoit de les accepter. Milédy entra dans ces entrefaites, je rougis, je parus embarraſſée. Milord... l'étoit encore plus que moi. Milédy a des yeux fort perçans, elle vit d'abord qu'il venoit de ſe paſſer quelque choſe d'extraordinaire entre nous, cependant elle cacha ſes ſoupçons tant que Milord demeura. Dès qu'il fut ſorti, elle voulut à toute force ſavoir de quoi il s'agiſſoit, & elle me preſſa tant qu'enfin je lui avouai le tout. Comme je n'avois rien fait dont je duſſe avoir honte, & qu'au contraire j'en avois agi avec honneur à l'égard de Milédy, je ne ſongeai

pas que mon aveu pût m'être désavantageux en aucune façon. Cependant je ne lui eus pas plutôt appris la cause de l'embarras où elle m'avoit trouvée, qu'elle s'emporta de la maniere du monde la plus violente, & comme si j'eusse commis le plus énorme de tous les crimes. Elle me reprocha mon ingratitude dans son stile ordinaire : *Je tâchois de séduire son neveu ; c'étoit-là la reconnoissance que je lui marquois de ses bienfaits.* Quoique je lui pusse dire, il ne me fut pas possible de l'appaiser. Elle envoya à l'instant avertir de ce qui s'étoit passé le comte de.... qui emmena aussi-tôt son fils à la campagne, d'où il va l'envoyer en France pour l'empêcher de me revoir.

Pour ce qui est de moi, j'en dois être traitée plus mal que jamais. Mais ma patience est poussée à bout. Quoiqu'il puisse m'arriver, je ne saurois être plus malheureuse que je le suis. Je suis persuadée que Milédy ne s'embarrasseroit gueres que Milord épousât toute autre fille que moi, fût-elle sans bien, sans honneur & sans naissance : mais de penser qu'une personne qu'elle a regardé si long-tems comme son esclave, puisse un jour devenir son égale, voilà ce qu'elle ne sauroit endurer. Ainsi, monsieur, me voilà à la fin de mon histoire. J'aurois souhaité qu'elle eût été plus divertissante : votre envie de l'entendre m'a paru

mêlée de tant de bonté d'ame & de compaſſion, que je n'ai pu m'empêcher de la ſatisfaire.

David l'aſſura de nouveau qu'il étoit prêt à tout faire pour lui rendre ſervice : il dit que ſi elle avoit deſſein de quitter Milédy, & de s'aller loger en ville, elle pouvoit diſpoſer de ſa bourſe, & de tout ce qui dépendoit de lui. » Vous n'avez que faire, ajouta-t-il, de craindre que je vous reproche jamais les petits ſervices que j'ai l'honneur de vous offrir. Je me croirai au contraire fort heureux de pouvoir faire quelque choſe pour une perſonne qui le mérite tant. Le monde m'a paru juſqu'ici ſi mercenaire, que je ſuis auſſi ravi qu'étonné de trouver une perſonne de votre âge, & dans la ſituation où vous êtes, capable de ſacrifier les plus grands avantages aux intérêts de ſon honneur «.

Pendant que Simple & Cinthie s'entretenoient ainſi, Milédy entra dans la chambre. Elle avoit changé de ſentiment, & étoit revenue de la campagne plutôt qu'elle n'avoit dit. David, qui crut que ſa préſence pourroit être incommode dans ce moment, ſortit peu après. Dès qu'il fut retiré, Milédy fit à Cinthie tous les reproches dont elle put s'aviſer. » Ma maiſon, dit-elle, va ſans doute devenir le réfuge de tous les jeunes fainéans de la ville; il faut que vous aiez de grandes bontés pour eux, mademoiſelle,

car assurément ce n'est pas votre beauté qui les attire ici «. En un mot, elle lui dit toutes les duretés dont elle auroit pu charger la plus grande effrontée ; & cela devant tous les domestiques. Outre son amour naturel pour la tyrannie, elle étoit sans doute une de ces femmes, qui, comme Vénus dans Télémaque, ne comptent pour rien le grand nombre de leurs adorateurs, si un seul mortel leur refuse ses hommages. Elle trouvoit d'ailleurs ridicule qu'on trouvât des charmes à une petite fille, qu'elle croyoit si fort au-dessous d'elle.

David se rendit le jour suivant auprès de Cinthie, qu'il trouva seule, Milédy étant allée en visite : elle étoit toute baignée de pleurs & ses soupirs sembloient prets à l'étouffer. Elle lui apprit d'une voix entrecoupée comment Milédy l'avoit traitée le jour précédent. David la conjura de ne plus souffrir un procédé si barbare, & d'accepter la petite offre qu'il avoit pris la liberté de lui faire ; ajoutant qu'il lui auroit déjà cherché un appartement, si elle eût voulu le lui permettre. Cinthie fut touchée de cette générosité, mais elle dit que son malheur étoit tel, qu'il ne lui permettoit pas même d'accepter ses bontés, & que si Milédy venoit à savoir de qui elle avoit reçu les moyens de la quitter, elle ne manqueroit pas de la deshonorer dans le monde. Mais David lui ayant assuré qu'il se soumettroit aux con-

ditions qu'elle voudroit, & qu'après lui avoir fourni tout ce qui lui étoit nécessaire, il se refuseroit même le plaisir de la voir, si elle le jugeoit à propos; elle se rendit enfin à cette générosité ingénieuse, & ils consulterent ensemble comment ils devoient se conduire. Ils convinrent que Cinthie quitteroit aussi-tôt l'endroit détesté où elle étoit, mais qu'auparavant elle informeroit Milédy de son dessein, de peur que son départ n'eût l'air d'une fuite. Elle prévoyoit bien les reproches & les invectives qu'elle s'attireroit par-là; mais comme c'étoit le dernier orage qu'elle devoit essuyer, elle se sentit assez de résolution pour y résister.

Simple devoit lui louer un logement, & l'envoyer avertir par une femme, afin qu'il ne parût avoir aucune part à cette démarche. Lorsque tout fut arrêté entr'eux, il sortit, de peur que Milédy ne le trouvât encore chez elle à son retour.

Dans tous nos malheurs, l'incertitude où l'on est touchant le parti qu'on doit prendre, est toujours le plus grand tourment. Cinthie ayant fait ce petit plan d'arrangement, se trouva à son aise, ses esprits agités se calmèrent, & son visage prit un air de gaieté qu'il n'avoit pas eu depuis longtems. Milédy avoit résolu d'avoir de bonnes manieres pour Cinthie ce jour-là, ce qui arrivoit ordinairement une fois dans quinze jours, comme si elle eût arrêté qu'elle

lui donneroit de tems en tems un goût passager du plaisir, pour lui faire sentir après plus vivement l'amertume de sa disgrace. Cependant, lorsqu'elle apprit que Simple avoit été chez elle, & qu'elle eut remarqué l'air satisfait de Cinthie, elle ne put résister à la démangeaison de la quereller. Au moment qu'elle commença, Cinthie, au lieu de garder le silence comme à l'ordinaire, la pria de lui donner un moment d'attention. » Ah! ah! voyons, dit Milédy; voici sans doute quelque nouvelle folie, que son dernier galant vient de lui mettre dans la tête «.

» J'avoue, Madame, dit Cinthie, que vous m'avez tiré de la misere pour me mettre dans l'abondance. Je déclare ouvertement les obligations que je vous ai, & je n'ai même jamais tâché de les diminuer dans ma pensée: dès le moment que notre orgueil s'efforce d'effacer le souvenir des bienfaits que nous avons reçus, en nous les représentant sous de fausses couleurs, il nous fait tomber dans une lâche ingratitude, que j'ai toujours détestée. Si vous en aviez usé avec moi, comme je m'étois une fois flattée que vous en useriez, vous auriez trouvé en moi, madame, une esclave volontaire. J'aurois cru ma vie un petit sacrifice à vous offrir, lorsque votre avantage me l'auroit demandée. Mais j'ai fait encore plus, j'ai sacrifié ma jeunesse, le tems le

plus précieux de la vie, à contenter vos humeurs, & à complaire à tous vos caprices. C'est vous qui avez voulu, madame, qu'au-lieu de vous regarder comme une bienfaitrice généreuse, je vous craignisse comme le tyran de mon repos. Le moindre de vos domestiques n'a pas essuyé la moitié des insultes & des duretés dont vous m'avez chargée. En un mot, madame, votre autorité est finie, & démain je prends congé de vous : je vous souhaite toute sorte de bonheur, mais j'espere en même-tems que personne n'aura jamais le malheur d'être à votre merci, comme je l'ai été.

Milédy, qui étoit accoutumée à se voir traiter de tout ce qu'il y avoit dans sa maison, sans en excepter son mari, avec toute la soumission imaginable, fit une grimace terrible à ces mots : ses yeux se troublerent, & sa rage qui l'étouffoit ne pouvant s'exhaler par la voix, ouvrit enfin le passage à un torrent de larmes. Cinthie qui étoit la bonté même, croyant que cette douleur étoit un effet du sentiment secret que Milédy avoit de sa cruauté, se sentit pénétrée par cette vue, elle ne put résister au mouvement tendre qui l'entraînoit, & se jetta aux pieds de Milédy, lui demanda mille pardons, & dit que si elle avoit pu prévoir l'effet que ses paroles avoient eu, elle auroit mieux aimé mourir que d'ouvrir la bouche pour l'offenser. Mais hélas ! la pauvre Cinthie étoit bien

éloignée de son compte. Dès que les pleurs de Milédy eurent frayé le chemin à ses paroles, elle éclata en invectives & en injures. Elle perdit de vue toutes les régles de la bienséance, elle rugit, fit un tintamarre de commere, & se servit des termes les plus bas & les plus grossiers pour insulter Cinthie. En un mot, elle se montra toute aussi petite qu'elle l'étoit en effet, & que l'affectation & l'orgueil l'empêchoient de paroître. Cinthie, qui avoit une aversion extrême pour les criailleries, vit bien l'inégalité de la partie, & la laissa pester & railler jusqu'à ce qu'il fût tems de s'aller coucher.

Le lendemain matin, Cinthie, considérant qu'elle s'étoit acquittée de son devoir en instruisant Milédy de son dessein de la quitter, résolut de ne plus s'exposer à sa furie, & dès qu'elle eut reçu le message que David avoit promis de lui envoyer, elle sortit, & s'en alla au logement qu'on lui avoit préparé. Ici quelques prudes, qui pourront lire cette histoire, seront sans doute prêtes à condamner Cinthie d'avoir fait cette démarche, & de s'être confiée si légérement à la foi d'un homme qu'à peine elle connoissoit. Je ne prétends pas justifier entiérement cette conduite, quoiqu'il soit certain qu'il y a des cas dans la vie, ou l'affliction est si grande, & l'esprit si fort agité par ses souffrances, qu'on est bien excusable de se laisser entraîner à des actions

qui paroîtroient dignes de censure dans une autre occasion.

Aussi Cinthie, lorsqu'elle vint à reflêchir sur la hardiesse qu'elle venoit de prendre, commença-t-elle à s'allarmer, & fut sur le point de regretter les mauvais traitemens de Milédy... Elle avoit trop d'expérience pour croire aisément que Simple n'en agissoit que par un principe de pure générosité. Simple lui-même ne la laissa pas long-tems en doute., & quoiqu'il lui témoignât tout le respect imaginable, elle s'apperçut bientôt qu'elle en étoit aimée. Cela la jeta dans de plus grands embarras que jamais; c'étoit une petite consolation pour elle, de voir que l'amour de David n'avoit que des vues honorables, puisqu'elle se trouvoit dans un état à ne pouvoir y répondre. Outre le motif de l'honneur, qui l'avoit engagée à refuser la main du neveu de Milédy.... & qui auroit sans doute été suffisant à la déterminer; elle en avoit encore un autre qui l'empêchoit d'entrer dans les vues de David. Elle aimoit en secret un jeune gentilhomme, qu'elle avoit connu dès son enfance. Enfin, après avoir longtemis réfléchi au parti qu'elle devoit prendre, elle se détermina à aller en province chez cette cousine dont on l'a souvent ouï parler au commencement de son histoire.

Quoique David ne put voir ce départ qu'à regret, il n'essaya pas de la dissuader

d'un dessein pour lequel elle marquoit tant d'inclination. Il la pressa seulement d'accepter l'argent qu'il lui falloit pour payer sa dépense en chemin, & elle y consentit après bien des disputes, & de peur de le fâcher. Prenons ici congé d'elle, & laissons la partir pour la province, peut-être la reverrons-nous dans la suite.

La liaison de Simple avec Damis ne dura pas long-tems. Quoique rien ne flattât davantage la passion de notre Héros, que d'entendre les louanges de tous ceux avec qui il faisoit connoissance, il s'apperçut bientôt, que malgré toutes les apparences de bonté qui brilloient en Damis, il n'étoit point touché des maux d'autrui. Damis demeuroit avec sa mere, & lui marquoit tant de respect, il la traitoit avec tant de complaisance, que tout autre moins crédule que Simple auroit cru qu'il avoit pour elle l'amitié la plus tendre. Mais comme cette pauvre Dame étoit sujette à la Pierre & à la goute, qui la jetoient souvent dans de terribles angoisses, David remarqua qu'au milieu des cris douloureux qu'elle poussoit, & dont il se sentoit lui-même percer le cœur, Damis ne perdoit rien de son calme & de sa gaiété ordinaire. Cela lui rappela le portrait que Criton lui avoit fait de Damis; & le détermina à abandonner une personne qu'il ne pouvoit estimer. Mais quoiqu'il eût été si souvent trompé dans son attente, il résolut de poursuivre son premier dessein,

& de tenter de nouveaux moyens pour réussir.

CHAPITRE IX.

Nouvelle preuve de la générosité de SIMPLE.

L'ARTIFICE & la dissimulation que Simple avoit remarqués dans le grand monde, lui avoient presque ôté l'espérance d'y trouver ce qu'il cherchoit. Il étoit las de voir qu'après tous les mouvemens qu'il falloit se donner pour découvrir les véritables caracteres des personnes qui le composent, on ne trouvoit souvent que de nouvelles raisons de les mépriser. Il résolut donc de pousser ses recherches parmi des gens plus faciles à sonder, & qui n'ont pas reçu par l'éducation l'art ingénieux de déguiser leurs penchans. En un mot, il vouloit savoir si ces vertus qu'il cherchoit, & qui paroissoient inconnues dans les plus hautes conditions, ne se seroient pas réfugiées parmi les pauvres & le menu peuple.

Dans ce dessein il se fournit d'un habit de drap grossier, & s'alla loger chez de petites-gens. Il changea plusieurs fois de maison, sans y trouver la moindre chose d'estimable. Le coup d'œil qu'il eut de cette

classe d'hommes, lui parut plus décourageant que tout ce qu'il avoit encore vu jusques-là. Il étoit difficile de se méprendre à leur caractere, & ce qu'il en voyoit lui faisoit tirer de tristes conséquences contre le reste du genre humain. Leurs esprits envieux, leurs vues mercenaires, leurs bassesses, leurs rancunes, lui sautoient aux yeux, & à peine entrevoyoit-il par-ci par-là des vestiges de quelque vertu. » Si c'est-là l'homme, disoit-il, dans ses véritables couleurs, si les riches ne paroissent dans un jour plus avantageux qu'à l'aide de leurs artifices & de leurs fourberies, plus de société, c'en est fait, & je vais m'ensevelir dans un désert.

Un jour qu'il étoit plongé dans ces réfléxions, il ouït tout-à-coup au-dessus de lui la voix d'une femme, dont le ton aigu & querelleur lui donna la curiosité d'en savoir le sujet. Il courut en suivant cette voix vers un galetas, où un spectacle des plus touchans se présenta à ses regards. Sur un tas de chiffons joints ensemble, auquel la maîtresse du logis avoit donné le nom de lit, on voyoit un jeune homme d'une pâleur effrayante, avec des yeux enfoncés dans la tête, & à demi couvert d'un pan de couverture sâle & trouée. Il ne respiroit qu'avec peine, & sembloit attendre que la mort vînt le délivrer de ses souffrances. Une jeune fille, avec une vieille robe de damas toute

déchirée, étoit assise au chevet du malade, & lui tenoit une main entre les siennes. Un chagrin sombre étoit peint sur son visage maigre & exténué, & ses yeux étoient gros de larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir, comme de peur d'augmenter l'affliction du malade par la sienne. On ne voyoit aucun meuble dans la chambre, les murailles en étoient percées en plusieurs endroits, & ne suffisoient pas à défendre le dedans des injures du tems. A l'autre côté du lit paroissoit une furie, que David reconnut pour la maîtresse du logis, & dont les yeux effrayans & rouges de colere sembloient vouloir dévorer ce couple maheureux. C'étoit elle dont la voix mugissante avoit attiré David, & il entendit, en approchant, ces paroles au travers de ses hurlemens. » Je veux qu'on sorte mardi! ou qu'on me paye. De quoi diable s'avise-t-on de venir se fourrer chez moi quand on n'a point d'argent! Vous m'avez mené assez long-tems par le nez, gueusaille, & je ne veux plus attendre.

David fut frappé d'étonnement à ce spectacle. Tantôt il ouvroit de grands yeux sur le malade, & tantôt sur la jeune fille, puis il tournoit des regards pleins d'indignation sur l'hôtesse, qu'il étoit sur le point de jeter en bas des degrés. Son saisissement l'empêcha pendant quelque tems de parler. La jeune fille, d'une voix foible & interrompue de sanglots, supplioit l'hôtesse de prendre pa-

tience, & de ne pas tourmenter son frere dans l'état où il étoit. » S'il doit mourir sans ressource, dit-elle, au moins qu'on le laisse mourir en paix. Au nom de Dieu souffrez-nous encore quelque tems. Si jamais je puis toucher quelqu'argent, je vous promets de vous payer le double de ce que je vous dois. Mon cher frere..... « Ses soupirs l'empêcherent de continuer. David sanglottoit tout aussi fort qu'elle; il cherchoit envain des paroles pour s'expliquer, & il étoit-là comme une statue. Votre frere! repartit brusquement la pigriéche. Vraiment il y a de l'apparence qu'on s'affligeât ainsi pour un frere! Mais qu'est-ce que cela me fait à moi? La belle chienne de raison vraiment, on me payera, si l'on a de l'argent. Allez-vous-en payer le boucher & le boulanger avec cela! comment diable dois-je faire pour vivre, si l'on ne me paye pas moi!

David n'y put plus tenir. » Quoi! s'écria-t-il, on peut avoir un cœur humain, & persécuter jusques-là les malheureux! Que vous doit-on? Je m'en vais vous payer, & laissez ces pauvres gens en repos. « Dès que l'hôtesse entendit qu'elle alloit toucher de l'argent, elle baissa son ton furieux, & y fit succéder toute la douceur & la civilité dont elle étoit capable. Elle fit une profonde révérence à David, & d'une voix respectueuse: » Je ne crois pas, dit-elle, être déraisonnable en demandant ce qui m'est dû. Je ne

prétens rien de plus. Je leur fournirai volontiers tout ce qu'il leur faut, si monsieur veut me promettre de me payer. Je sais être aussi obligeante qu'un autre. » En disant ces paroles elles sortit.

La jeune affligée parcourut long-tems David avec des regards farouches, dont il fut presque effrayé. Enfin elle se jetta à ses genoux, & lui dit : » C'est sans doute un ange que je vois sous une figure humaine, venu pour me délivrer de la seule disgrace à laquelle je ne puis résister, du tourment de voir mon frere mourant sans secours & sans espérances d'en avoir.

Quoique Simple ne sut que penser de cette jeune fille à voir son air & ses manieres, son cœur ne lui donna pas le tems de faire des questions. Il lui demanda seulement ce qu'il falloit pour les soulager son frere & elle, & la pria d'oublier son chagrin pour un moment, & de ne songer qu'aux moyens de reprendre leurs forces. Elle répondit à cette bonté avec un regard qui exprimoit plus de reconnoissance que le discours le plus étudié n'auroit pu faire ; puis elle pria son bienfaiteur de lui envoyer un biscuit & un verre de vin pour son frere, qui n'avoit point eu de nourriture depuis long-tems.

Simple, le cœur serré de compassion, & les yeux baignés de larmes, courut en bas de toute sa force, & s'étant fait donner ce qu'on lui demandoit, il se hâta de le porter

lui-même à ces pauvres gens. La jeune demoiselle [car c'en étoit une) oubliant ses propres besoins, ne songea qu'à faire prendre quelque chose à son frere pour le soulager. Il étoit si foible qu'il pouvoit à peine s'aider de ses membres, & ce fut avec peine qu'elle lui fit avaler un biscuit trempé dans du vin. Il n'avoit pas ouvert la bouche depuis que David étoit entré. Enfin, le secours qu'on venoit de lui donner lui rendit assez de force pour dire en regardant David : » Monsieur, je ne souhaite de vivre que pour être en état de vous témoigner ma reconnoissance. » Puis se tournant vers sa sœur, il la conjura de vouloir prendre elle-même un peu de nourriture. Il ne put en dire davantage : tantôt il regardoit sa sœur avec des marques de pitié; & tantôt il jetoit sur Simple des regards pleins de surprise & de douceur, que celui-ci entendoit aisément. La jeune demoiselle, qui avoit jusques-là étouffé ses soupirs par égard pour le malade, agitée en même-tems par la tendresse qu'elle sentoit pour lui, par la joie de recevoir ce secours inespéré, & par son excès de reconnoissance envers son bienfaiteur, ne put tenir contre tant de passions différentes. Elle fondit tout à coup en larmes, le seul moyen qui lui restoit pour exprimer ses pensées.

Simple, dont le cœur tendre & sensible sympatisoit avec tous ceux qui lui ressembloient, sentoit passer dans son ame tous

les mouvemens qu'il voyoit dans cette fille, & se trouvoit moins capable de la consoler que n'auroit été une personne d'un caractere indifférent. Son émotion étoit trop forte pour lui laisser l'usage de sa raison, & il resta quelque tems sans savoir ce qu'il devoit faire. Il se remit enfin assez pour la prier d'essuyer ses larmes, lui faisant remarquer l'effet que sa douleur avoit fait sur son frere. Cette considération lui ayant rendu sa présence d'esprit, David lui demanda si elle croyoit que son frere put souffrir le mouvement d'une chaise pour aller dans quelque autre maison, où ils pourroient être servis avec plus de soin & de propreté : » qu'à la vérité il avoit une chambre assez propre dans la maison où il étoit, dont elle pouvoit disposer à son gré ; mais qu'il s'imaginoit qu'ils seroient bien aises de quitter un endroit où ils avoient été traités d'une maniere si indigne : que d'ailleurs il n'y avoit pas assez de place pour tous, & qu'il étoit résolu de ne pas les quitter jusqu'à ce qu'ils fussent parfaitement rétablis.» La demoiselle répondit que cette derniere réflexion suffisoit à la déterminer à sortir de l'endroit où ils étoient. » Mais, ajouta-t-elle, pour ce qui est des traitemens que nous avons reçu ici, j'ai appris par une triste expérience qu'on est traité dans ce monde selon la figure qu'on y fait : la plupart des hommes mesurent le respect qu'ils nous rendent, précisément à l'argent qu'ils nous croient, pre-

nant grand soin que l'un n'excéde pas l'autre. » Son frere dit qu'il se sentoit assez fort pour sortir, & que rien ne lui seroit plus fâcheux que de se séparer de son bienfaiteur. Là-dessus Simple sortit, & ayant pris un logement pour lui & pour eux, il revint payer son hôtesse. Le total de la dette, dont elle avoit fait tant de bruit, ne se montoit qu'à deux guinées. Il ne put s'empêcher de réfléchir avec plaisir que cette femme y perdoit par sa cruauté & par son avarice; car sans cet accident il auroit resté chez elle quelque tems, & il avoit accoutumé de lui payer tout ce qu'elle demandoit pour ce qu'il prenoit d'elle. Ensuite il fit venir deux chaises, où il mit le frere & la sœur, & les suivit au logement qu'on leur avoit préparé. Ils se trouverent si foibles en arrivant, qu'il les fit mettre au lit tout aussitôt, & ordonna qu'on leur apprêtât à souper. Le mauvais équipage où ils paroissoient, étonna les gens de la maison. Chacun les regardoit sans savoir qu'en penser. Personne ne bougeoit pour les conduire à leur chambre, ou pour leur apprêter ce qu'il falloit, jusqu'à ce que David, dont l'habillement, quoique grossier, étoit propre & presque neuf, tira de l'argent pour les convaincre qu'il avoit de quoi payer ce qu'il demandoit. Il n'y avoit en effet que la vue de l'argent qui put l'emporter sur les soupçons qu'un habit déchiré leur avoit causés. Il envoya ensuite chercher

un médecin, dont il croyoit que ces pauvres gens pouvoient avoir besoin. Le médecin étant venu, & ayant examiné ses malades, dit à David, avec un discours trop savant pour que l'écrivain de cette histoire put l'entendre ou s'en souvenir, que l'agitation d'esprit que la fille avoit souffert, l'avoit mise en danger d'avoir la fiévre, & que le jeune homme étoit si fort affoibli, qu'il seroit quelque tems à reprendre ses forces; qu'il alloit leur donner un bon breuvage pour les faire dormir, & qu'enfin il ne doutoit pas de les voir sur pied dans peu de tems.

Simple prit soin qu'il ne leur manquât rien, & après qu'ils eurent pris ce que le médecin leur avoit ordonné, il se retira à sa chambre, leur ayant laissé des gardes pour les veiller. Son esprit étoit rempli de ce qu'il avoit vu pendant le jour: il ne savoit que penser de ces deux personnes: il jugeoit bien à leur air & à leurs manieres, que ce n'étoit pas des gens du commun; » & en cas qu'ils le soient, disoit-il, c'est une preuve encore plus forte de leur esprit, que de montrer tant de délicatesse dans tous leurs discours & dans toutes leurs actions, malgré leur défaut d'éducation, & l'état humiliant de leur fortune «.

Il se leva le lendemain de bonne heure pour s'informer de l'état des malades. Il apprit qu'ils avoient reposé fort tranquillement toute la nuit, & qu'ils dormoient encore. Cela

lui donna tout le plaisir imaginable. Cependant il leur envoya chercher des habits, & lorsque le jeune homme fut éveillé, il se rendit dans sa chambre, où il fut surpris de voir sa guérison si fort avancée. Au moment que le malade apperçut David : » monsieur, lui dit-il, votre bonté a fait des miracles : il y a si long-tems que je n'ai couché dans un endroit propre à recevoir une créature humaine, qu'il m'a semblé d'être cette nuit dans un paradis. Je n'ai depuis quelque tems d'autre mal qu'une grande foiblesse, que la fievre m'a laissée ; & le défaut de nourriture m'avoit mis dans l'état où vous m'avez trouvé. Je me sens encore languissant & épuisé, mais j'espere de reprendre bientôt mes forces. On m'a dit que ma sœur n'est pas encore éveillée, je ne m'en étonne pas : il y a long-tems que la pauvre fille n'a point pris de repos, & qu'elle n'a eu d'autre nourriture que du pain & de l'eau ; ses forces sont usées, mais j'espere que le sommeil de cette nuit l'aura soulagée «.

David lui dit que s'il étoit en état de se lever, il lui avoit préparé des habits décens, & qu'il avoit envoyé une servante en porter à sa sœur. Ce que ce jeune-homme, qui étoit naturellement tendre & reconnoissant, sentit en se voyant accablé de bienfaits par un étranger, je le laisse à penser à tous ceux qui ont le cœur bien

placé ; & pour ceux qui ne ſont touchés que de leur intérêt, ils ont l'eſprit aſſez rempli de bagatelles, pour ſe figurer le plaiſir de ſe voir un habit propre, après avoir été long-tems couverts de haillons.

Dès que la jeune demoiſelle eut ouvert les yeux, elle ſe leva, mit les habits que David lui avoit envoyés, & tout de ſuite alla voir ſon frere. La pâleur & l'abattement de ſon viſage n'empêchoient pas qu'on ne diſtinguât ſa beauté. Elle étoit faite à peindre, ſa démarche étoit libre, & un air noble & modeſte éclatoit dans toute ſa perſonne. Si elle avoit paru belle dans ſes habits déchirés, elle parut charmante dans ſa nouvelle parure. L'entrevue du frere & de la ſœur fut un ſpectacle des plus touchans. Le plaiſir de voir le changement de leur fortune brilloit ſur leur viſage, & ils verſoient tous deux des larmes de joie. Simple, outre le plaiſir qui ſuit toujours une bonne action, partageoit encore toute la ſatisfaction qu'il voyoit dans ces deux perſonnes, qu'il venoit de rendre heureuſes. Il fut ſi attentif à avancer leur rétabliſſement, qu'il vit en peu de tems l'heureux effet de ſes ſoins. Il ne rabattit rien de ſa généroſité, après qu'ils furent en ſanté. Au contraire, il les combloit tous les jours de nouveaux bienfaits, & ſembloit n'avoir d'autre envie que de paſſer ſa vie avec eux. Ils lui diſoient quelquefois qu'ils ne pouvoient ſouffrir la

confusion de lui être si fort à charge ; & le prioient de modérer ses libéralités. Simple les supplioit de se tranquilliser sur ce point, disant qu'il étoit bien heureux de pouvoir rendre service à des personnes d'un mérite égal au leur. A dire vrai, tant de candeur & de sincérité brilloient dans leurs manieres, & l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre étoit mêlée de tant de bonté de cœur & de générosité, qu'une personne moins facile que Simple n'auroit pu s'empêcher de les estimer : ils avoient d'ailleurs tant d'esprit & de bon-sens, qu'il étoit charmé de leur compagnie.

Il tardoit à David d'entendre l'histoire de ces jeunes gens, & il ne pouvoit se résoudre à leur en demander le récit, de peur de découvrir dans leur conduite quelque circonstance qui put diminuer l'estime qu'il avoit pour eux. Il craignoit d'ailleurs qu'ils n'eussent de la répugnance à la raconter ; & que s'il leur en témoignoit sa curiosité, il ne semblât qu'il se croyoit en droit de savoir tout ce qui les regardoit ; & cela étoit directement opposé à la générosité de notre héros. Il commençoit à sentir pour Camille (car c'est ainsi que nous appellerons cette demoiselle à l'avenir) quelque chose de plus doux que de l'amitié, & de plus persuasif que de la compassion. Cinthie, il est vrai, lui avoit semblé parfaitement digne de son estime, & c'étoit-là ce qu'il cher-

cho-

choit depuis long-tems. Mais il y avoit dans Camille un je ne sais quoi, qui avoit touché son cœur de plus près, & qui lui avoit fait perdre aussi-tôt le regret d'avoir perdu Cinthie. Pour ce qui étoit de la réflexion malicieuse de l'hôtesse pigrièche, par où elle avoit voulu faire entendre que ce jeune-homme n'étoit pas le frere de Camille, David n'étoit pas assez soupçonneux pour s'y arrêter. Comme il avoit une ame capable du plus fort attachement sans le moindre mélange de sensualité, il croyoit aisément que d'autres pouvoient aimer avec autant de pureté & de desintéressement que lui, tout étrange que cela puisse paroître à la plupart des hommes. Cependant il ne pouvoit fermer son cœur à des appréhensions, que son expérience passée ne rendoit que trop raisonnables. Quoique jusques-là il n'eût rien découvert en elle qui ne méritât son estime, il n'osoit se livrer entièrement à son penchant : il craignoit de s'apprêter de nouveau tous les chagrins où sa trop grande facilité l'avoit jetté par le passé.

Enfin, un soir qu'il étoit assis auprès de Camille, & que Valentin [c'éto t le nom de son frere] étoit sorti pour prendre l'air, il ne put résister à l'envie qu'il avoit d'entendre l'histoire de leurs malheurs, & il la pria avec tout le respect & toute la précaution imaginable, de lui apprendre par quels accidens elle avoit été réduite à l'état pi-

toyable où il l'avoit trouvée. „ Je vous aurois déja satisfait là-dessus, dit Camille, si je ne connoissois pas la bonté de votre cœur. Le détail de nos disgraces est si triste, qu'il ne sauroit vous inspirer que de la douleur. Cependant, puisque vous le voulez, Monsieur, il est bien juste de vous obéir. La seule grace que je vous demande, c'est de me permettre de changer de discours au retour de mon frere. Je ne puis me résoudre à lui rappeler des évenemens, que je me suis efforcée jusqu'ici de lui faire oublier. „ Simple lui ayant dit qu'il seroit au désespoir d'exiger d'elle la moindre chose qui put lui faire de la peine, elle se hâta de contenter sa curiosité.



CHAPITRE X.

Histoire de CAMILLE.

JE ne saurois retracer l'histoire de ma vie, & les traverses par lesquelles j'ai passé, sans être souvent interrompue par mes larmes. Mais la nature de mes disgraces, & votre naturel généreux, vous feront sans doute pardonner ma foiblesse.

Je suis fille de Monsieur N.... qui n'est pas moins connu dans le Monde par sa valeur que par son esprit. Mon enfance fut plus heureuse que celle de la plupart des enfans que j'aie connu. On diroit que le plus grand nombre des Peres & des Meres d'aujourd'hui, ayent résolu de s'attirer par leurs procédés, la haine de leurs enfans. Pour mon pere, il avoit accoutumé de dire, que, demeurant dans un pays où ses enfans n'étoient pas en danger de tomber dans l'esclavage, il n'avoit que faire de les accoutumer aux coups de fouet, & aux mauvais traitemens. Ma mere étoit une bonne femme, qui donnoit des preuves de son bon-sens en se soumettant en tout à mon pere ; de façon que mon frere & moi nous goûtâmes dans notre enfance toute la félicité dont cet âge est capable. Le seul châtiment que nous avions lieu de craindre, c'étoit d'être bannis

de la présence de mon pere & de ma mere ; & à dire vrai, rien n'auroit pu nous retenir avec plus de succès dans notre devoir, que l'appréhension de cette mortification. Nous les aimions tendrement ; tout notre plaisir étoit d'aller jaser autour d'eux, & de voir le plaisir qu'ils prenoient à nos petites remarques. Lorsque nous leur faisions quelque question, ils ne nous ordonnoient jamais de nous taire, ils ne nous appeloient pas *impertinens* ; au contraire, ils prenoient soin de nous instruire dans tout ce que nous avions envie de savoir. Cet encouragement augmentoit notre curiosité, & nous ouvroit le chemin aux connoissances qui étoient au dessus de notre âge. Nous nous aimions mon frere & moi avec une tendresse sans égale ; aussi nous traitoit-on sans partialité. On ne disoit jamais à l'un des deux qu'on aimoit mieux l'autre ; ce qui ne sert qu'à rendre les enfans envieux, & leur enseigne à se haïr les uns les autres.

Lorsque Valentin eut atteint l'âge de neuf ans, on l'envoya au college. Ce ne fut qu'avec regret que mon pere & ma mere consentirent à l'éloigner de la maison ; mais ils crurent que cela tendoit à son avantage, & ils ne savoient ce que c'étoit que de se satisfaire à ses dépens. La douleur qu'ils sentirent à son départ, fut diminuée en partie par celle que nous témoignâmes mon frere & moi en nous séparant. C'étoit une preuve de cette

amitié réciproque, qu'ils s'étoient étudié de cultiver entre nous, espérant qu'elle nous seroit utile pendant toute notre vie. Je n'avois alors que huit ans; j'étois trop jeune pour voir au-delà du présent, & pour connoître d'autre bien que le plaisir dont je jouissois dans la compagnie de mon frere. Aussi ne pouvois-je me consoler de son absence. La bonté de mon pere & de ma mere, qui n'oublioient rien de ce qui pouvoit servir à m'appaiser, me fit entendre raison, en me représentant que Valentin ne seroit absent que peu de tems, & que je le reverrois bientôt plus heureux & plus content que jamais. Nous recevions de ses nouvelles une fois par semaine, & cela ne servoit pas peu à me tranquilliser sur son compte.

Cependant j'étois chérie plus que jamais de mes parens : on contentoit tous mes desirs innocens, & je n'avois d'autre souci que celui d'être éloignée de mon frere. Je passai environ quatre ans de la sorte, lorsque je vis troubler toute la douceur de ma vie par un accident fatal, que je n'ai jamais perdu de vue pendant un jour entier, depuis le tems qu'il arriva.

Un jour que nous nous promenions ma mere & moi dans une prairie, ce que nous faisions tous les matins avant déjeuner, une épine lui entra dans le pié, & lui causa une douleur si aiguë qu'elle n'eut pas la force d'aller plus loin. Comme j'étois seule avec

elle, je ne fus quel secours lui donner. Je la vis pâlir tout-à-coup, & prête à tomber en défaillance. Cette vue m'effraya, je me mis à crier de toute ma force, & tant, que je me fis entendre de quelques Laboureurs qui travailloient près de-là. Ils accoururent aussitôt; je les priai de détacher un de leurs chevaux, & d'essayer de porter ma mere à notre maison. Nous n'en étions qu'à un petit quart de lieue, de façon qu'un des paysans étant monté à cheval, la porta jusques chez nous entre ses bras. Mon pere, qui aimoit ma mere passionnément, fut saisi de douleur en la voyant dans cet état. On se hâta de lui bassiner le pié avec de l'esprit de vin, & en fort peu de tems elle se sentit si fort soulagée, qu'elle fut en état de marcher sans beaucoup de peine. Elle ne se plaignit presque pas pendant quatre jours, à la fin desquels sa douleur reprit. On visita son pié: il étoit fort enflé, & on y voyoit à peine la pointe de l'épine, au milieu d'une tâche noire assez large. Aucun de nous n'avoit l'adresse, ni le courage de l'arracher, & la main nous trembloit en l'approchant.

On envoya aussi-tôt chercher un Chirurgien. Lorsqu'il fut venu, & qu'il eut arraché l'épine, je remarquai qu'il sécouoit la tête, comme en appréhendant de terribles conséquences. Ma mere le pria, d'un air ferme, de lui dire sans détour ce qu'il craignoit pour elle au pis-aller. Le chirurgien répondit que

rien ne pouvoit la sauver que la perte du pié. D'abord elle dit qu'elle aimoit mieux en mourir. Cependant, à la priere de mon pere à qui elle ne pouvoit rien refuser, elle consentit à se laisser couper le pié. Mais la douleur de l'opération la jetta dans une fievre violente, qui fut plus forte que tous les secours de l'Art & de notre amitié. Elle conserva le sentiment jusqu'à la fin. Mon pere & moi nous ne bougeâmes presque pas d'auprès d'elle tandis qu'elle eut un reste de vie. Elle voyoit notre douleur, & de peur de l'aggraver elle évitoit de nous donner des marques de sa tendresse, mais nous n'en lisions que trop dans son visage. On voyoit bien qu'elle se faisoit violence, pour retenir ce qui faisoit toujours le premier objet de ses pensées, son amour pour son époux & pour ses enfans. Un soir pourtant qu'elle avoit obtenu de mon pere, à force de prieres, qu'il iroit prendre une heure de repos, elle me dit : » Ma chere Camille, fais-toi toujours une étude de plaire & d'obéir à ton pere. Si tu vis jusqu'à le voir vieux, rends-lui les soins qu'il s'est donnés pour ton enfance. Aime ton frere. Que le souvenir de ta mere ne t'afflige pas. Souvien-toi seulement de suivre mon exemple dans ta conduite à l'égard de ton pere, qui a eu tant de bontés pour nous. » Elle vit bien que mes soupirs m'étouffoient, & elle se tut. Elle expira peu après, sans donner la moindre marque de

crainte ou d'inquiétude. Elle n'envisageoit l'avenir qu'avec joie, & elle fit voir jusqu'au dernier soupir la même tranquillité, qui l'avoit accompagnée dans toutes les différentes scènes de la vie.

C'est ainsi que je perdis la meilleure des meres, & c'est au jour de sa mort que commence la triste époque des malheurs de ma vie. Mon pere faillit à succomber aux premiers transports de sa douleur; mais, dès que la raison put venir à son secours, il se soumit à sa destinée avec une véritable grandeur d'ame, que personne ne posséda jamais mieux que lui. J'étois trop jeune pour philosopher dans mon affliction, aussi n'eut-elle d'autres bornes que la crainte d'affliger mon pere, & à la vérité cela suffisoit pour me résoudre aux efforts les plus difficiles. Je l'aimois avec une tendresse inexprimable, & mon penchant ne m'y portoit pas moins que les derniers commandemens de ma mere. Il n'avoit pas besoin de me dire ce que je devois faire. Un geste, un regard me suffisoit; je lisois ses desirs sur son visage, & je mettois toute mon étude à les contenter. Je résolus de ne me marier jamais pendant sa vie. Y avoit-il de situation plus heureuse que la mienne? Vivre avec une personne qu'on aime, voir que toutes nos actions contribuent à ses plaisirs, n'est-ce pas-là le comble de la félicité humaine?

Mon frere continuoit à nous écrire, &

j'avois la satisfaction d'apprendre par ses Lettres, que son amitié pour moi étoit aussi vive qu'elle l'avoit été dans notre enfance. Il demandoit quelquefois de l'argent un peu plus souvent que mon pere n'auroit voulu, il m'en faisoit des plaintes de tems en tems. » Ton frere, me disoit-il, fait tant de dépense que je ne saurois y suffire «. Mais j'ai reconnu depuis, que ce qu'il en faisoit étoit pour m'éprouver, & pour avoir le plaisir de m'entendre intercéder pour Valentin, ou afin que j'eusse moi-même la satisfaction de lui procurer des petits secours dont il avoit besoin: car mon pere étoit si bon, qu'il s'appliquoit à me donner tous les sentimens de plaisir qui sont la récompense d'un cœur tendre & généreux.

Comme je demeurois constamment avec lui, & que je m'attachois avec chaleur à le servir, je crois que, malgré son amitié pour mon frere, j'avois la premiere part à sa tendresse, mais je ne me servois de cet avantage qu'en faveur de Valentin. J'ai oui parler de quelques filles, qui, étant auprès de leurs peres, employoient tous les artifices imaginables pour leur inspirer de l'aversion pour leurs freres absens, dans l'espérance d'augmenter leur dot par ce moyen. Pour ce qui est de moi, si j'avois pu faire le moindre tort à mon cher Valentin, ou négliger une occasion de lui rendre service, je n'aurois jamais pu me le pardonner.

J'étois liée d'amitié avec une jeune demoiselle d'un esprit & d'une vivacité extraordinaire. Je passois quelquefois mon tems avec elle à des amusemens innocens, & propres à des filles de notre âge. C'est ainsi que je vécus jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il ne me manquoit que ma mere pour rendre mon bonheur parfait, mes plaisirs ne m'empêchoient pas de la regretter. Que ces jours n'ont-ils été les derniers de ma vie! A combien de chagrins & d'angoisses n'aurois-je pas échappé? Je perdis bientôt cette demoiselle. Son pere étant mort, & l'ayant laissée dans un état assez fâcheux, elle alla demeurer chez une dame de qualité, qui avoit pris de l'amitié pour elle. Son départ m'attrista; mais je ne pouvois être malheureuse, tandis que mon pere m'aimoit, & qu'il étoit heureux.

Tout-à-coup je remarquai qu'il étoit devenu rêveur & inquiet. Je m'en allarmai, & pris un jour la liberté de lui demander la cause de son chagrin. Je le priai de me dire si j'avois fait quelque chose qu'il n'approuvât pas, pour l'éviter une autre fois. Il me regarda de l'air du monde le plus tendre, & me dit: » Ma chere enfant, comment peux-tu soupçonner de m'avoir déplu? Non, ma fille; je suis tous les jours plus content de toi; ta conduite & ton esprit sont au-dessus de ton âge; & si je ne te loue pas davantage, c'est que tu es ma fille. « Je ne

ſaurois nier que ces louanges, venant d'une perſonne comme mon pere, ne produiſiſſent quelque effet ſur ma vanité : mais je puis dire auſſi ſincérement, que ce qui m'en plut davantage, ce fut la partialité & la tendreſſe de celui qui me les donnoit. » C'eſt mon amitié pour toi, continua-t-il, qui fait toute mon inquiétude. J'ai ouvert mon cœur trop facilement à une paſſion qui pourroit te faire du tort. Tu ſais que je n'ai pas de grands biens, quoique je ſois en état de te maintenir noblement avec ton frere, en uſant d'économie : ſi je me remariois, & que ma famille augmentât, votre fortune en ſouffriroit. J'aime Livie la fille de Monſieur... Sa dot doit être petite, car preſque tout le bien de la maiſon eſt entre les mains du frere aîné. Comme il eſt marié lui-même, & qu'il a des enfans, on n'en ſauroit attendre grand choſe. « Je fus pénétrée de la bonté de mon pere ; je le ſuppliai de n'avoir aucun égard à mes intérêts, & pour ce qui étoit de Valentin, je lui dis que j'étois ſûre qu'il ſeroit prêt à sacrifier les ſiens au bonheur d'un ſi bon pere. » Je me ſerois à charge à moi-même, ajoutai-je, ſi au lieu de contribuer à vos plaiſir, je ſavois d'augmenter le nombre de vos embarras. Nous pourrons vivre contens avec peu de bien, mais il nous ſeroit impoſſible de l'être en vous voyant affligé. » Pendant que je lui parlois ainſi, je vis briller la plus vive joye dans ſes yeux : il étoit ravi de ce

que j'approuvois sa passion, & moi je m'applaudissois du plaisir que je venois de lui donner.

Le lendemain il m'appela dans sa chambre : il me dit qu'il avoit examiné mes raisons, touchant sa passion pour Livie, & qu'elles lui avoient paru justes & bien fondées ; que comme il ne pouvoit être content sans elle, il valoit mieux pour nous qu'il l'épousât. Enfin, il me prouva en un instant que ce qu'il pouvoit faire de mieux, c'étoit de se remarier. Il ne lui étoit pas difficile de me surprendre, son autorité étoit pour moi une preuve sans replique.

Au reste, j'ai toujours remarqué qu'un jugement solide, accompagné d'une imagination vive, ne fait penser juste que lorsque l'inclination n'est pas de la partie. Dès que les passions s'en mêlent, l'esprit ne sert qu'à cacher ou à colorer toutes les suites fâcheuses qui leur sont attachées, & à éloigner tous les obstacles qui nous empêchent d'aller à notre perte. Avec un petit esprit & une imagination froide nous ne nous perdrions pas si-tôt. La force de l'esprit, comme celle du corps, n'est utile que selon l'usage qu'on en fait. Je vous demande grace pour cette remarque, je vais continuer mon récit, si vous n'êtes pas las de m'entendre.

» Je vous écoute avec toute la satisfaction & la curiosité possible, dit David, &

je vous supplie de ne me pas priver du plaisir d'apprendre vos sentimens sur les accidens qui vous sont arrivés. “

Peu après, continua Camille, mon pere me dit qu'il alloit rappeler mon frere à la maison; qu'il avoit fini ses études, & qu'il savoit bien que nous serions fort aises de nous revoir. Sa tristesse avoit disparu, son incertitude étoit finie, il avoit pris son parti, „il étoit juste qu'il fît ce que son panchant lui dictoit “; & pour moi j'y consentois du meilleur de mon cœur. Une ombre de chagrin sur son visage étoit l'objet le plus effrayant que je pusse rencontrer; & depuis que je le voyois gai & satisfait, je croyois que sa joie ne pouvoit assez se payer. Valentin fut de retour peu de jours après, & ses sentimens sur le mariage de mon pere s'accorderent parfaitement avec les miens.

Mon pere m'introduisit chez Livie, & nous devînmes bientôt bonnes amies. Il me parut que son amitié pour moi étoit sincere, & de mon côté je la trouvai si agréable, que je l'aimai bientôt autant que mon pere pouvoit le souhaiter. Il me demanda ce que je pensois de sa maîtresse. Je lui dis naturellement, » que je la croyois fort aimable; qu'elle m'avoit paru trop raisonnable pour ne pas régler sa dépense à l'état de ses affaires; & que sans doute il seroit heureux avec elle «. Il me répondit avec transport, que s'il n'avoit pas eu assez de preuves de mon

discernement, ce que je venois de lui dire touchant Livie auroit suffi pour l'en convaincre. Quoique mon pere eut près de cinquante ans, il étoit d'une figure fort agréable ; il avoit outre cela dans la conversation un fond inépuisable de graces, qui prévenoient tout le monde en sa faveur. Je ne m'étonne pas de ce que Livie se rendit sitôt à ses vœux : enfin elle ne tint qu'autant de tems qu'il en falloit pour remplir les bienséances, & ils furent mariés en peu de jours au contentement de toutes les parties. Valentin reçut sa belle-mere avec tout le respect qu'il lui devoit. Pour moi, outre que je me sentois réellement portée d'inclination pour Livie, l'amour & l'estime que mon pere avoit pour elle auroient suffi pour me déterminer à l'aimer. Mon pere devint de jour en jour plus passionné pour sa femme, & vous croirez sans doute que les choses étant sur ce pié, rien ne manquoit à la félicité de notre petite famille.

Je le crus aussi pendant quelque tems, & si la bonne opinion que j'avois de Livie eût été soutenue par la moindre raison, je n'aurois jamais rien souhaité au-delà du bonheur dont je jouissois. Peut-être, Monsieur, si vous n'avez pas beaucoup d'expérience dans le monde, êtes-vous encore à savoir qu'il y a des femmes, qui, pour convaincre leurs maris de leur tendresse, prennent une aversion totale pour tout ce qui les touche de

près. C'eſt-là la maniere de penſer de Livie. Elle, dont je n'aurois pu me défier; elle, que je regardois comme la meilleure de mes amies, Livie, dis-je, ne fut pas plutôt ma belle-mere, qu'elle devint mon ennemie mortelle, & cela uniquement parce que mon pere m'aimoit; car je ſuis bien ſûre de ne lui en avoir jamais donné d'autre raiſon.

Le premier ſtratagême dont elle s'aviſa pour m'éloigner d'elle, fut de prendre un air forcé de politeſſe, au lieu de cette familiarité que nous avions eue l'une pour l'autre dès le commencement de nôtre connoiſſance. *Lorſque l'amour ſe refroidit, il devient façonnier*, dit SHAKESPEAR. Cependant elle fut trompée à ce coup dans ſon attente. Je connoiſſois ſi peu le monde, que j'interprétai favorablement les civilités de Livie. Je crus que ſon deſſein étoit d'éloigner d'elle les ſoupçons déſavantageux qu'on forme généralement (& ſouvent avec trop de raiſon) contre les belles-meres, & de faire voir au monde qu'elle me traitoit avec plus de reſpect que jamais, depuis que j'étois ſa belle-fille. Je ne m'accordois pas ſi bien de cette maniere d'agir que de l'autre; mais, comme je me trompois au motif de ſes actions, je ne l'en eſtimai pas moins.

Livie ne s'en tint pas long-tems à ces manieres: elle paſſa d'une ruſe à une autre, juſqu'à ce qu'enfin je ne puſſe plus me méprendre à ſes intentions. Malgré toute ma

partialité, je vous avouerai sincérement, & sans être honteuse de ma crédulité, que mes yeux ne se dessillerent qu'avec peine sur sa malice ; j'ose même avancer qu'une jeune personne, qui peut soupçonner facilement ses amis, ne sauroit être véritablement vertueuse. Qu'un méchant vante tant qu'il voudra sa pénétration, pour moi, je ne puis m'empêcher de l'attribuer à la méchanceté de son cœur, plutôt qu'à la finesse de son esprit.

Simple, qui ne se méfioit jamais de personne sans les preuves les plus fortes, applaudit au jugement de Camille, & se déclara du même sentiment.

Vous ne sauriez vous figurer, Monsieur, continua Camille, tous les détours & les artifices que cette femme mit en usage pour nous rendre suspects à mon pere, Valentin & moi. Elle s'imaginoit sans doute que nos intérêts étoient incompatibles avec les siens, & que le seul moyen de s'approprier tout le bien de son époux, étoit de lui faire croire que nous étions ses plus grands ennemis. Elle étoit d'un caractere bien différent de celui que je lui avois cru. Au lieu de se contenter d'une dépense raisonnable & proportionnée à son état, elle ne mettoit jamais de bornes à ses desirs extravagans. Elle vouloit être de toutes les parties de plaisir, courir à tous les spectacles : il lui falloit des pier-

reries, & tout ce qu'il y avoit de plus riche & du meilleur goût en fait de parure. Le seul article où elle s'avisoit d'être économe, c'étoit celui de mon frere & moi, à qui elle refusoit même le nécessaire. Cependant elle n'en agissoit ainsi que sous main. Quoi qu'on proposât pour nous, elle paroissoit y consentir de bon cœur. Le chemin qu'elle prenoit pour nous prévenir, c'étoit de faire manquer l'argent par ses ménagemens, de façon que nous étions obligés de nous passer de ce qu'on nous avoit promis. Elle descendoit quelquefois à des bassesses, dont je n'aurois pu la croire capable, si mes yeux n'en eussent été témoins. Elle donnoit à mon pere des mémoires, où elle avoit mis en compte des choses que nous n'avions jamais reçues, pour lui faire croire qu'elle nous aimoit, & pour s'attirer son estime; & lorsqu'elle devoit à notre générosité le succès de ses artifices, (car nous ne voulions rien découvrir à mon pere qui pût lui faire de la peine) elle s'applaudissoit de son adresse, & croyoit avoir fait le plus beau coup du monde. Elle étoit assez aveugle pour donner le nom de prudence à une finesse lâche & grossiere, méprisée par toutes les personnes de bon sens. Je découvris en peu de tems, que toute la douceur & la tendresse qui paroissoient en elle, ne passoient pas les traits de son visage, dont les graces trompeuses donnoient un air si prévenant à tout

ce qu'elle disoit, que l'envie seule pouvoit résister à ses insinuations.

Elle ne s'emportoit jamais contre nous, sa haine n'agissoit que par des voies sourdes & cachées. Elle prenoit si bien ses mesures, qu'elle nous mettoit ordinairement dans le tort aux yeux de mon pere. Elle savoit que je ne pouvois supporter patiemment le moindre mépris de la part des personnes que j'aimois. Là-dessus elle s'étudioit à me toucher par cet endroit délicat, & à me jetter dans des transports de colere, que mon pere ne manqueroit pas de condamner. Valentin se taisoit le plus souvent, & souffroit tout avec patience. Mais cela ne suffisoit pas à Livie; & comme il ne vouloit pas se joindre à elle pour me tourmenter, elle s'irritoit de son silence, comme de mon emportement. D'ailleurs, mon intérêt & celui de mon frere étoient inséparables, & nous étions l'un & l'autre également odieux à ses yeux. Si, dans la chaleur de mes mouvemens, il m'échappoit par hazard une parole indiscrette, elle étoit au comble de sa joie. Comme elle savoit garder son sang froid, & que tout ce qu'elle faisoit étoit prémédité, elle soutenoit son rôle jusqu'au bout. » Elle étoit fâchée, disoit-elle, de ce que j'étois si emportée. Elle m'aimoit assez, cependant, pour souffrir tout ce qui la regardoit uniquement; mais elle soutenoit qu'étant la femme de mon pere, c'étoit lui

manquer de respect à lui-même, que de parler comme je faisois, & elle ne pouvoit endurer qu'on s'oubliât jusqu'à ce point. " Mon pere admiroit la bonté de sa femme, & s'applaudissoit de l'amour qu'elle lui portoit. Pour moi, j'étois étonnée de voir le tour qu'elle donnoit à sa malice, & elle triomphoit de ma confusion. Ce n'est pas encore tout: pour m'insulter plus sensiblement, elle prioit mon pere en ma présence de ne se pas fâcher. » C'est une promtitude, disoit-elle, elle parleroit plus prudemment si elle étoit de sens rassis: « & là-dessus mon pere, dont le cœur n'étoit pas tout-à-fait refroidi à mon égard, étoit bien aise d'avoir une excuse pour me pardonner. C'est ainsi qu'elle flattoit ses passions; & l'engageoit à suivre son penchant, pendant qu'elle le trahissoit sous un faux masque de bon cœur & de générosité, & qu'elle s'attiroit son estime par ce qui méritoit sa haine & son horreur.

Lorsque tout étoit calme, elle prenoit tout-à-coup la plus belle humeur du monde: „ C'étoit un petit différend sans conséquence, & ce n'étoit pas la peine de se brouiller pour des vetilles. " Puis elle me faisoit mille caresses, & paroissoit si fort cette bonne amie qu'elle avoit été autrefois, que je m'y trompois bien souvent, que je m'appelois fantasque & méfiante, & que je croyois de m'être emportée par mes propres chimeres. Ainsi elle avoit le plaisir bar-

bare de me délivrer pour quelque tems de la torture où j'étois, pour recommencer à me tourmenter aussi vivement que jamais, lorsque mes plaies seroient presque fermées, & que ma douleur m'auroit donné quelque relâche. Ce mêlange de plaisir & de peine, d'espérance & de crainte, qu'une conduite inégale nous fait essuyer, est peut-être la plus affreuse situation où un cœur tendre & bien fait puisse jamais être exposé.

Mon frere & moi nous regardions avec horreur les suites où les profusions de Livie alloient entraîner son époux. Cependant, comme nous ne pouvions pas nous y opposer, nous nous efforcions de cacher notre indignation. Mais l'appréhension des maux dont notre pere étoit menacé, ne pouvoit se contenir aisément dans les bornes, & malgré tous nos efforts elle passoit du cœur au visage. Livie ne manqua pas d'insinuer que ce chagrin étoit l'effet de notre avarice, & que nous regardions ses dépenses les plus nécessaires comme autant de rabattu sur nos espérances. Mon pere, qui ne pouvoit résister aux desirs de sa femme, & qui lisoit sur nos visages que nous les désapprouvions, commença à nous regarder comme des obstacles à ses plaisirs, & comme les censeurs de ses actions. Cela diminua peu à peu son amitié pour nous, jusqu'à ce qu'enfin il nous craignit comme ses ennemis, au lieu de nous aimer comme ses enfans.

La maison de mon pere, qui avoit été pour moi un asyle de paix, où je trouvois la source de tous mes plaisirs, s'étoit changée en enfer par le ménagement de Livie. J'étois comme une personne à qui le sort a enlevé son meilleur ami, dont le spectre la suit par-tout, & vient sans cesse s'offrir à ses yeux, non pas sous cette figure aimée qui faisoit autrefois ses délices, mais avec un visage défiguré par les mains de la mort, & couvert des marques sanglantes de la cruauté. Tel étoit devenu à mon égard ce pere autrefois si tendre, dont je faisois toute l'attention, & qui étoit à son tour l'objet de tous mes soins. Je ne faisois plus rien qui ne lui déplût. Je n'osois lever les yeux de peur de rencontrer les siens, où je ne trouvois que des regards terribles, qui me perçoient le cœur. „ Tout ce qu'on me fournissoit, étoit toujours plus que je ne méritois ; „ & quoique je me refusasse tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire, c'étoit à moi & à Valentin qu'on reprochoit toute la dépense de la famille. Tous les domestiques trouvant leur intérêt à nous désobliger, sembloient croire qu'ils nous faisoient bien de la grace de nous servir. Je crus que les procédés de ces esprits vils & mercenaires ne méritoient pas mon attention, & je ne m'en inquiétois qu'autant que cela me prouvoit de plus en plus l'éloignement de mon pere.

Ici David interrompit Camille, en disant.
„ Il est certain, Mademoiselle, que la meilleure marque à laquelle on connoisse la disposition du Maître d'une maison à notre égard, c'est la conduite de ses domestiques; mais vous vous trompiez peut-être en croyant que l'état de qui que ce soit puisse la rendre indigne de notre attention. Pour ce qui est de moi, il n'y a rien que je m'applique plus à remarquer, que les manieres de ces gens, dont l'éducation simple & grossiere laisse voir à découvert leurs inclinations. "

Camille avoit remarqué tant d'attendrissement & de compassion dans les yeux de Simple, pendant qu'elle en étoit au récit de ses souffrances, qu'elle ne put s'empêcher de lui témoigner qu'elle y avoit pris garde, & qu'elle étoit sensible à ces marques de son bon cœur. L'arrivée de Valentin interrompit leur discours, & elle remit à une autre occasion le reste de son histoire.

Fin du premier Tome.





